

Desirée Vila Bargiela

**La seule chose incurable,
c'est l'**ENVIE** de VIVRE**



Desirée Vila Bargiela (Gondomar, 1998) a été championne d'Espagne et championne internationale de gymnastique acrobatique. En 2015, après une fracture lors d'un entraînement et à cause d'une négligence médicale, elle a perdu une jambe et sa carrière en tant que sportive de haut niveau s'est arrêtée. Au lieu de déclarer forfait, elle est allée de l'avant en finissant son parcours au lycée, en étudiant le tourisme au Royaume-Uni et en reprenant les entraînements avec pour objectif les jeux paralympiques.

Desirée Vila Bargiela

La seule chose

incurable,

c'est l'

ENVIE

de

VIVRE

Épilogue d'Almudena Cid

Projet de traduction mené par Sylvie Duru, professeur d'espagnol du lycée Frédéric Joliot-Curie de Dammarie-lès-Lys (Académie de Créteil, France), avec les élèves des classes de seconde 8, seconde 9 et seconde 10 de l'année scolaire 2021-2022, à partir de la deuxième édition du livre publié en août 2018 par la maison d'édition espagnole Planeta (Collection Temas de Hoy / Sujets d'aujourd'hui).

Avec la précieuse collaboration de Valentin Grimaud, professeur normalien agrégé de Lettres modernes et auteur, les conseils techniques d'Emilien Angelaud, professeur de spécialité Éducation physique, pratiques et culture sportives et sans oublier les explications fondamentales sur les tournures idiomatiques en espagnol apportées par notre nouvelle collègue d'espagnol originaire de Galice, Marcela Ovejero Muñiz.

Merci à Laurent Deprez, proviseur du lycée Frédéric Joliot-Curie de Dammarie-lès-Lys, pour son soutien aux nombreux projets pédagogiques.

SOMMAIRE

<u>PRÉFACE</u>	4
<u>CHAPITRE 1 : Les opportunités dansent avec ceux qui sont déjà sur la piste de danse (H. Jackson Brown Jr.)</u>	6
<u>CHAPITRE 2 : Quoi que tu fasses, fais en sorte que cela en vaille la peine</u>	17
<u>CHAPITRE 3 : Je ne pense pas regarder en arrière parce qu'hier j'étais une personne différente (Lewis Carroll)</u>	31
<u>CHAPITRE 4 : Nous ne savons pas à quel point nous sommes forts jusqu'à ce qu'il faille faire fort soit la seule option</u>	39
<u>CHAPITRE 5 : Puisque nous ne pouvons changer la réalité, changeons les yeux avec lesquels nous la regardons (Nikos Kazantzakis)</u>	49
<u>CHAPITRE 6 : La vie c'est à 10 % ce qui t'arrive et à 90 % la façon dont tu réponds à ce qui t'arrive (Charles Swindoll)</u>	63
<u>CHAPITRE 7 : Parfois c'est bien de ne pas aller bien</u>	74
<u>CHAPITRE 8 : Les choses positives arrivent aux gens positifs</u>	90
<u>CODA : La seule chose incurable, c'est l'envie de vivre</u>	111
<u>ÉPILOGUE</u>	113
<u>REMERCIEMENTS</u>	115
<u>Légendes sous les photographies en couleur</u>	118

PRÉFACE

On dit qu'écrire un livre fait partie des choses à faire avant de mourir, et cela faisait longtemps que j'avais envie d'écrire mon histoire pour revivre en quelque sorte tous les moments, la plupart bons, mais aussi beaucoup de mauvais, que j'ai traversés tout au long de ma vie. De cette façon, je peux expliquer les raisons qui m'ont forcée à grandir en tant que personne, à mûrir soudainement, à ouvrir les yeux et à réaliser que la vie dure vraiment deux jours, que la santé, les succès, la forme physique... tout est éphémère, tandis que le désir de vivre rend éternel.

D'abord, et avant tout, je tiens à remercier et à dédier ce livre à toutes les personnes qui m'ont aidée à traverser une période très difficile de ma vie, aussi bien financièrement que psychologiquement.

J'espère sincèrement que mon expérience encouragera d'autres personnes à surmonter leurs problèmes, et aidera à se donner une chance et à ouvrir les yeux à ceux qui ne se rendent pas compte à quel point une vie est précieuse et à quel point nous avons de la chance de pouvoir en profiter. Voici mon histoire, en souhaitant de tout cœur qu'elle vous plaise.

Ma nouvelle vie commence le 4 mars 2015 quand, à l'âge de seize ans, ma jambe est amputée à la suite d'un accident de sport. Pourtant, bien avant cela, j'étais déjà devenue une autre personne.

Ma tante m'a appris à croire au destin ; tout ce qui m'est arrivé devait m'arriver pour une raison, et personne n'aurait pu faire quoi que ce soit pour l'empêcher. Pour moi, le destin est écrit et tout est prédestiné.

Le stoïcisme est un mouvement philosophique de la Grèce antique. Selon les stoïciens, le sage est celui qui sait que tout est prédestiné, et, le sachant, prend la vie différemment. Pourquoi désespérer si tout ce qui arrive devait arriver ? Parfois, les choses sont faciles parce qu'elles sont prédestinées. On ne peut pas essayer de changer le destin. On ne peut pas savoir ce qui va nous arriver, mais quand cela nous arrive, on sait que, nécessairement, cela s'est passé.

Cependant on peut aussi décider de penser que chaque être humain a le droit de choisir librement son destin, et que lui seul peut le faire. Qu'heureusement ou malheureusement, dans une large mesure, chacun est responsable de ce qui lui arrive.

La vie est une série de circonstances sur lesquelles on n'a parfois aucun contrôle. Mais cela ne veut pas dire que nous sommes des marionnettes tirées par les ficelles de l'inattendu et du hasard. Bien sûr, il y a beaucoup de choses qui sont entre nos mains, et nous ne devons pas non plus prendre la vie de manière passive et espérer que nos vœux soient réalisés comme cela d'un coup de baguette

La seule chose incurable, c'est l'envie de vivre – Désirée Vila Bargiela

magique. Je suis la première à dire que celui qui veut quelque chose doit en payer le prix, et ayant été gymnaste, j'ai le sens de l'effort et du sacrifice qu'implique la pratique d'un sport. Il est nécessaire de poursuivre ses rêves, de se fixer des objectifs et de ne pas s'arrêter tant qu'ils ne sont pas atteints. Mais sur le chemin qui y mène, jour après jour dans les actions que l'on répète dans un but, il est inévitable de tomber sur de petits nids de poule, parfois même de gros. Handicaps ou blocages qui peuvent modifier sensiblement ton parcours, comme ce fut mon cas. Mais nous devons être forts, nous devons accepter ces difficultés que la vie nous présente et trouver des solutions à nos problèmes. Tout ce qui m'est arrivé m'a appris qu'il ne faut pas être frustré de ce qui nous arrive mais qu'il faut simplement savoir s'adapter aux caprices du destin et guider autrement notre chemin vers un objectif différent ou modifié.

« Chacun a son destin, pour le meilleur ou pour le pire » (Casablanca)

CHAPITRE 1 : LES OPPORTUNITÉS DANSENT AVEC CEUX QUI SONT DÉJÀ SUR LA PISTE DE DANSE (H. JACKSON BROWN JR.)

J'ai commencé à pratiquer la gymnastique acrobatique dès l'âge de treize ans, ce qui est généralement trop tard pour parvenir à intégrer l'équipe nationale. Tel n'a pas été mon cas ; mes rêves ont toujours été ambitieux dès ce premier jour au club où j'ai assisté à un cours d'essai et que j'ai compris que je venais de trouver le sport parfait pour moi. En partant, j'ai dit à ma mère, mon t-shirt trempé de sueur, que j'avais adoré et que je voulais revenir. J'avais un grand désir d'apprendre et une petite sensation en moi qui pressentait que de grandes réalisations étaient encore à venir.

Les sept années précédentes, j'ai été une petite danseuse dans une école de Gondomar, un tout petit village très accueillant situé au sud d'une contrée de la Galice appelée Rías Baixas, à trente minutes du Portugal. C'est là que j'ai rencontré Laura, la partenaire de danse avec qui j'aimais répéter tant d'après-midi dans la salle de danse du Colegio Viejo, vieux bâtiment dans lequel il était parfois impossible de répéter les jours de fortes pluies, à cause d'inondations.

Nous sommes devenues amies parce que nous étions entrées à l'école la même année, en 2003. Nous étions tellement passionnées que nous nous étions même inscrites dans la classe des élèves plus âgées. Il était étonnant de nous voir toutes les deux, naines et inséparables, au milieu de filles de dix-sept ans, leur donnant une leçon de temps en temps. J'étais une petite blonde remuante, et j'arrivais toujours en retard aux répétitions. Laura était plus timide et très ponctuelle, et elle avait une telle mémoire pour les pas de danse qu'elle apprenait toujours les chorégraphies la première. Après quelques années, quand nous sommes devenues les plus anciennes de l'école, nous avons concouru en duo à l'échelle nationale. Même si l'école était de petite taille, la professeure nous avait entraînées intensément dès l'enfance et elle nous a encouragées à participer au championnat. Elle nous a préparé une chorégraphie de hip-hop sur la chanson « Love Sex Magic » de Ciara et nous avons tenté notre chance lors de la demi-finale qui s'est disputée à León.

Sans aucun doute, ce fut un voyage incroyable. Nous avons beaucoup apprécié aussi bien les spectacles que notre propre prestation et, même si notre professeure nous avait conseillé de ne pas nous faire d'illusions, nous étions certaines que nous irions en finale à Barcelone. Après quelques minutes interminables de tension lors de la cérémonie de remise des médailles, on nous a appris que nous étions dans le vrai.

Les semaines qui ont précédé le grand jour, nous avons répété avec plus d'envie que jamais et nous avons rectifié certains détails de la chorégraphie, quand enfin nous avons pris un avion pour la Catalogne avec nos brillantes tenues orange et nos sourires jusqu'aux oreilles. Nous ne savions pas comment remercier nos parents, qui bien sûr nous ont accompagnées dans cette aventure, pour tous les efforts qu'ils faisaient de leur côté pour que nous vivions cette expérience. Et, comme si finir encore

une fois les premières n'était pas suffisant, nous avons également profité d'un après-midi dans un parc d'attractions et ainsi conservé de très nombreux souvenirs heureux de ces jours qui sont passés si vite.

Dans les années qui ont suivi, j'ai eu ma saison de bachata et de salsa avec un autre grand voyage, cette fois à Salamanque, pour apprendre de danseurs professionnels. Danse contemporaine, jazz, classique ou danse moderne.... Tous les styles m'étonnaient. J'avais même essayé la danse traditionnelle galicienne et la danse de salon quand j'étais plus petite, mais je me suis finalement décidée à laisser derrière moi cette étape pour m'impliquer dans un style plus sérieux et plus professionnel : le ballet classique. J'ai dit au revoir avec beaucoup de regrets aux quatre murs de mon ancienne école, recouverts de photos de mon équipe et des miennes à des moments qui avaient tant compté pour moi et, en respectant la tradition de la « liquidation pour cause de retraite » (expression utilisée par la plupart des plus anciennes lorsqu'une camarade de notre groupe se retirait), je me suis inscrite dans une école de ballet professionnelle à Vigo, la grande ville à vingt minutes de chez moi, pour m'entraîner trois jours par semaine.

Quelques mois plus tard, j'ai découvert que le ballet ne parvenait pas à me convaincre. Les après-midi étaient monotones ; les mélodies au piano que nous utilisions pour faire les différents exercices se ressemblaient d'un cours à l'autre, accompagnées de l'ambiance calme qu'on respirait dans cette grande salle de classe formée par un mur-miroir, deux murs avec des barres en bois et une grande baie vitrée sur le mur du fond, généralement entrouverte, d'où on entendait la pluie tomber et d'où on pouvait apprécier la nuit d'hiver sombre et le bruit animé de la circulation de la ville. Le sol était en bois, et ma prof aimait nous expliquer qu'elle utilisait du Coca-Cola pour le nettoyer afin qu'il ne glisse pas, même si nous avions aussi une petite boîte avec de la résine de colophane pour y enfoncer nos chaussons et peindre tout le sol en blanc. On avait des élastiques pour étirer le cou-de-pied, des ballons pour les abdominaux et un grand équipement de musique à partir duquel jouait toujours le même CD avec les mêmes chansons que l'on identifiait déjà à chaque exercice : *pliés, relevés, fouettés...*

Lors de mes premiers cours, je me mettais toujours entre deux camarades. De cette façon, je pouvais les suivre si j'étais perdue à la moitié de l'exercice, car la mémorisation des chorégraphies n'avait jamais été mon fort.

Lorsque la professeure expliquait une nouvelle consigne, mon esprit était distrait et se mettait à penser : les pas seraient-ils difficiles, depuis combien d'années ma professeure dansait-elle ? Je portais mon attention sur les chignons et les justaucorps de mes camarades. Le moindre détail attirait mon attention. Alors, quand il était temps de réaliser l'exercice avec de la musique, j'espérais que ma camarade de devant avait écouté l'explication et que je pourrais la suivre.

De plus, je détestais effectuer les exercices des deux côtés. Je savais que si je ne m'en sortais pas du côté gauche, cela serait une catastrophe à droite. J'avais toujours été gauchère en sport et

droitière pour tout le reste. Lorsque nous nous plaignions (avec l'expression de nos visages, bien sûr) que nous n'y arrivions pas de l'autre côté la professeure nous répondait : « Vous n'avez aucune raison de vous plaindre, car vous n'avez que deux jambes pour travailler. Imaginez-vous avec huit pattes, comme les pieuvres, et devoir travailler et répéter chaque exercice avec chacune d'elles ! » Et en cela elle avait raison. Et je peux même dire plus : lorsque j'ai commencé à aller seule au gymnase quelque temps après l'accident, j'étais très motivée en me souvenant de cette phrase de ma professeure. C'est vrai que le moignon doit être solide pour pouvoir supporter le poids de la prothèse, qui est loin d'être légère, mais sur certaines machines où j'avais l'habitude d'entraîner ma jambe gauche pour prendre du muscle et renforcer le mollet, j'ai même apprécié le fait de ne pas avoir à répéter l'exercice « avec l'autre côté ». Il n'y a pas que des inconvénients !

Pour en revenir à notre histoire, l'année qui a suivi mes débuts dans le ballet, je me suis inscrite à la gymnastique acrobatique au club Flic Flac, combinant ces deux disciplines si différentes l'après-midi, tandis que je consacrais le reste de mon temps à étudier et à m'amuser avec mes camarades de classe. Cette double activité est vite devenue une folie et je me suis rendu compte que j'aurais préféré que les séances de gym acrobatique aient toujours lieu le mardi ou le jeudi. J'étais fascinée par la rapidité avec laquelle j'apprenais à exécuter ces éléments qui semblaient si compliqués, ou à perfectionner ceux que j'avais déjà appris par moi-même lors de mes entraînements à domicile.

Au Noël 2012, je me suis retrouvée dans la situation difficile d'avoir à participer aux deux spectacles de fin d'année qui se tenaient le même jour. D'une part, nous avions le spectacle de ballet dans le nouveau et gigantesque auditorium Mar de Vigo : une chorégraphie complexe avec les pointes, ces chaussons effrayants qui nous faisaient saigner les doigts de pieds et qui les déformaient peu à peu en raison de la position peu naturelle que suppose le fait de danser sur des chaussons rigides. Combien de fois ai-je souhaité que le cours se finisse parce que je ne pouvais pas supporter une seconde de plus la douleur qu'ils me causaient !

Pour couronner le tout, quelques heures avant ce spectacle de ballet je disputais mon premier championnat de gymnaste. Il s'agissait d'un championnat interne qui avait lieu dans les installations mêmes du Berbés, le gymnase de la zone portuaire de Vigo où tout le club s'entraînait. J'étais en compétition contre mes propres camarades. Il s'agissait de réaliser des exercices donnés par mon entraîneuse et évalués par un juge de gymnastique. J'ai ressenti beaucoup de stress et ma tension était maximale en montrant l'élément gymnique le plus compliqué de mon niveau et que moi seule avais réussi à réaliser : le flic-flac. Par chance tout s'est passé à merveille et j'ai atteint la première place, ce que je n'ai su qu'une fois rentrée à la maison. Quel dommage de ne pas être montée sur le podium pour profiter quelques instants de ma première gloire de gymnaste ! J'avais dû sortir en courant dès la fin de mon passage pour arriver à temps au spectacle de ballet, dont l'exécution a également été à la hauteur.

Une fois l'année scolaire terminée, après cinq mois à m'entraîner durement pour réussir l'examen officiel de ballet, j'ai dû me décider en faveur d'un des sports. Mes entraîneurs de gym acrobatique ont décidé que j'étais prête à intégrer le niveau supérieur, ce qui nécessitait au moins deux heures d'entraînement, trois jours par semaine. D'autre part, mon diplôme de danse classique en poche, mes superviseurs m'ont encouragée à augmenter les heures d'entraînement pour m'orienter vers les examens supérieurs. Sans hésiter une seconde, j'ai choisi la gymnastique comme sport définitif de cette année 2013 qui s'annonçait comme une année heureuse.

La nouvelle année consacrée pleinement à la gymnastique acrobatique m'a offert de nouveaux objectifs. Je voulais être comme les gymnastes de l'équipe d'élite et réussir un jour quelque chose de semblable à ce qu'elles étaient capables de faire. Cris, ma nouvelle entraîneuse, qui par hasard faisait partie de ma famille, était beaucoup plus dure et elle nous en a fait baver aussi bien sur la souplesse que sur la préparation physique. Toute l'année, elle m'a inculqué des valeurs telles que le sens du travail en équipe, la discipline, le sacrifice, la compétitivité et la persévérance... et je l'en remercierai toujours. Nous avions des programmes quotidiens et ne devions rater les entraînements sous aucun prétexte. J'ai dû accepter des situations qui ne m'ont pas plu et j'ai pu observer que ce qui me touchait par-dessus tout, c'était ce qui avait trait à la gymnastique. Je me rappelle avoir été au lycée et souhaité que la matinée se termine pour profiter de ces heures d'entraînement qui me donnaient vie. Je ne parlais que de gymnastique, je ne rêvais que de gymnastique et je consacrais mon temps libre à pratiquer encore plus de gymnastique. Mon père a dû préparer une zone du garage qui n'était pas utilisée pour en faire une agréable salle de gym. De mon côté je me suis promis d'être organisée dans mes études pour pouvoir m'entraîner le peu de temps que j'avais, de me concentrer uniquement sur ce qui était pertinent pour mes progrès sportifs et d'en apprendre davantage sur les pratiques alimentaires saines. La nutrition est l'une des bases du succès dans le sport et, en particulier dans ce domaine, une bonne alimentation est essentielle pour obtenir un haut niveau.

Tout cela a rendu possible le fait que, lors du jour le plus attendu par tous les gymnastes, le jour où les entraîneurs nous communiquent quelles seront les équipes de la prochaine saison, j'ai ressenti la surprise la plus agréable de ma vie. J'avais été choisie pour m'entraîner dans l'équipe de haut niveau ! Je n'y croyais pas. Cris avait confiance en moi, elle valorisait mes efforts et entrevoyait mon potentiel que les autres entraîneurs n'avaient pas encore perçu. On m'a donné l'occasion de vérifier si mon engagement et mon dévouement pouvaient offrir de bons résultats au club. J'apprenais vite et je travaillais très dur ; les entraîneurs de l'équipe m'ont proposé un objectif clair : me mesurer au championnat du monde en catégorie junior.

Quand j'y pense, la saison 2014 a été la meilleure de toute ma vie. La situation avait changé radicalement : je m'entraînerais du lundi au vendredi de 18 heures à 21 heures et quatre heures tous les samedis matins.

Entrer dans le monde de la compétition a été une expérience très dure, truffée de difficultés. Cela signifiait un grand sacrifice aussi bien pour moi que pour ma famille. Depuis l'âge de sept ans, ma famille et moi vivions à vingt minutes en voiture du gymnase où se déroulaient les entraînements. Cependant, cette même saison, le club avait décidé de déménager dans des installations bien meilleures à Teis, l'une des paroisses les plus septentrionales de Vigo. Nous regretterions Enrique, le concierge qui nous adressait toujours un sourire et quelques mots aimables à l'entrée et à la sortie, mais pour tout le reste ce n'étaient que des améliorations, puisque nous n'aurions pas à monter et à démonter chaque jour les appareils lourds comme le trampoline, le double-mini ou le mini-tramp, nous épargnant chaque jour du temps et de possibles déchirures musculaires.

Malgré tout, dans mon cas, cela signifiait aussi plus temps de déplacement et, pour couronner le tout, le bus que je prenais d'habitude n'arrivait même pas aux alentours. Gondomar est une ville très mal desservie. Au total, entre un bus et un autre, je mettais une heure et demie pour arriver au gymnase. Dans ma routine quotidienne, je mangeais toujours à la hâte parce que je rentrais des cours à 15 heures trente pour quitter la maison à 16 heures. Jusqu'à l'arrêt de bus je devais marcher environ quinze minutes en traversant le bois par un chemin de terre avec beaucoup de pierres. J'avais toujours peur de me blesser sur ce passage, parce que les jours de pluie (qui en hiver dans le nord sont abondantes) se formait un petit ruisseau qui rendait la descente risquée même en prêtant beaucoup d'attention à chaque mouvement. Une fois traversé ce bosquet particulier, commençait l'aventure des autobus, et tout dépendait de celui que je prenais pour ne pas rater le suivant, et de celui qui m'emmenait à Teis pour ne pas être punie parce que j'arrivais en retard à l'entraînement et que je devais courir pendant vingt minutes.

Parfois, quand je me sentais motivée et qu'il ne pleuvait pas, j'osais aller à pied depuis le gymnase des Traviesas jusqu'à celui de Teis. Cela ne me prenait que quarante-cinq minutes, mais j'arrivais déjà fatiguée avant de commencer le dur entraînement.

Heureusement, à la fin des séances, mes parents passaient me chercher en voiture pour que je sois rentrée à la maison à dix heures du soir, avec les devoirs non faits, sans avoir diné non plus et sans avoir pris une douche. Malgré tout, on s'y habitue. Je me souviens de beaucoup de nuits à la sortie de l'entraînement brisée, à la fois physiquement et surtout mentalement. J'arrivais à la voiture et j'affichais devant mes parents une triste mine au lieu d'un sourire et, sur le chemin du retour, appuyée contre la fenêtre du siège du copilote, je laissais glisser une larme. Ce n'était pas de la tristesse, mais de l'épuisement, de la fatigue, de la pression et l'accumulation des pensées dans ma tête : « cent abdominaux et cinquante flexions à la fin de chaque exercice », « demain apportez les haltères souples car nous allons nous échauffer avec des lancers de souplesse », « voici vos nouveaux justaucorps », « samedi c'est la séance photo du dossier, et rappelez-vous que lundi je contrôle votre poids, et ne cédez pas à la tentation d'une crise de boulimie ». Le sport de haut niveau exige une immense force intérieure et beaucoup de volonté. Cela demande de travailler toujours au maximum, d'avoir les cinq

sens mis au service du sport et de vivre par et pour lui. Cela exige d'oublier tout le reste, et parfois même jusqu'à soi-même.

J'ai dû m'habituer à étudier dans les bus et à rester jusque tard à réviser pour les examens. Les week-ends j'en profitais pour m'avancer dans mon travail de la semaine suivante ce qui m'enlevait du temps pour ma vie sociale ; quand mes amis restaient ou partaient faire la fête, je devais faire mes devoirs que je ne pouvais pas faire les jours de cours.

Malgré tout je parvenais à obtenir de bonnes notes grâce à une bonne organisation, car j'ai toujours pensé que moins on a de temps, mieux on le répartit. Je ne pouvais pas rater l'entraînement à cause des examens à moins d'avoir réellement besoin de l'après-midi pour étudier. Cependant, j'ai vérifié avec ma propre expérience que c'étaient ces jours-là, où j'avais toute l'après-midi de libre, que j'étais le moins efficace. Comme je savais que je disposais de beaucoup de temps devant moi je me mettais à faire tout autre chose, et lorsque je m'en rendais compte il était sept heures du soir et je n'avais pas encore commencé mes devoirs. De plus, la gymnastique acrobatique est un sport d'équipe, et le fait de rater un entraînement portait préjudice à mes camarades parce qu'elles ne pouvaient faire pratiquement aucune figure et par conséquent elles n'exploitaient pas leur entraînement au maximum.

Ce qui est sûr c'est que cette année-là est arrivée avec de nombreux changements. Avant de m'engager avec le club et avec mon équipe, ma mère m'avait fait signer une sorte de « contrat de famille ». Je me laisserais porter au rythme de cet entraînement aux conditions suivantes :

- Ne pas me stresser.
- Continuer à avoir de bonnes notes.
- Apprécier l'effort que cela a représenté pour mes parents.
- Bien me tenir, respecter ma famille et avoir une attitude correcte.

Tout cela en plus du nettoyage général obligatoire des samedis et l'inévitable fréquentation des repas de famille presque hebdomadaires que je détestais tant. Voilà pourquoi ayant été la première fille de l'une des quatre sœurs qui composent ma famille maternelle, un bébé non désiré mais très aimé, il est logique que le reste de mes cousins, qui avaient entre deux et neuf ans, ne constituent pas mon plus grand amusement lors de ces réunions de famille. Je n'avais pas non plus le droit de me joindre à la « table des adultes » et de débattre de questions politiques, économiques ou de football qui ne m'intéressaient pas et qui n'avaient aucune importance à mes yeux. C'est pourquoi, à juste titre, j'attendais sept heures du soir que ma famille décide de mettre fin à la conversation et je me plaignais dans la voiture sur le chemin du retour.

Cela apportait des problèmes jour après jour. J'ai toujours eu un caractère particulier, je suis tête et râleuse, mais aussi assez égoïste. J'aimais être le centre d'attention et que toute chose soit faite

par et pour moi. Si quelque chose ne me convainquait pas, je le rejétais simplement et j'exigeais de ne pas le refaire, comme c'était le cas pour les repas de famille. J'ai dû les supporter jusqu'à ce que j'aille étudier en Angleterre, où je ne pouvais tout simplement pas prendre un avion pour la Galice toutes les deux semaines. C'était un fait.

D'autre part, il faut tenir compte du fait que je n'avais toujours pas passé l'âge bête, que les études commençaient déjà à être compliquées (même si, maintenant que j'y pense, qu'est-ce que la seconde par rapport aux années du baccalauréat ou à l'université ?) et que récemment la situation chez moi avait changé radicalement depuis que ma grand-mère maternelle était venue vivre avec nous et que mes parents s'étaient séparés.

Tout cela ajouté à la pression des entraînements, qui devenaient de plus en plus difficiles, j'avais du mal à avoir un comportement de jeune adolescente brillante.

Une anecdote assez particulière, maintenant que je l'analyse à froid, m'a fait réaliser à quel point ma stupidité de jeune stressée, écrasée par le rythme effréné d'une vie qu'elle-même avait choisie, pouvait peser sur mon comportement. Moi qui n'aime pas les animaux, je n'ai pas été amusée à mon retour des cours le jour où ma mère avait ramené à la maison un chien comme cadeau pour ma sœur. Je me suis beaucoup énervée pendant le repas et ma mère m'a privée d'entraînement ; elle savait que c'était la chose qui me dérangeait le plus et donc que je devrais apprendre la leçon pour la prochaine fois. Elle était partie travailler ; moi j'étais restée à pleurer dans la cuisine, traversant une crise de colère et d'angoisse. J'étais surtout inquiète parce que je savais que mon entraîneuse, Jael, se fâcherait parce que j'avais raté l'entraînement, et que mes coéquipières devraient s'entraîner sans moi. J'ai eu la brillante idée de m'enfuir de chez moi pour y aller malgré tout en prenant le bus comme d'habitude. Cependant, déjà en chemin et après avoir réfléchi un peu à ce qui s'était passé et après avoir réalisé que cela ne ferait qu'aggraver la colère de ma mère, j'ai regretté. J'y ai réfléchi à deux fois et très justement j'ai repris le bus et suis restée étudier tout l'après-midi.

Après l'automne, l'hiver et le printemps, un entraînement après l'autre, l'été a mis fin à la saison acrobatique la plus excitante pour laisser place aux derniers moments de ma vie de gymnaste. Certainement une année pleine de surprises.

Le Noël 2014 a été le plus spécial de toute ma vie. Mes coéquipières du trio et moi-même avions été sélectionnées pour travailler dans un cirque avec deux spectacles par jour en décembre et janvier. Le cirque était installé à Coia, dans le centre de Vigo, et cela s'est sans aucun doute révélé être l'une des meilleures expériences que la gymnastique m'ait offertes. D'une part, il s'agissait de mon premier salaire ! Et, malgré le fait que l'argent était destiné à couvrir les frais de l'éventuel championnat d'Europe pour lequel nous nous entraînions cette saison-là, l'idée d'apporter cette aide à ma famille me remplissait de fierté et m'excitait beaucoup. Ce furent des semaines difficiles, non parce

que le travail nous demandait trop d'efforts ou de nombreuses heures de nos petites vacances, mais parce que le sacrifice de devoir renoncer à notre temps libre ou aux rendez-vous avec nos amis pendant les fêtes était quelque chose auquel nous, en tant que gymnastes, étions déjà habituées. J'ai raté la dernière semaine de cours avant les vacances, y compris la remise des bulletins scolaires et plusieurs sorties. Cependant, la bonne combinaison des horaires m'avait permis de profiter d'une heure de patin à glace avec mes camarades de classe, puisque la patinoire était très proche du cirque. La pause entre un passage et le suivant m'a permis une échappée express pour montrer mes qualités de patineuse, et m'a permis de tenir la main, même si c'était pour essayer d'éviter ses chutes, de celui qui plus tard deviendrait mon prince charmant.

Pendant les jours de relâche scolaire, le groupe de haut niveau continuait à s'entraîner. Cela signifiait que nous devions, en plus des deux passages quotidiens au cirque, faire des exercices de préparation physique pour ne perdre ni la forme ni le rythme. Nous sortions pour courir autour des installations dans l'intervalle entre deux séances, et travaillions les figures et la souplesse lors des pauses de chaque représentation. Nous avions des camarades de travail roumains qui nousaidaient toujours à pratiquer la figure de la banane à la plancha : une pyramide dans laquelle l'une des gymnastes, la porteuse du milieu, se tient dans une position complètement horizontale, soulevée par l'autre porteuse, et avec la troisième gymnaste, la voltigeuse, effectuant l'équilibre appuyé sur les genoux. Devant jouer le rôle de porteuse intermédiaire, j'avais très peur de tenir une position qui demandait beaucoup de force abdominale à deux mètres du sol. Cependant, les six hommes qui comptaient le groupe acrobatique trampoline nous assuraient de leur confiance car ils avaient l'habitude de récupérer de très haut les deux femmes qui travaillaient avec eux. Après de nombreuses tentatives et grâce à l'aide de nos nouveaux amis, nous avons réussi à maîtriser la figure que nous avions prévu de présenter aux championnats que nous allions bientôt disputer. Nous travaillions très dur pour cela !

Pour consacrer du temps à travailler au cirque, j'avais renoncé aux parties pratiques d'entraîneuse de gymnastique acrobatique. J'avais réussi la partie théorique cet été-là, dans le but d'obtenir mon titre et d'exercer en tant qu'entraîneuse dans un avenir relativement proche. À mon grand regret, quand je me suis rendu compte que la partie pratique coïncidait avec les dates du travail, j'ai dû décider à quoi je consacrerais mon temps. Une fois de plus, la décision a été la bonne. J'ai eu l'opportunité de terminer la partie pratique du cours l'été suivant, alors que l'expérience du cirque ne se représenterait jamais dans ma vie.

Chaque fois que je passe à l'endroit où le cirque était installé, de précieux souvenirs me reviennent. J'ai en mémoire l'image de ma sœur m'offrant un Tupperware qu'elle avait elle-même préparé pour que je mange en chemin, comme aucun bus pour Vigo ne passait à deux heures, je devais

toujours prendre celui d'une heure. J'adorais me promener de l'arrêt de bus jusqu'au quartier de Coia et récupérer en chemin Candela, qui avait été ma voltigeuse la saison précédente et qui participait aussi en faisant un solo de souplesse. Nous nous rencontrions toutes les quatre dans un supermarché voisin, précisément dans le rayon des jambons, que nous appelions notre « point de rencontre », ou nous nous arrêtons pour acheter des fruits secs dans la partie vente en vrac. Je me souviens encore de l'odeur de pop-corn du cirque et des jours où nous devions nous échauffer sur le sol mouillé parce que le chapiteau avait laissé passer de l'eau de pluie la nuit précédente. Je me souviens de nos chutes, de nos expressions inventées comme « *gâteau-pourri* », du gel sur nos cheveux tous les jours sans exception, de la performance que nous avons dû improviser avec Candela car notre voltigeuse s'était blessée... Les applaudissements et la gentillesse des gens et de nos parents depuis les tribunes, nous regardant fièrement, dans leurs sièges VIP et, bien entendu, sans lâcher le caméscope... Quels grands moments !

J'ai adoré communiquer en anglais avec le reste de la troupe et qu'ils nous racontent comment ils avaient acquis des compétences aussi incroyables et les coutumes de leurs pays. Chacun nous a apporté un petit quelque chose, que ce soient des cours de maquillage de notre amie contorsionniste Claudia Alegría, le jonglage de l'Allemande Claudi, les rires avec la souris géante ou les brèves conversations avec notre petit trapéziste Enrique. Chacun était une pièce spéciale d'un spectacle qui avait beaucoup de succès.

Le problème de la « belle vie » apparente du cirque est arrivé le 1er janvier. Une nouvelle année commençait et nous la fêtions en faisant ce que nous aimions le plus, et d'une façon spéciale. Cependant, ce jour-là, ma coéquipière de trio, Nerea, et moi-même voulions seulement dormir, car nous avions passé toute la soirée précédente à faire la fête. Ma tante m'avait organisé une grande fête du Nouvel An; la meilleure fête du Nouvel An de tous les temps !

Ma tante Tania et moi nous connaissions depuis toujours, mais notre rapprochement datait de moins d'un an. Elle était partie vivre en Suisse avec mon oncle Kas en 2011, pour des raisons professionnelles. Nous avions été en contact par l'intermédiaire de Messenger pendant un certain temps, mais plus tard les circonstances familiales se sont compliquées et ni ma sœur ni moi n'avons plus entendu parler d'eux jusqu'au jour où leur fille Cecilia est née et qu'ils ont décidé de reprendre contact. À ce stade, j'avais presque oublié Tania, car je n'avais plus eu de ses nouvelles depuis des années. Un jour, dans le train pour mon examen annuel chez l'ophtalmologue à Saint-Jacques-de-Compostelle, ma mère m'a expliqué la situation et m'a demandé si je voulais lui parler à nouveau. « Bien sûr, les adultes ne se décident pas. Un jour, il faut oublier un membre de la famille et le lendemain, faire comme si de rien n'était », ai-je pensé. Nous avons commencé à parler sur WhatsApp et tout a changé du jour au lendemain. J'ai commencé à tout lui raconter de ma carrière sportive, de mes réussites et de mes objectifs. Elle a été étonnée de voir que j'avais arrêté la danse pour me lancer dans une discipline différente de manière professionnelle. Peu à peu, l'assurance qu'elle me donnait m'a amenée à lui raconter mes secrets, mes angoisses et mes peurs. Je l'aimais de plus en plus. Elle a

une manière d'être très spéciale, et elle me fait me sentir bien. Je savais que je pouvais lui faire confiance, et c'est ce que je lui ai montré quand je l'ai revue, après tant de temps, lors d'un bref voyage qu'elle a fait en Espagne. C'est aussi là que j'ai rencontré ma petite cousine Cecilia, le bébé le plus souriant au monde. En peu de temps, ma tante et moi avions si bien sympathisé que nous parlions tous les jours et nous racontions pratiquement tout. Lors des rares voyages qu'elle faisait en Espagne, nous profitions de son bref séjour pour passer du temps ensemble. La situation avait tellement changé que, ce même été 2014, ma sœur et moi, avec Luis, le fils du mari de ma tante, nous avons passé deux semaines inoubliables en Suisse. Nous avons consolidé notre relation et nous sommes promis que plus rien ni personne ne nous séparerait. Cela a été spécial de vivre ces vacances avec elle. Au début, je n'étais pas sûre de partir si longtemps. Je venais de rentrer d'un camp d'anglais de quinze jours où j'allais tous les ans perfectionner ma maîtrise de cette langue, mais l'été s'achevait et j'avais envie de profiter au maximum des soirées de fêtes de village avec mes amis. Cependant, quand je suis revenue de mes vacances avec mes oncles, je n'ai pas regretté d'avoir manqué El Marisquiño, l'un des meilleurs festivals d'été de Vigo.

Ma tante et moi nous ressemblons à bien des égards, c'est quelque chose que Kas nous dit toujours. Nous sommes drôles, audacieuses et innovantes, et nous aimons nous amuser. Nous sommes aussi perfectionnistes et nous aimons toujours tout contrôler. Elle est l'une des personnes les plus importantes de ma vie. Même si on est loin l'une de l'autre, la distance n'a jamais été un problème pour nous. Quand elle a enfin pu quitter la Suisse avec sa famille et retourner en Espagne pour s'installer définitivement dans le pays, je venais de commencer mes études de tourisme en Angleterre, c'est pourquoi nous avons dû continuer notre relation grâce à des appels Skype de temps en temps ou alors au téléphone pendant de longues heures. Bien sûr, il ne se passe jamais plus de deux jours sans que nous nous envoyions une vidéo pour nous raconter ce que nous avons fait.

Ce mois de décembre-là, j'ai passé beaucoup de temps chez mon oncle et ma tante en Espagne. J'y ai dormi de nombreuses nuits et ils m'emmenaient au travail l'après-midi. Le matin, ma tante et moi nous occupions de Cecilia et nous en profitions pour préparer tout ce qui était nécessaire pour la fête au sous-sol : les achats de nourriture et de boissons, la décoration, le coin lit...

Cette fête était si importante que nous avions même loué deux haut-parleurs et du matériel pour la lumière comme celui des discothèques. Cela allait être un événement historique : la fin d'année 2014 ! Le jour précédent, nous avons travaillé très dur en équipe : nous avons préparé un photo-collage, un espace de détente avec des canapés et un bar et, pendant la nuit, nous avons fêté à nouveau le traditionnel moment des raisins avec une vidéo de l'année 2012 que nous avons projetée à deux heures du matin. En plus d'être incroyable, ce fut la première fin d'année que je fêtais en mangeant douze grains de raisin, car jusque-là, j'avais toujours mangé des pistaches ou des Lacasitos parce que je n'aimais pas les raisins. Comme je me considérais comme une adulte, j'ai décidé de les prendre

« pour qu'ils m'apportent la chance ». En vérité pour ce qui est de la chance, ce qu'on appelle la chance...

CHAPITRE 2 : QUOI QUE TU FASSES, FAIS EN SORTE QUE CELA EN VAILLE LA PEINE

Jeudi 26 février 2015

Le jour de mon accident s'est présenté un jeudi pas comme les autres. C'était un triste matin brumeux, et c'était aussi l'anniversaire de mon meilleur ami, Alexis. Alexis fait partie de ces personnes avec lesquelles il est impossible d'être triste, car rien que sa façon d'être me fait me sentir bien. Lorsque je l'ai rencontré la première année de collège, le jour des élections des délégués lors de laquelle il avait été nommé délégué suppléant et moi déléguée de la 1ère année C (notre slogan : « vive le bazar »), il m'a surprise lorsqu'il m'a dit qu'il m'avait vu danser et qu'il connaissait mon prénom et ma date de naissance, ainsi que le prénom de ma mère. Dès lors, je l'ai toujours considéré comme un enfant harceleur et quelque peu bizarre. Cette année-là, nous sommes devenus inséparables, nous souvenant toujours de cette étrange récréation au cours de laquelle nous étions privés de sortie jusqu'à ce qu'il ait fini de manger son sandwich au pâté. Plus tard, notre camarade Sergio a commencé à l'appeler « Hibou », sûrement à cause de ses grands yeux verts, très grands et globuleux, et il a reçu de moi le surnom affectueux de « Mouchino », qui signifie « hibou » en galicien. C'est un garçon incroyable avec un sens de l'humour hors du commun.

Alexis est aussi mon camarade de folies, avec qui j'ai gagné la première année du collège le concours de déguisements du carnaval avec une ridicule performance de « Pop-corn », pendant laquelle nous avons dansé à l'intérieur d'une boîte en carton en forme de pot de pop-corn. Lui est critique sur Twitter et musicien. Une fois je suis allée le voir jouer de la trompette et il est devenu si rouge et si nerveux que ma mère m'a obligée à partir pour qu'il continue son spectacle. Comme on dit en Galice : *coitado* !

Ce jeudi-là nous n'avions pas cours et Alexis et moi allions à une manifestation d'Éducation à Vigo. J'ai pris l'autobus comme tous les matins, mais au lieu d'aller au lycée nous nous sommes tous réunis à la cafétéria proche du collège, La Golosa, très connue dans mon village (tous les jeunes s'y rendent lorsqu'ils sèchent les cours ou lorsqu'ils vont chercher un sandwich lors des récréations). Nous adorions y aller pour prendre le petit-déjeuner, et ce matin-là mon amie Iria et moi en avons profité pour commencer à travailler sur une enquête de Sciences du Monde Contemporain, puisqu'il y avait quelques inconnus en train de prendre un café sur la terrasse. Nous devions réaliser une enquête sur l'environnement et demander à des personnes d'âges différents leurs habitudes de recyclage pour ensuite les exposer en cours. Jusqu'à présent nous n'avions pas eu beaucoup de chance, car le début avec des dames âgées avait été un échec ; elles avaient refusé de répondre et l'une d'entre elles s'était même mise à courir en pensant que nous voulions lui vendre quelque chose. Dans l'autobus non plus nous n'avions pas eu de grands résultats. Malgré le bruit, nous avons réussi à enregistrer une réponse de nos camarades de classe qui s'étaient aussi rendus à la manifestation. Avant de commencer les

protestations, et puisqu'il nous restait du temps, Alexis et moi sommes allés au centre commercial Gran Vía pour acheter des bonbons que j'utiliserais pour lui faire un gâteau de bonbons pendant le weekend. Alexis me demandait de le lui faire depuis le mois de décembre, de sorte qu'il ne me restait pas d'autre choix. Le gâteau aurait la forme d'un A et Alexis, lui, choisirait les bonbons qu'il aimait le plus. Quelques minutes plus tard, nous sommes sortis du centre commercial pour rejoindre la manifestation. Nous avions dû courir pour ne pas rester en arrière et nous mélanger à la foule jusqu'à ce que nous rejoignons notre groupe d'amis. Iria et moi avons profité du parcours pour poser une question de plus. Après une heure de marche, lorsque la manifestation a touché à sa fin, je suis tombée sur Nerea, ma camarade de gymnastique, qui était avec sa sœur, et je suis restée avec elles un bon moment jusqu'à ce que mes camarades m'avertissent que c'était l'heure de prendre le bus de retour. J'ai pris congé d'eux, je restais à Vigo puisque cet après-midi-là je devais m'entraîner, cela ne valait pas la peine de faire deux voyages. Malgré tout, je n'avais pas très envie ce jour d'aller au gymnase.

Nerea et moi avions passé deux semaines à nous entraîner seules. Pas complètement seules, bien entendu, car nous réalisions les exercices avec nos camarades dans le même gymnase, mais nous étions restées sans équipe.

Je me souviens du jour où notre entraîneur, Jorge, a annoncé que notre voltigeuse avait décidé de quitter le club au milieu de la saison, parce qu'elle ressentait beaucoup de pression et qu'elle n'aimait pas ce sport. Quand un gymnaste ne ressent aucune motivation pour continuer à s'entraîner, il n'y a plus aucune raison de le faire. Cependant, cela avait des conséquences majeures : cela signifiait abandonner deux camarades qui s'étaient engagées dans le trio tout autant qu'elle. Il y a eu des moments où je n'avais pas envie non plus d'y aller pour différentes raisons : parce que j'étais stressée par les examens, parce que j'avais beaucoup de courbatures, parce qu'un entraînement très dur m'attendait, parce qu'une de mes camarades n'allait pas venir et que je savais qu'il faudrait s'entraîner seules, ou tout simplement le samedi matin parce que j'avais vraiment la flemme de me lever tôt. Cependant, à la fin de ces entraînements, je me sentais bien, contente d'y être allée et satisfaite du travail. C'était une sensation de grandeur, d'avoir terminé un entraînement en sueur et fatiguée en sachant que cela en valait la peine et que je m'étais un peu améliorée, que j'avais avancé d'un petit pas vers mes objectifs. Il s'agissait de faire un effort qui en vaudrait la peine à l'avenir. On doit toujours essayer de prendre soin de soi et de s'encourager soi-même.

Le sport dont je parle depuis un certain temps est une discipline d'équipe qui s'appuie sur cinq modalités distinctes : duos féminins, masculins ou mixtes, trios féminins et quatuors masculins, et qui se divise en sept catégories : petite enfance, poussin, benjamin, minime, cadet, junior et senior. Chaque groupe ou duo doit effectuer un exercice alliant chorégraphie, éléments dynamiques, pirouettes en l'air et des statiques où une position constante est maintenue pendant trois secondes. Les gymnastes de l'équipe qui soulèvent ou lancent le plus petit gymnaste, appelé voltigeur, sont divisés en deux : porteur de base et porteur intermédiaire. Nerea et moi étions les porteuses de notre voltigeuse.

Et, en gymnastique, « porteuses » signifie beaucoup plus qu'un mot. Cela signifie prendre soin du voltigeur, l'aimer comme un petit frère, l'aider et l'encourager, lui apprendre et de la même façon apprendre de lui. Cela signifie le pousser et l'encourager pour qu'il fasse de son mieux, le voir s'améliorer, le féliciter quand il fait très bien son travail et essayer de le comprendre quand il n'a pas eu un bon entraînement. Cela implique, en vérité, d'agir comme une sorte d'entraîneuse-camarade.

Les voltigeurs, dans la plupart des cas sont des petites filles ou des petits garçons encore incapables de se soucier de leurs capacités, dont la maturité n'est pas suffisante pour savoir ce qu'ils veulent réaliser, qui ne font pas de différence entre le temps de travail et celui du jeu, et qui ne connaissent pas non plus leurs objectifs dans le sport. Je ne veux pas dire qu'ils s'entraînent juste pour s'entraîner, car bien sûr que lorsque tu réalises un exercice pendant tant d'heures par semaine c'est que tu veux arriver à bien plus qu'un simple championnat local. Parfois, ils ne sont tout simplement pas conscients de la différence entre une façon de travailler et une autre. Il faut beaucoup en demander aux voltigeurs, car ils doivent avoir de très nombreuses qualités pour que le résultat soit un exercice complet et élégant : souplesse, bonnes routines de soutien et de résistance. Les paralettes, qui sont des outils en bois avec une superficie qui évoque celle d'un bras, servent aux voltigeurs à travailler les poiriers et d'autres éléments avant de les essayer au-dessus des mains de leur porteur. Pendant le temps passé au cirque, nous avions travaillé très dur avec notre porteuse. Il se peut qu'elle ait ressenti trop de pression de notre part ce qui l'aurait décidée à partir. Nous portions aussi beaucoup de responsabilités ; Nerea réalisait sa première année d'étudiante en tant que kinésithérapeute à Pontevedra et cela lui demandait de grands efforts d'aller s'entraîner. Quant à moi je venais de commencer le lycée et je me sentais étouffée par tant d'examens et si peu d'heures pour les préparer.

Nous devions atteindre une catégorie deux fois plus élevée que celle que j'avais atteinte l'année précédente avec mon autre trio, et nous ne nous connaissions pas suffisamment les unes et les autres pour nous faire confiance. Après le cirque et les bons entraînements que nous avions réalisés seules, sont arrivés les difficiles après-midi habituels de routine et il semblait que nous ne parvenions jamais à avancer ; nous prenions du retard à cause de la difficulté. Les chorégraphies étaient terminées et j'étais fatiguée à la seule perspective des figures qu'il restait encore à réaliser en un temps donné. La musique et l'interprétation sont essentielles à l'exercice car elles représentent dix points sur trente, dans le cadre de ce qu'on appelle « l'interprétation dans l'exécution artistique ». La musique, jusqu'à il y a deux ans, devait être instrumentale, et l'exercice durait au maximum deux minutes et demie, car chaque seconde supplémentaire était sanctionnée. Il est important de montrer au jury les émotions que transmet la danse, et non celles que transmettent les efforts que l'on est en train de fournir.

Nous devions gagner bien davantage en résistance si nous voulions combiner les pas de danse avec les acrobaties et les équilibres.

Ce qui rend le travail d'équipe plus compliqué pendant tant d'heures d'entraînement, c'est le fait que chaque gymnaste est un monde. Nerea était une athlète senior avec de nombreuses années d'expérience dans le club ; moi, j'étais relativement nouvelle, avec peu de patience. J'avais le chic pour me stresser et le faire payer aux autres. Même si j'essaye toujours de voir le côté positif des choses, il y a eu des moments où j'ai pensé que tout ceci n'avait pas de sens. Le problème était que nous pratiquions rarement les exercices parce qu'il était rare que nous nous retrouvions pour nous entraîner toutes les trois ensemble : un jour, il manquait Nerea à cause de ses cours à l'université, un autre, il manquait notre porteuse, un autre jour encore, c'était moi qui n'avais aucun moyen d'aller à Vigo, ou alors, tous mes examens finaux s'étaient accumulés au cours de la même semaine. Même à cause des examens d'histoire de quatre heures qui m'ont occupée les après-midi d'entraînement ! Jorge faisait tout ce qu'il pouvait pour nous aider à nous entraîner à l'aise sans la pression que supposait un niveau aussi élevé que le junior 2. Il n'y a aucun athlète au monde, aucun, qui de lui-même, sans l'aide de personne, soit parvenu au succès. Notre entraîneur restait avec nous quinze minutes de plus à la fin de la séance du lundi parce que j'arrivais tard, comme j'avais cours jusqu'à sept heures. Cependant, tout se passait mal, ou nous manquions de répétitions pour que cela se passe bien. Nous avancions lentement et les exercices n'étaient pas de qualité. La différence d'âge avait également une grande influence ; alors que notre voltigeuse venait d'entrer dans l'âge horrible de la crise d'adolescence, Nerea était une adulte mûre ; je me situais au milieu, essayant d'apprendre de Nerea, en faisant en sorte qu'elle prenne les rênes du trio.

Un jour est venu où nous étions toutes les trois à l'entraînement car aucune d'entre nous n'avait de motif d'absence. La surprise a été que notre voltigeuse n'est jamais arrivée. Jorge nous a réunies Nerea et moi pour nous expliquer tristement la décision que notre partenaire avait prise. C'est incroyable de voir à quel point la détermination d'une personne peut autant changer la vie des autres. À notre grand regret, nous nous sommes retrouvées assises sur un banc, sans trio ni championnat galicien ni championnat d'Espagne, et encore moins d'Europe, les larmes aux yeux, à penser à ce que nous avions pu faire de mal pour que notre voltigeuse ait décidé de quitter le sport qu'elle pratiquait depuis tant d'années. Des remords me sont venus et je me suis sentie coupable de ce qui s'était passé. Peut-être avais-je trop exigé d'elle ou lui avais-je jeté à la figure qu'elle en était encore loin et que nous devions faire un gros effort toutes les trois si nous voulions que cela fonctionne. Je pensais qu'à cause de moi nous n'avions plus de saison. On ne pouvait pas nous assigner une autre voltigeuse car dans un club de cette dimension, il n'y avait pas la possibilité d'avoir des gymnastes de remplacement et le reste des équipes était déjà monté. Il aurait été très injuste de prendre la voltigeuse des autres pour la mettre avec nous, et même s'ils l'avaient fait, elle n'aurait pas répondu aux critères d'âge, de taille, de qualités et d'attitude. Nous avons pris deux jours de congé pour réfléchir à tout cela. Mais être à la maison me faisait me sentir plus mal.

Mes camarades de classe l'ont également remarqué quand je suis allée en classe avec des yeux qui trahissaient la mauvaise nuit que j'avais passée. Ils ont essayé de m'encourager avec leurs mots de soutien, mais cette situation était irrémédiable. La voltigeuse ne reviendrait pas parce qu'elle en avait décidé ainsi, et maintenant nous devions en payer les conséquences. Nous avons dû retourner au club et nous intégrer au rythme des autres, faire les chorégraphies seules et les figures de base sur lesquelles ne monterait aucune voltigeuse, du moins cette saison-là. Nos coéquipiers du club ont été très compréhensifs et nous ont beaucoup encouragées. Ils savaient à quel point le moment compliqué que nous travisions était dur. Certaines équipes s'entendaient plus ou moins bien, mais elles avaient toutes une idée précise : leurs coéquipiers étaient ceux qu'ils avaient cette année-là, que cela leur plaise ou non, et évidemment il valait mieux s'entraîner avec quelqu'un et concourir plutôt que de ne pas avoir la possibilité de participer à aucun championnat, comme c'était notre cas.

La situation s'est compliquée lorsque nous avons compris que la finale du concours de danse auquel tout le groupe de haute performance s'était inscrit se tiendrait ce même week-end. La chorégraphie s'appelait « Horror Show » et appartenait à la catégorie danse acrobatique. Comme chaque année, notre professeure de ballet nous avait préparé un spectacle commun à montrer au festival de Noël organisé par le club. Nous le réalisions devant des parents et d'autres membres de la famille qui se pressaient dans les gradins du gymnase Las Traviesas. Si la gymnastique acrobatique est à elle seule un spectacle, l'ensemble du groupe le plus avancé exécutant des figures d'une grande complexité était impressionnant. Nous avons profité du fait que nous avions déjà « fait le travail » pour tenter notre chance dans ce concours qui se disputait pour la première fois à Vigo, où nous ne serions pas en compétition contre d'autres gymnastes, comme nous en avions l'habitude, mais contre des groupes de danse. Il y avait des académies des environs, dont certaines étaient très connues, comme l'école de danse Demi-Pointe, dont les danseurs venaient d'être proclamés champions du monde de danse en Allemagne. C'était aussi la première fois que nous concourions en équipe tous ensemble. Nous devions nous encourager les uns les autres ; si l'un d'eux échouait, nous échouions tous. Malgré l'atmosphère de joie et de positivité qui flottait dans l'air, Nerea et moi avons remarqué un détail essentiel : que ferions-nous sans voltigeuse ? Bon nombre des figures que nous réalisions étaient conjointes et la majeure partie de la chorégraphie était composée de pas de danse (pas exactement notre fort, mais c'était obligatoire car il s'agissait d'un concours de danse). En même temps, il y avait aussi des parties dans lesquelles chaque duo ou trio réalisait ses propres figures. Cela signifiait que nous devrions tout changer, recommencer et trouver une voltigeuse en deux jours. Comme il n'y en avait pas, c'était à mon tour de l'être. Moi qui étais arrivée au club à l'âge d'être porteuse et qui n'avais jamais fait de ma vie une figure au-dessus de quelqu'un, je me suis soudainement vue perchée sur Nerea en train de faire des figures simples, mais en même temps très impressionnantes. Cela a été une expérience de plus qui nous a aidées à profiter de ce moment et à

oublier la tristesse qui nous avait saisies depuis l'annonce de cette nouvelle. Après une performance notée 10, nous avons reçu la nouvelle : le Flic Flac, notre Club, allait en finale !

- N'y va pas, m'a dit Alexis. Il savait trop bien que je ne pouvais rater un entraînement pour un oui ou pour un non, mais il a insisté. En plus, demain il y a un examen de philosophie et tu n'as pas encore touché au livre.
- C'est vrai... Je vais devoir continuer à étudier tard ce soir, mais je dois y aller. Je ne vais pas laisser Nerea s'entraîner seule, parce que nous ne devons pas nous faire défaut l'une l'autre.

Le jour de la démonstration, j'avais emporté dans mon sac à dos un Tupperware avec une salade car je n'avais nullement l'intention d'acheter de la malbouffe sur place. Quelques heures auparavant, j'ai payé le fait d'être si prudente au sujet du déjeuner : j'avais vraiment eu honte lorsque notre sac à dos avait été fouillé lors de la manifestation pour voir si nous avions un objet dangereux. Ce fut le cas de mon amie Andrea, qui avait des bombes pour peindre sur les murs, parce qu'elle étudiait les arts et que parfois elle en abusait. Dans mon sac ils ont juste trouvé beaucoup de laitue et des fruits.

Comme il était encore tôt pour manger, j'ai décidé de marcher jusqu'au gymnase. Il me restait assez de temps et j'aimais aussi me promener avec mon casque pour me plonger dans mes pensées tandis que je passais simplement inaperçue parmi les gens qui continuaient leur vie normalement. Parfois, je prenais le temps de penser à ce que serait la mienne sans la gymnastique. Chaque athlète doit être réaliste dans ses décisions, même s'il est vrai qu'il faut avoir un rêve pour l'atteindre, il faut aussi assumer des risques et faire des prédictions. J'avais déjà prédit tout ce que la gymnastique allait me prendre, mais d'une certaine façon, cela continuait à m'embêter qu'elle occupe tant d'heures de ma semaine ce qui m'empêchait de donner rendez-vous à mes amis. Tous mes après-midi se résumaient à cette routine, le chemin vers le gymnase (qui était parfois sans fin), les trois heures d'entraînement et le retour à la maison... mais c'était une routine que j'avais choisie et que j'aimais. De plus, j'étais habituée à vivre avec des habitudes, et je craignais de ne pas être capable de profiter d'une autre façon de vivre. Dans un sens, je pense que nous craignons tous le changement, car en fin de compte la conformité existe dans le connu, et sortir de la monotonie est une étape difficile. C'est pourquoi les gens stagnent dans le connu bien que cela signifie parfois vivre malheureux, comme le travailleur qui ne se sent pas bien dans son travail mais qui préfère continuer avec son emploi inconfortable plutôt que de se risquer à en chercher un meilleur. Même si j'étais heureuse de ce que je faisais, d'une certaine manière j'avais aussi peur de me trouver perdue quand arriverait le moment de faire un pas vers l'incertain, comme ce serait le cas pour l'université. Mais, après tout, le fait de vivre de nouvelles expériences est ce qui permet de se développer et de progresser, pas le fait de s'entourer des mêmes réalités pour toujours.

Pendant le parcours, j'ai décidé que je m'installerais sur un banc sur lequel j'avais l'habitude d'aller lorsque j'arrivais tôt, situé sur la promenade maritime de la plage de la Etea, juste à côté du gymnase. Ainsi, je laisserais passer les heures en me détendant avec le bruit de la mer. On aurait dit un après-midi de plus, comme n'importe quel autre, quand sur la route, je suis tombée sur mon père, et un de ses collègues sur une promenade où je n'avais même pas l'habitude d'aller. Il s'agissait de la rue López Mora et mon père et moi avons tous deux été surpris de nous rencontrer dans ce lieu si singulier.

- Tu ne devrais pas être en cours, jeune demoiselle ?
- Non, j'ai participé à la manifestation de ce matin. Et toi, qu'est-ce que tu fais ? Tu as déjà fini de travailler ?
- Il me reste des matériaux à mettre dans la fourgonnette. Pourquoi ? Tu as déjà mangé ?
- Non, mais j'ai une salade dans mon sac à dos et je pensais la manger ici avant d'aller à la Etea.
- Je t'emmène, comme ça nous allons manger ensemble. Ça te dit d'aller au chinois ? Manolo, tu veux venir ?

Ainsi, sans avertissement préalable, j'ai fini au restaurant chinois où mon père avait l'habitude de nous emmener manger ma sœur et moi, et où nous étions allés chercher tant de dimanches le repas à emporter pour la maison : le riz trois délices, qui est mon plat préféré et la seule chose que j'ai mangée ce jour-là avec les chips de crevettes. Pendant le repas, je racontais à mon père et à son collègue à quel point j'étais déterminée à vivre une année hors de l'Espagne totalement seule, après le baccalauréat, pour apprendre l'anglais. Mon père n'était pas tout à fait convaincu, mais je rêvais d'être indépendante et de me débrouiller dans un pays étranger.

Cette grande motivation avait une plus grande cause. Il y a quelques années, j'avais été choisie par mes professeurs pour représenter le lycée lors d'une conférence sur les activités d'amélioration de l'environnement au niveau régional. Après la tenue de la conférence à Saint-Jacques-de-Compostelle, nous avons été neuf Galiciens à être sélectionnés pour participer au niveau national, et deux d'entre eux allaient être choisis pour représenter nos idées en Belgique à l'échelle internationale. J'étais l'une d'eux. Nous étions dix, venus de toute l'Espagne, des représentants des îles Canaries, du Pays basque, de Madrid, de Catalogne et de Galice réunis pour la même raison ; à la fin de cette expérience, nous sommes devenus une grande famille. Le premier jour, après nous être réunis au Parlement européen pour nous souhaiter la bienvenue, nous avons été répartis en différents groupes de travail : biodiversité, énergie, consommation, transport et ressources naturelles. L'objectif était de créer une lettre qui aurait été lue aux hommes politiques du monde entier lors de la dernière conférence qui s'est tenue à Rio de Janeiro. Nous exposions chacun nos opinions et nos croyances puisque, après tout, la

pollution nous concernait tous. Grâce aux conclusions des ateliers thématiques, nous avons débattu avec les hommes politiques, qui nous ont écoutés et qui se sont engagés à essayer de répondre aux demandes que nous avions formulées à partir des réflexions recueillies afin d'obtenir un avenir durable, en montrant ainsi l'engagement des jeunes. L'un des moments les plus émouvants a été lorsque nous sommes descendus dans les rues de Bruxelles pour faire entendre notre voix, demandant aux citoyens de nous aider à prendre soin de la planète à travers une chanson accompagnée d'une mélodie de tambours créés à partir de matériaux recyclés. C'a été un échange culturel avec les autres adolescents, une expérience unique au cours de laquelle j'ai pu parler à des garçons et à des filles de toute l'Europe : Lituanie, République tchèque, Malte, Russie, Turquie, Roumanie, Suède, Pologne...

C'est au cours de ce voyage qu'est né mon intérêt particulier pour l'anglais. Je m'étais tellement bien entendue, pendant ces jours-là, avec ces jeunes, en apprenant leurs coutumes et leurs différences, que j'ai su que je voulais exploiter la motivation née de cette expérience pour me lancer définitivement dans l'étude des langues.

Après le déjeuner, mon père et moi sommes allés voir le bateau sur lequel il travaillait et j'en ai profité pour étudier un moment dans la voiture tandis qu'il faisait quelques courses. Avec toute la pluie qui tombait, je me suis rendu compte de la chance que j'avais eue de le rencontrer par hasard et qu'il m'ait emmenée manger au restaurant chinois un jour de semaine. J'ai regardé mon portable. Notification WhatsApp de ma tante qui répondait à mon message : « Quelle chance de manger à Chinatown ! Courage pour ton entraînement à fond, je sais que tu n'en as pas envie, mais c'est la meilleure chose à faire. Je t'aime. »

Je suis arrivée au gymnase en avance (c'était rare d'arriver en retard avec mon père, mais avec ma mère c'était tout le contraire), j'ai donc traîné un peu dans le vestiaire avant d'aller dans la salle d'entraînement. C'était le dernier jour avant le championnat de gymnastique acrobatique de Galice 2015, et l'équipe se préparait mentalement pour cette compétition qui se disputait ce week-end-là, et à laquelle moi aussi j'assisterais pour encourager mes coéquipiers, du moins depuis les tribunes. Notre entraîneur, Jorge, était à une réunion de techniciens, c'est pourquoi Nerea et moi en avons profité pour nous entraîner librement et améliorer quelques éléments sur les appuis, ce que nous aimions le plus faire depuis que nous nous entraînions seules. Cela réussissait vraiment à Nerea. C'était incroyable de voir comment elle passait d'un appui à l'autre sur une seule main. Quant à moi, je réalisais des éléments qui exigeaient de la souplesse au niveau du dos, puisque cela avait toujours été mon fort. Alors que cela faisait un bon moment que nous faisions ces exercices, un de nos entraîneurs, Aaron, nous a proposé de sortir une heure, puisque trois heures étaient plus que suffisantes pour les exercices en individuel, et en plus il savait que nous nous trouvions à une période difficile de nos examens. Je ne

parviens pas à me rappeler pour quelle raison, mais en définitive je suis restée jusqu'à neuf heures comme lors d'une séance normale.

Vingt minutes avant la fin de l'entraînement, et alors que nos camarades s'occupaient de l'entretien préalable aux championnats en même temps qu'ils s'étiraient et qu'ils réalisaient les exercices de concentration et de relaxation, Nerea et moi, avec Mingos, un autre des entraîneurs du club, nous avons essayé de filmer quelque éléments sur le trampoline. Cela nous impressionnait de voir l'effet de la vidéo des sauts de la mort depuis le sol, le mouvement de la figure elle-même et le pas de la sortie avant l'acrobatie. Certains camarades nous regardaient très attentivement, tandis que d'autres avaient déjà quitté le vestiaire, car ils devaient se reposer cette nuit-là pour être frais lors de la dure journée qui les attendait. Quant à moi, je me suis préparée à faire le dernier saut de la mort avant de rentrer chez moi. C'était une pirouette de plus, une quelconque, une comme tant d'autres que j'avais faites sur ce trampoline ; d'abord avec l'aide de Loreto, ma première entraîneuse, puis lors des entraînements avec Cris, enfin, à plusieurs reprises avec Jorge, qui m'avait appris à ne pas sortir la tête, en la maintenant cachée en petite boule pour tourner plus rapidement. J'adorais sauter sur le trampoline. Je croyais que je volais, au moins pendant ces millièmes de secondes lors desquels j'étais en l'air. J'ai sauté pour faire mon saut de la mort, mon dernier saut de la mort... Cela a réellement été le dernier. J'étais en l'air, ressentant la grandeur, ressentant le vertige et l'équilibre, la technique, la facilité et en même temps la complexité de cet exercice. Cependant, lorsque je me suis préparée à ouvrir la petite boule pour retomber sur mes pieds sur le matelas, quelque chose a voulu que je m'appuie d'abord avec mon pied droit, et pas avec les deux pieds en même temps. Pour une raison étrange ma jambe droite s'est avancée lors de la chute, et le résultat a été l'impact du poids de tout mon corps sur ce membre. J'ai été projetée directement à la surface du matelas avec une douleur immense. Tout s'est paralysé. Soudain, je n'ai plus rien entendu, je n'ai rien ressenti. J'ai été dans un sommeil de millièmes de seconde qui m'ont semblé des minutes, pendant lesquels j'ai eu la force et le courage de regarder en direction de ma jambe. Elle était disloquée, littéralement, avec l'os en-dehors. Je n'ai pas été capable de réagir. Une immense douleur m'a réveillée, mais je ne pouvais pas crier. J'ai fixé mon regard sur la porte du gymnase et j'ai vu Aaron et Mingos courir vers moi. À cet instant, je me suis rendu compte de ce qu'il s'était passé et j'ai crié. La douleur, très nerveuse, était insupportable. J'ai eu une terrible sensation de confusion et de désorientation, à me demander : pourquoi moi ? On m'a rapidement allongée sur le sol et alors mon esprit s'est rempli de couleur noire et je me suis rappelée cette image que je venais de voir, celle que je peux encore voir aujourd'hui si je ferme les yeux et que je retourne à cet instant.

- Qu'arrive-t-il à ma jambe ? Elle me fait mal, elle me fait vraiment très mal. Je n'en peux plus, s'il vous plaît, appelez une ambulance.

Ils avaient déjà appelé le 061 et l'ambulance était en route, mais je ne pouvais pas supporter une minute de plus. Je ne pouvais pas arrêter de pleurer et de crier, personne ne savait comment

m'apaiser. Mon corps était en train de subir une avalanche de sensations nouvelles qui faisaient que je ne pouvais pas me détendre. Au bout d'un moment, Nerea est arrivée, elle venait d'apprendre ce qui était arrivé dans le vestiaire par le reste des petites à qui l'on avait ordonné d'aller se changer, et elle se révéla ma bouée de sauvetage pendant les minutes interminables que mit l'ambulance à arriver. On aurait cru que Nerea avait un diplôme de psychologie, comme sa mère ; bien qu'elle n'avait que dix-huit ans, elle me parlait avec beaucoup de sérénité. Elle est parvenue à me transmettre toute l'assurance dont j'avais besoin à ce moment-là, et grâce à elle et à mon autre camarade, Luiz, qui m'a aussi aidée à tenir ce temps qui devenait insupportable, j'ai réussi, non sans un terrible effort, à me calmer. Je suis parvenue à oublier la douleur et à effacer pour un temps de ma tête l'image qui était restée gravée à vif. Les minutes semblaient des heures et les heures des jours, mais les mains de Nerea saisissant ma tête me transmettaient de la force pour essayer de ne pas sombrer face à l'attente.

- Est-ce que je vais pouvoir marcher ? ai-je commencé à demander. J'étais consciente de ce qui venait de se produire et je savais que ma jambe n'allait pas bien. Je n'imaginais pas la gravité qu'avait eue la chute, mais inconsciemment la seule question qui me passait par la tête était celle-ci.
- Bien sûr que oui, idiote ! Nerea essayait de sourire comme si c'était une scène agréable pour elle, même si en réalité elle essayait de contenir l'air terrifié avec lequel tous regardaient mon membre.

Elle m'a répété à l'envi que tout allait bien, de me concentrer, que le cerveau commandait et que la douleur ne serait là que parce que je voulais qu'elle y soit. Elle m'a dit que la jambe allait bien et que cela ne semblait pas très grave.

À 21 heures 15, l'ambulance est enfin arrivée, et deux hommes forts sont apparus dans le gymnase où n'entraient que les gymnastes, en foulant avec leurs chaussures de ville le tapis sur lequel on m'avait allongée.

- Est-ce que je vais pouvoir marcher ? leur ai-je demandé.
- Bien entendu ! Pourquoi est-ce que tu ne pourrais pas marcher ? ont-ils ri.

Ils m'ont soulevée avec difficulté pour me déposer sur le brancard et je me suis remise à pleurer et à faire des grimaces de douleur. J'avais besoin qu'on m'administre un calmant et de dormir pendant quelques heures, jusqu'à ce que tout soit terminé, jusqu'à ce que mon angoisse et ma douleur disparaissent. Mon père était déjà prévenu de ce qui était arrivé, c'est pourquoi il est monté en courant au gymnase, où il m'a trouvée allongée par terre avec la jambe très pliée et complètement disloquée. La première chose que je lui ai demandée c'était s'ils allaient me la couper, et il m'a bien sûr répondu que non, que ce n'était rien, que si elle était cassée, ils l'opéreraient et que sinon, ils me la plâtreraient. Après m'avoir embrassée, il est retourné à la voiture et a suivi l'ambulance jusqu'à l'hôpital.

Cela a été ma première expérience dans une ambulance, et cela a été terrible. Chaque petit nid de poule ou chaque virage serré signifiait une douleur immense et de surcroît, je n'avais pas Nerea pour me calmer, si bien que j'étais redevenue hystérique et incapable de contrôler mes nerfs. L'accompagnant dans l'ambulance continuait à me poser des questions sur mon nom, mon âge, sur la façon dont j'étais tombée... et alors cette horrible image me revenait en tête et avec elle quelques autres larmes. Le trajet a duré une éternité et m'a donné le temps de penser à beaucoup de choses, y compris à l'idée que, lorsque tout serait terminé, je pensais écrire une plainte sur le fonctionnement des ambulances, qui pour des urgences comme celle-là méritaient de mettre en place un trajet plus rapide et beaucoup plus confortable, sans nid de poule et sans douleurs. Je me suis également rendu compte que je n'aurais plus à étudier pour l'examen de philosophie, ce qui, d'un côté, était un soulagement.

J'ai été transférée à l'hôpital de Fátima, puisque c'est là qu'on pensait que je devais aller à cause de l'assurance du club. Cependant, cette dernière avait été changée deux semaines plus tôt et en réalité je devais être admise à l'hôpital El Castro. Des mois après l'accident, ma mère a appris que l'assurance aurait aussi couvert mon séjour à l'hôpital de Povisa, où j'ai été transférée lorsqu'il n'y avait plus aucun moyen de sauver ma jambe. Malgré cela, j'ai d'abord été soignée à l'hôpital de Fátima, où je me souviens avoir été allongée sur le brancard, avec mon père et mon entraîneuse, Almudena, à mes côtés. La douleur continuait et je suppliais les infirmiers de me donner un tranquillisant pour qu'elle cesse. Ma mère venait d'être informée et était en route. Ils m'ont fait une radiographie qui a déterminé que la blessure semblait être une hyper-extension forcée du genou et m'ont donné un calmant avant de me remettre dans l'ambulance pour me transférer à l'hôpital auquel j'avais droit. Je ne comprenais pas pourquoi tant de douleur et tant de transferts ; pourquoi ne pouvaient-ils pas m'endormir avec un médicament et mettre fin à tant de souffrance au lieu de me promener d'un hôpital à l'autre comme si j'étais une poupée ? Pour ne rien arranger, peu avant d'arriver à El Castro dans les mêmes conditions que celles dans lesquelles j'avais quitté le gymnase, l'ambulance avait dû faire demi-tour parce qu'elle avait oublié de prendre les radios et mon dossier. Comme petit cadeau, on a envoyé à ma mère la facture de mon séjour d'une demi-heure et de mon transfert à l'hôpital de Fátima.

Pendant ce temps, en Suisse, ma tante Tania avait commencé à s'inquiéter. Ma dernière connexion WhatsApp remontait à 18 heures, et elle avait besoin de me parler pour me demander de lui envoyer des papiers. C'était inhabituel pour moi de ne pas regarder mon téléphone pendant autant d'heures : je ne le faisais qu'en de rares occasions, lorsque je décidais d'éteindre mon téléphone jusqu'au lendemain parce que j'étais fatiguée ou parce que je n'avais pas eu une bonne journée.

Il devait être 23 heures quand je suis entrée dans cet hôpital où je me rendais pour la première fois de ma vie. Ils m'ont emmenée aux urgences, et pendant que ma mère, qui venait d'arriver, donnait mon dossier médical, un médecin a étudié ma radio. Il m'a enfin administré un traitement contre la douleur qui ne m'a pas beaucoup aidée, car j'avais mal à enrager. Il nous a dit que j'avais le tibia cassé et probablement aussi le péroné, mais que sur la radiographie on ne pouvait pas bien apprécier la

situation. Ensuite, le médecin a touché mon pied et m'a demandé si je le sentais. En fait, non. Je n'ai rien remarqué, je ne me rendais pas compte qu'on était en train de me palper, et cela nous a un peu inquiétés, les autres spectateurs de la salle et moi. Mon entraîneuse commençait à se sentir mal et a dû quitter la pièce. Je me suis dit que je devais avoir la jambe en vrac. Je ne sentais pas mes orteils et pourtant le genou, ou ce qui en restait, me brûlait et me procurait une douleur intense. Comme ce n'était pas très courant, ils ont décidé d'essayer de voir avec un pulsomètre s'il était vrai que je n'avais pas de sensibilité dans les orteils, qui étaient devenus d'une couleur violette foncée. Comme si j'étais en état de faire des blagues ! Le premier pulsomètre a détecté un pouls négatif. Ils ont décidé d'en essayer un autre « qui ne soit pas cassé » et le résultat a été le même. Je ne sentais toujours pas mes orteils; je n'avais qu'une sensibilité minimale au petit doigt. Face à cette situation, le médecin a appelé le traumatologue qui était de garde et, après lui avoir expliqué mon diagnostic, celui-ci a décidé qu'il s'occuperait de moi le lendemain matin parce qu'il n'était pas souhaitable de le faire à cette heure-là.

Tandis que ma jambe était plâtrée, je me suis souvenue de la première fois où on avait dû m'immobiliser la cheville trois ans auparavant alors que, marchant dans la forêt lors d'une sortie scolaire, un petit saut inutile sur une pierre m'avait coûté une entorse de stade 2 parce que j'avais mal appuyé mon pied. Comme cette fois-ci, personne ne m'a crue au début. J'ai marché en boitant un bon tronçon en répétant que j'avais très mal et que j'avais besoin d'être portée sur les épaules, mais la sortie s'est poursuivie jusqu'à ce que je refuse de continuer à souffrir et leur fasse voir que je ne jouais pas la comédie. Quand mes professeurs ont enlevé ma chaussure, les faits ont parlé d'eux-mêmes : j'avais le pied gonflé comme une boule. Ils ont appelé un taxi qui m'a emmenée au lycée, et de là ma mère aux urgences. Quand, après les radiographies, on m'a dit que je devais être plâtrée, j'ai réalisé ce que cela impliquait : je ne pourrais pas participer au championnat d'Espagne de gymnastique acrobatique parce que la blessure me vaudrait au moins deux mois de béquilles. C'était mon premier championnat et je l'ai raté

Cependant, alors qu'on me faisait des bandages après la grave mésaventure sur le trampoline du club, je ne pouvais imaginer tout ce que je raterais. Dans ma tête, si mes calculs n'étaient pas faux, je pensais qu'on m'aurait enlevé le plâtre pour l'été et que je pourrais profiter de la plage et des amis. J'aurais une excuse pour ne pas aller à l'entraînement et me concentrer sur mes études, et en voyant ma cicatrice, tout le monde me demanderait : « Comment tu t'es fait ça ? » Et je répondrais, très courageuse et fière : « Je pratique un sport à risque et on ne sait jamais ce qui peut nous arriver. »

La douleur était toujours très intense. On m'a montée dans la chambre, où j'ai pris quelques photos pour les envoyer à mes amis et les avertir de ce qui m'était arrivé. La plupart était déjà au courant grâce à mes camarades du club et grâce aux réseaux sociaux, qui sont parfois très utiles. Tout

le monde m'a envoyé des messages d'encouragement. Il y avait aussi des messages de soutien dans mon groupe WhatsApp « Carnaval ». J'étais chorégraphe de la troupe de mon village et j'avais organisé une danse que nous avons montrée dans tous les carnavaux du secteur : Vigo, Bembrive, Gondomar... Il ne restait que la dernière étape de la rue Nigran le lendemain, mais je ne pourrais pas y participer.

- Courage, petite prof ! m'ont-ils dit. On va faire cette danse à la perfection pour que tu sois fière !

C'était déjà ma troisième année en tant que chorégraphe du groupe et les résultats avaient été très bons. Même si la troupe ne gagnait pas parce que les ressources étaient insuffisantes, nous transmettions beaucoup de joie et de bonne humeur.

Peu de temps après, un autre personnel de santé de garde est apparu dans la chambre et nous a informés qu'il avait mal placé le plâtre, donc on me l'a enlevé et on me l'a remis. Chaque petit mouvement se transformait en douleur lancinante. De plus, l'eau était si chaude qu'elle me brûlait. Après m'être plainte plusieurs fois que ce plâtre était en train, littéralement, de me brûler la peau, deux infirmiers sont venus pour ouvrir le bandage et le replacer. Mon plâtre n'était pas complet, c'était plutôt une attelle qui recouvrait l'arrière de ma jambe. L'inconfort ne cessait pas et les infirmiers m'ont répondu que tout allait bien et que je devais essayer de me reposer jusqu'à ce que le médecin me rende visite le matin. Comment pouvais-je dormir avec une telle douleur ? Bien sûr que je n'en ai pas été capable. Je dormais d'habitude sur le côté ; le fait que ma jambe soit immobilisée en l'air m'en empêchait. C'était une position très inconfortable et la douleur était très aiguë. Même mon esprit ne pouvait pas se reposer à force de penser à tout ce qui venait d'arriver. Je continuais à ne plus sentir mes orteils et quelque chose me disait que je ne les sentirais plus jamais. Ma mère me les touchait encore et encore, sans que je m'en aperçoive, mais quand je me rendais compte qu'elle le faisait, je lui criais d'arrêter. C'était une sensation très étrange que je ne parvenais pas à comprendre, mais j'ai eu l'intuition que mon pied commençait à mourir peu à peu. Les orteils étaient devenus d'une couleur bleu pâle, et cela m'horrifiait. Les douleurs s'arrêtaient à peine quelques heures, mais on ne pouvait me donner plus de sédatifs qu'on ne le faisait. Le personnel soignant de garde qui a travaillé lors de cette longue nuit d'angoisse, l'une des pires de ma vie, passait le moins souvent possible devant ma chambre. « Je ne t'appelle pas parce ce que cela m'enchante, et je ne suis pas non plus éveillée toute la nuit parce que je le veux. Si je te préviens toutes les deux minutes c'est parce que le médicament que tu m'as donné ne me fait rien », pensais-je pour moi, en maudissant l'infirmier.

J'ai été très insistante, j'en suis même arrivée à être lourde à force de l'appeler, mais la douleur m'empêchait de dormir et les pensées aussi. En plus, comme si j'aimais cela, j'avais une transfusion qui m'injectait du sérum dans la veine toute la nuit. Je me souviens de la fois où je m'étais évanouie pendant un cours de biologie alors que nous nous apprêtions à ouvrir le cœur d'un porc pour

l'inspecter. Le sang était un sujet que je n'avais jamais aimé aborder. Malgré mon insistance le soignant m'a expliqué que je ne devais pas abuser de la médication, et moi qui avais l'impression que ces médicaments si forts qu'on m'injectait n'étaient que de l'eau ! Je continuais à souffrir autant ou plus qu'au moment où on m'avait allongée sur le tapis du gymnase en attendant l'ambulance.

Quelques heures plus tard, le médecin est venu me rendre visite pour contrôler à nouveau les pouls pédieux, qui continuaient à être faibles. Cela, tout comme le gros œdème que j'avais, l'a inquiété suffisamment pour rappeler le traumatologue de garde, le docteur Larrauri, qui a maintenu sa décision de me rendre visite le lendemain.

Ni ma mère ni moi n'avons fermé l'œil cette nuit-là. Elle ne supportait pas de me voir souffrir et se sentait impuissante de voir qu'elle ne pouvait rien faire de plus pour moi que ce qu'elle faisait déjà. Elle a dû se montrer patiente avec moi, car pendant toute la nuit j'ai demandé toutes les trente minutes l'heure qu'il était. Je ne voulais qu'une seule chose, qu'il fasse jour, avec l'espoir que les choses s'améliorent au lever du soleil... ce qui n'a pas été le cas.

CHAPITRE 3 : JE NE PENSE PAS REGARDER EN ARRIÈRE PARCE QU'HIER J'ÉTAIS UNE PERSONNE DIFFÉRENTE (LEWIS CARROLL)

Vendredi 27 février

Je me suis réveillée à neuf heures du matin, quand on m'a apporté le plateau du petit-déjeuner. Douze heures venaient de s'écouler depuis l'accident et je ne sentais toujours pas mes orteils. Malgré mes efforts, je n'étais pas capable non plus de les bouger. Mon père est arrivé tôt avec des revues de mode et une bouteille de jus d'orange naturel. Je n'aimais pas le jus qu'on faisait ici. J'étais habituée à le prendre tout juste pressé chez moi, c'est pourquoi mon père s'est habitué à en presser un litre tous les matins avant de me rendre visite.

Ma grand-mère Ananas est aussi venue me voir. J'avais commencé à l'appeler « Manou tête d'ananas » quelques années auparavant, ce qui a débouché sur « Ananas », même si alors on la connaissait en tant que « Ananou ». Nous l'appelions tous ainsi, je me risque même à dire que mes cousins plus petits ne connaissent même pas son vrai prénom.

J'ai salué ma grand-mère avec un sourire timide. J'étais enthousiasmée de la voir, mais la douleur m'empêchait de profiter de sa compagnie. Je lui ai dit que je ne savais pas si je serais capable de marcher à nouveau car j'avais la sensation que j'allais finir dans un fauteuil roulant comme mon autre grand-mère, Mari.

- Oui, bien sûr, pour faire la course en fauteuil, pour rien d'autre. Mais pourquoi est-ce que tu ne pourrais pas marcher ? Cela arrive très souvent, m'a-t-elle répondu. Cependant, elle a fait remarquer que mon genou avait l'air très gonflé.

À onze heures du matin, le Dr Larrauri est entré dans la chambre. Il s'est présenté face à mes parents et m'a également parlé. Je lui ai expliqué comment s'était passée la chute et je l'ai laissé inspecter ma jambe... du moins ce qu'il en restait. Il a dit qu'il ferait une IRM après le déjeuner, ou du moins après l'heure habituelle du déjeuner, qui pour moi était déjà inexistante : entre la douleur et les médicaments, la dernière chose à laquelle je pensais était de me mettre quelque chose dans la bouche.

Cependant, après avoir remarqué que mon pouls pédieux était presque imperceptible, il a décidé de me faire l'examen en urgence. Après avoir vu les radios et analysé les résultats, il nous a expliqué que j'avais une blessure assez complexe : péroné cassé, tibia cassé des deux côtés et fibres cassées. Son intention était de coudre les fibres. Il a fait remarquer que je pouvais garder des séquelles et que par conséquent je ne pourrais pas continuer à faire du sport de haut niveau, mais il m'a assuré qu'il arrangerait mes os et qu'il veillerait à ce que tout soit fait correctement.

J'avais toujours en tête l'idée que je ne voulais pas avoir une jambe de bois. J'avais commencé

à imaginer que cela pouvait mal finir, même si le médecin m'avait assuré que cela n'avait pas d'importance de m'opérer un jour ou un autre, étant donné que l'intervention était très simple. Il pratiquerait l'opération le lundi et, une fois que j'aurais récupéré, trois mois de rééducation, au moins, m'attendraient. Cela m'a plongée dans un chaos mental. D'une part, je ne voulais même pas imaginer devoir vivre le reste de ma vie avec une cicatrice sur la jambe. Comme j'aurais honte d'aller à la plage ! D'un autre côté, paradoxalement, j'ai pensé que ce serait formidable d'avoir un beau souvenir d'une chute importante en faisant le sport que j'aimais tant et de pouvoir la montrer pour souligner à quel point j'avais été forte dans ces moments si douloureux. À ce moment précis, il m'est venu inconsciemment à l'esprit de redemander à haute voix si j'allais pouvoir remarcher.

- Oui, bien sûr. Si l'opération ne se déroulait pas aussi bien que nous l'espérons, la flexion du genou pourrait ne pas être exactement la même que celle de la jambe saine, mais ne t'inquiète pas, il y a 80 % de chances que tout aille bien.

Il était si calme. Les gens ont cette terrible manie de tout manipuler avec des pourcentages. Qu'est-ce que cela signifiait vraiment ? Qu'il ne me restait qu'à prier pour ne pas être l'une de ces innombrables personnes pour lesquelles les choses se compliquent en salle d'opération ? Ne te fais pas embobiner, ne te laisse pas emberlificoter.

En tout cas, ce qui venait de m'être confirmé à ce moment-là, c'est qu'il s'agissait d'une opération grave et compliquée et qu'il y avait, même mince, une possibilité que la situation ne se termine pas bien et que je doive abandonner la gymnastique, ce qui m'a coupé le souffle. Je n'avais pas encore envisagé l'abandon du sport de haut niveau, même si cela faisait quelques semaines que j'étais démotivée et peu disposée à aller à l'entraînement, et que je savais qu'à un moment donné, je devrais abandonner la gymnastique, au moins partiellement. La vérité était que j'avais besoin de plus en plus d'heures d'étude et les aller-retours jusqu'à Vigo me limitaient beaucoup dans le milieu scolaire. Au niveau du baccalauréat, il ne s'agissait pas d'obtenir des notes brillantes pour que les parents se sentent fiers ; l'objectif était d'obtenir la moyenne exigée par l'université où se situaient les études convoitées. Il s'agissait de choisir son propre avenir. Cependant, une partie de moi n'imaginait pas ma vie sans faire ce sport qui me comblait tant. C'était beaucoup d'heures par semaine que j'employais à m'entraîner dans le gymnase, ce qui me permettait d'oublier tous les problèmes extérieurs à la gymnastique pendant un certain temps et de me soucier seulement d'améliorer ces éléments qui avaient tendance à se mêler. Des heures de travail uniquement consacrées à travailler la force ou la souplesse et à profiter de petits moments spéciaux avec mes camarades, celles-là mêmes qui après si longtemps étaient déjà devenues ma deuxième famille. Je n'étais pas capable de penser à mes après-midi sans la routine des bus pour aller m'entraîner, sans cette habitude de me faire un chignon et de porter des shorts et des t-shirts serrés qui finissaient complètement trempés de sueur, ou d'arriver à la maison pleine de magnésie, la poudre blanche que nous les gymnastes utilisons pour ne pas glisser lors des figures. Habituelle à vivre toujours avec un but en tête, le jour où ma carrière sportive s'est effondrée,

j'ai aussi perdu l'envie de continuer, la raison et le sens de ma vie. Je n'entrevoyais jamais le jour de dire au revoir, lorsqu'il est arrivé, je suis tombée dans le néant.

Soudain, je suis revenue à la réalité et je me suis préparée psychologiquement à ce que cela n'arrive jamais. Je me suis dit qu'il y avait si peu de chances que cela arrive que cela ne valait même pas la peine de penser au pire. J'ai la capacité de m'arrêter quand ma tête est remplie de pensées négatives, la plupart du temps, du moins. Cela ne servirait à rien de penser à ce qui pourrait mal tourner alors qu'il était beaucoup plus probable que cela se passe bien, et c'était la seule chose que je pouvais mettre de mon côté à ce moment-là. La pensée est toute-puissante, elle peut soit nous guérir soit nous rendre malades ; elle peut aussi bien contribuer à notre bonheur qu'à notre perdition. Je pouvais décider si je voulais faire de mon mieux dans le pire ou attendre que tout tourne mal.

J'ai passé le reste de la journée dans la douleur, mais pas aussi intense que celle de la nuit, et on a continué à m'administrer des médicaments. J'ai eu quelques visites, la plupart des membres de ma famille, et même si je ne me sentais pas l'humeur ni l'envie d'être avec qui que ce soit, la rencontre avec Nerea m'a aidée quelques heures à oublier la douleur. Elle m'a mise au courant de la compétition de mes camarades au niveau de la Galice et elle m'a aussi amusée en me racontant quelques potins. Elle me parlait comme si tout allait bien et j'ai presque fini par m'en convaincre. Nous plaisantions à propos de la cicatrice qu'il me resterait; peut-être que les vis que l'on me mettrait dans la jambe sonneraient lors des contrôles des aéroports, comme c'est le cas aujourd'hui avec ma prothèse.

Dans notre classe les blagues fusaient déjà. Tous mes camarades étaient informés de ma situation : j'étais tombée en faisant de la gymnastique et heureusement j'avais raté une dure semaine d'examens.

- Je suis Desi, disait mon ami Sergio, tout en imitant une personne en train de tomber par terre et de boiter.

Une autre camarade de classe nommée Saray avait réalisé quelques dessins d'une gymnaste sur carton avec la signature de tous mes camarades de classe et ils avaient pensé à me l'emmener à l'hôpital. Option rejetée lorsqu'ils ont su que la blessure s'était compliquée et que je traversais une période délicate. À la place, les plus audacieux ont envoyé des messages de soutien grâce à leur téléphone portable ; tout le monde ne sait pas quoi dire dans ce genre de circonstances.

Pendant ce temps, ma situation à l'hôpital ne semblait pas aller pour le mieux. À cause de mes douleurs constantes, je souffrais un martyr quotidien. Entre grimaces de souffrance et crampes, j'ai reçu la visite de mon amie Iria, qui m'a raconté que ce matin-là, son examen s'était mal passé, mais que

Marisol, la prof d'économie, leur avait dit que le sujet était très difficile, que c'était normal et que ce n'était pas grave, ils pourraient le repasser. Même les professeurs semblaient alertés de la fragilité de mon état et se montraient compréhensifs avec mes amis les plus proches en ce qui concernait leurs études.

À 7 heures de l'après-midi, on m'a fait une autre IRM, mais avec contraste. La jambe était encore très enflée et le pied très froid et insensible. Après l'IRM, on m'a emmenée immédiatement au bloc opératoire pour nettoyer mon sang, puisque j'avais une énorme hémorragie qui causait le gonflement. On a opéré l'hématome en ouvrant un côté pour nettoyer la blessure et ils l'ont laissée ouverte au cas où il faudrait réopérer. Ils l'ont bandée et je suis retournée dans la chambre. Au bout d'un moment, le médecin nous a dit par téléphone que mon genou était en très mauvais état et qu'il était cassé à de nombreux endroits, mais il a continué à m'assurer que je remarcherais sans problème.

Lorsque la douleur s'est un peu calmée, j'en ai profité pour me reposer, mais j'étais dans l'incapacité de manger quoi que ce soit à cause de tous les médicaments que j'ingérais. J'ai eu besoin d'une transfusion de sang parce que j'en avais beaucoup perdu pendant l'opération. La sensation d'avoir le sang de quelqu'un d'autre me faisait bizarre, comme si mon corps reconnaissait que ce n'était pas le mien. Ma mère était allée en donner souvent. Je l'accompagnais quand je pouvais et je me demandais si un jour j'allais avoir le courage de faire ce que je détestais tant, comme les piqûres, pour réaliser au besoin une action altruiste. Comme la plupart des gens, je n'avais jamais imaginé qu'un jour, je pourrais avoir besoin de ce sang et pourtant je me trouvais là, avec un liquide étranger en train de descendre dans un tube jusqu'à ma veine et en train de me faire sentir de plus en plus faible, pas parce que ce sang me faisait mal, mais parce que je savais que tout cela montrait bien la fragilité de mon état de santé.

La nuit s'est avérée, une fois de plus, interminable, éternelle, infinie. La douleur était très forte, et les images de l'accident, de ma jambe dans un piètre état et le bruit de l'ambulance ne quittaient jamais mon esprit. Je n'avais pas non plus sommeil parce que j'avais réussi à me reposer un peu dans l'après-midi. L'infirmier de nuit s'obstinait à dire que la douleur était normale et qu'il ne pouvait pas m'administrer plus de médicaments. À quel degré de normalité reste-t-on dans la normalité ? Cette douleur n'était pas ordinaire, bien sûr qu'elle ne l'était pas...

Après avoir examiné le pouls de mes orteils, on a informé le docteur Larrauri par téléphone qu'il était encore inexistant. Une fois de plus, j'ai retourné dans ma tête ce qui m'arrivait et j'ai pensé que si un jour j'avais un enfant, la douleur de l'accouchement ne signifierait probablement rien pour moi après ce qui se passait dans cet hôpital. Au moins lors de l'accouchement, on a la possibilité de demander la péridurale si on remarque une grande douleur. J'aurais tué pour un médicament qui m'aurait endormie, qui m'aurait libérée de cette douleur et de cette souffrance.

Samedi 28 février

Samedi matin, le médecin m'a vue et n'a fait aucun commentaire au sujet de mon évolution, il n'a même pas précisé quelle était la situation présente. Je ne comprenais pas s'il essayait de me mentir et de continuer à me donner de l'espoir ou s'il ne savait pas par où commencer avec cette blessure complexe. Je pense qu'il aurait dû avoir, au moins, la sagesse de m'emmener dans un autre hôpital dès le premier jour, et pas le quatrième !

Je ne savais plus quoi penser. Je n'avais pas d'indication, ou bonne ou mauvaise, sur mon état. Je ne savais pas quand j'arrêterais d'avoir mal et je ne comprenais pas pourquoi je n'étais toujours pas capable de sentir ou de bouger mon pied. Je ne me sentais pas bien dans cet hôpital ; les infirmiers étaient impolis et désagréables.

J'ai passé toute la journée dans la douleur, le pied gelé, mais très vite les premières fleurs sont arrivées pour me remonter le moral ! Elles venaient de ma tante Tania, de Suisse, qui me les envoyait par l'intermédiaire de son amie Cristina pour me transmettre beaucoup d'amour et de force. Je me suis sentie très aimée et entourée, même si la douleur ne me permettait pas de profiter de toute cette tendresse.

Ce matin-là, j'ai reçu la visite de quelques proches. La chambre s'est remplie de cadeaux et de chocolats, mais certainement ceux qui m'ont le plus fait plaisir sont ceux que ma marraine, Eva, m'a apportés, comme la fois où on m'a opérée des végétations.

Je me souviens qu'à l'époque, j'avais hâte d'être hospitalisée parce que ma marraine m'avait promis de m'apporter des chocolats à l'hôpital, même si j'allais y rester deux heures à peine. Cela m'avait vraiment fait plaisir, surtout que c'était une opération simple et que je n'avais pas peur. Toutefois, ce matin-là, j'ai compris que les gens m'offraient des cadeaux parce que la situation était plus grave. Sont également arrivées avec des chocolats Isabel et Fátima, les deux femmes qui organisaient la troupe de carnaval de ma ville. Les fleurs qu'elles m'apportaient étaient accompagnées d'une carte signée par tous les membres de la troupe. Évidemment, ils ne pouvaient pas tous venir me rendre visite, mais par ce geste et une photo prise lors du défilé de Vigo, ils me témoignaient leur soutien et leur affection. Quand ils ont quitté ma chambre, ils ont entendu une infirmière demander à une autre :

- Comment va Desirée ?
- Desirée est très geignarde.

Cette conversation reflétait parfaitement le traitement que je recevais du personnel.

Ce midi-là j'ai à peine mangé, et l'après-midi s'est achevé avec la visite de mes oncles et d'un ami de mon père qui m'a promis qu'il m'achèterait des talons quand je me rétablirais. Je lui ai rappelé

la conversation qu'il avait eue quelques jours auparavant avec mon père à propos des chaussures à talons. Je voulais qu'il m'offre des talons très hauts pour mon anniversaire, parce que je suis assez petite et que j'aime beaucoup porter des talons. J'étais habituée à les supporter toute la nuit quand je faisais la fête, même si je passais le lendemain dans de terribles douleurs. Mon père était contre parce qu'il me trouvait encore trop jeune pour les porter. Des mois après l'événement, son ami m'a offert des chaussures de tennis, et elles m'ont procuré plus de plaisir que des talons que je ne pourrais porter. En définitive, les parents obtiennent toujours ce qu'ils veulent.

J'ai aussi été très contente de la visite d'une petite gymnaste, Patri, une fille du club qui avait été ma voltigeuse durant la saison 2013, lorsque ma camarade Olivia s'est cassée le bras à l'entraînement. Cet entraînement avait été l'un des pires de ma vie, car j'avais dû assister impuissante à la chute de ma voltigeuse. C'est arrivé si soudainement que ni moi ni l'autre porteuse n'avons eu le temps de réagir. Lors des sauts, surtout s'ils sont très complexes, il est important d'être sûr de soi et de bien savoir ce que l'on va faire avant que les porteuses ne nous lancent. Ce jour-là nous étions prêtes pour le dernier lancer de la chorégraphie. C'était un saut périlleux arrière à partir d'un double pas, une figure qui demande de la coordination entre les gymnastes et beaucoup d'attention et de technique pour les voltigeurs. Olivia, elle, avait toujours été un peu plus indécise pour les exercices dynamiques. Au dernier moment du lancement, alors qu'elle était déjà en l'air et qu'il était temps de se regrouper et de tourner, Olivia ne s'était pas sentie sûre d'elle et avait décidé de ne pas le faire, nous laissant désorientées avec un mauvais résultat. J'ai beaucoup pleuré, pour elle et pour moi, parce que je me sentais coupable et parce que j'avais vu son bras qui n'avait pas l'air très bien. Cette saison-là, je n'ai pas été sélectionnée pour le championnat d'Espagne et encore une fois je n'ai pu participer qu'à celui de Galice.

Ce samedi soir, je me suis encore plainte de ma douleur et l'infirmier a continué à ne pas me prêter attention. Ma patience était à bout et avec ce tourment il était impensable de trouver le sommeil. Après avoir beaucoup insisté, une autre infirmière est venue et m'a donné plus de calmants. Elle a pris mon pouls pédieux, mais comme elle ne le trouvait pas elle a demandé à l'autre infirmier de l'aider. C'était encore une sensation très étrange et en même temps inconfortable ; je savais qu'ils me touchaient le pied, mais je ne parvenais pas à le sentir, comme la fois où le dentiste m'avait endormi la bouche pour m'enlever une dent et qu'à la fin, ma mère m'a emmenée manger une glace. Le fait d'avoir besoin de quelque chose de froid pour raccourcir le temps d'insensibilité était l'excuse parfaite pour profiter de cette douceur en plein automne.

Enfin une autre infirmière est venue et à elles deux ont trouvé un pouls à peine perceptible. Cela les a tranquillisées et satisfaites pour la nuit, alors que je n'arrêtais pas de penser qu'une partie de mon membre inférieur était en train de mourir et que cela aurait probablement des conséquences irrémédiables sur mon avenir. Je craignais de ne plus pouvoir sentir du tout mes orteils une fois rétablie. Néanmoins, aujourd'hui c'est tout le contraire : parfois je les sens, mais ce qui est sûr c'est que

cela n'a rien d'agréable d'avoir cette impression de membre fantôme à l'esprit, le fait de remarquer des picotements ou des fourmillements d'une partie de ton corps qui n'existe plus.

J'ai survécu au reste de la nuit dans l'angoisse, avec les bandages imbibés de sang et une puanteur vraiment putride.

Dimanche 1er mars

Le dimanche s'est levé et ma mère m'a baigné et lavé les cheveux avec l'aide d'une infirmière. Elle lui a parlé de la mauvaise odeur des bandages pour essayer de régler le problème, mais celle-ci a simplement répondu que c'était normal puisque le sang qui sortait de ma blessure tachait le bandage.

Ce matin-là, j'ai reçu une petite visite. Il s'agissait de Luis, le fils de mon oncle Kas, le mari de ma tante Tania. Nous avions commencé à développer une excellente relation depuis un voyage que nous avions fait en Suisse pour rendre visite à mon oncle et à ma tante. Cela avait été deux semaines incroyables, avec un trajet en voiture très drôle de trois heures jusqu'à Europapark, le parc d'attractions allemand. Luis est un enfant agité mais plein d'attentions. Il m'a offert une petite figurine en caoutchouc mousse qu'il avait lui-même fabriquée et m'a fait un bisou.

Plus tard, on m'a descendue à un autre étage dans le but de me soigner. Il aura fallu trois jours pour que le médecin se rende compte que le sang ne circulait plus dans mon pied. Candela était arrivée pile à ce moment-là avec sa mère et cette visite m'a fait très plaisir. Candela avait été ma voltigeuse lors de la saison de Coupe du monde 2013/2014, et je voulais qu'elle me dise comment le championnat de Galice s'était passé pour elle. Cependant, le médecin, inquiet, a décidé de faire un scanner immédiat pour écarter d'éventuelles lésions vasculaires, j'ai donc dû lui dire au revoir rapidement. La première option était de m'emmener à l'hôpital Xeral parce qu'au Castro ils avaient les instruments nécessaires pour effectuer le scanner, même s'ils n'avaient pas de personnel. Plus tard, ils ont trouvé un technicien à Orense qui arriverait cet après-midi pour le réaliser et ainsi éviter le problème de me déplacer. Même si cette étude avait un caractère urgent, le médecin a accepté qu'elle soit réalisée à 20 heures. Il a fallu attendre 19 heures 30 pour qu'arrive celui qui s'est avéré être un jeune médecin en survêtement, plus soucieux de parler à ma jolie infirmière que de faire son travail. Ils m'ont descendue et m'ont fait remonter aussitôt. Cette machine m'a fait subir des horreurs. Ils m'ont mise sur une civière qui m'a fait entrer dans un robot où on m'a enfermée (heureusement que je ne suis pas claustrophobe) tandis que je devais suivre les instructions du technicien.

- Retenez votre respiration, m'a-t-il dit.

TAC, TAC, TAC. Le son commençait à me peser. Peu à peu, ma tête s'est réchauffée jusqu'à ce que je commence à avoir la sensation que j'étais, littéralement, un petit cube de viande introduit dans une pique de brochette, posé sur le feu. Je suis restée sans respirer, mais l'infirmier ne donnait pas encore le signal qui me permettrait d'arrêter de retenir l'air. J'ai ressenti une forte envie de faire pipi, l'urine arrivait chaude comme une coulée de lave. Juste au moment où je pensais ne plus tenir et être sur le point de désobéir au technicien en relâchant l'air que je retenais depuis un bon moment, la machine s'est arrêtée et la voix de l'homme m'a dit que je pouvais enfin respirer. Je ne sais pas comment ils font pour que les personnes âgées qui ne sont pas capables de retenir une seconde leur respiration réussissent cette épreuve, pensais-je au fond de moi. Voilà comment s'est passé le scanner qu'ils ont réalisé avec quatre jours de retard, 80 heures après ma blessure, et qui a confirmé l'obstruction complète de l'artère.

À mon retour dans la chambre, on m'a empêchée de manger parce qu'il y avait encore la possibilité qu'on me fasse un autre examen. J'ai passé le reste de l'après-midi avec de nombreuses douleurs et sans le courage ni l'envie de rien faire. On m'a mis deux poches de sang en raison de l'anémie causée par ma grande perte de sang et quelques heures après on m'a apporté mon repas en me confirmant que tout allait bien. Je continuais à être effrayée par le fait que je ne comprenais rien à ce qui m'arrivait. J'ai réussi malgré tout à dormir un peu. J'ai rêvé que je courais sur la plage, mais dans mon rêve mes jambes n'apparaissaient pas ; je ne voyais qu'une vague image du haut de mon corps depuis la taille.

CHAPITRE 4 : NOUS NE SAVONS PAS À QUEL POINT NOUS SOMMES FORTS JUSQU'À CE QU'ÊTRE FORT SOIT LA SEULE OPTION

Lundi 2 mars

Le médecin est entré à 8 heures du matin dans ma chambre et il nous a annoncé qu'on me redescendrait pour me prodiguer mes soins. Il a expliqué à mes parents qu'il allait parler de mon cas à d'autres médecins vasculaires étant donné que quelque chose d'étrange était apparu au scanner de la veille et qu'il n'était pas certain de ce que c'était. Comme il n'y avait pas donné beaucoup d'importance, j'ai décidé de ne pas m'inquiéter outre mesure. J'ai essayé de me concentrer sur d'autres activités pour oublier la douleur. De nouveau on m'a laissée avec ce même bandage qui s'imbibait sans cesse de sang et qui sentait mauvais. La première chose, l'hygiène. Et après qu'on vienne dire que la propreté dans les hôpitaux prévient l'apparition et le développement de maladies ! Pas besoin d'être diplômée de médecine pour savoir que la propreté empêche les infections.

À onze heures, une infirmière est venue faire signer à mes parents une autorisation de changement d'hôpital. Nous étions tous les trois très surpris car personne ne nous avait rien dit. Après avoir révélé à l'infirmière que nous ne savions rien du transfert, elle s'est excusée et est partie en disant que le médecin nous expliquerait. Deux heures plus tard, nous n'avions toujours aucune information, alors mes parents ont décidé d'appeler le médecin pour qu'il nous explique la situation.

- Nous allons la transférer à l'hôpital de Povisa dans deux heures, a-t-il confirmé d'un ton calme en entrant dans la pièce. Notre intention était de l'envoyer à l'hôpital de Quirón à La Corogne, car il dispose de meilleures installations pour répondre à ses besoins, mais cela n'a pas été possible. À Posiva, ils vont opérer la veine obstruée et, avec un peu de chance, ils vont aussi intervenir sur les os fracturés pour qu'elle évite de bouger davantage. Si tel n'était pas le cas, nous l'opérerons ici jeudi.

Une veine obstruée ? Et quand avait-il l'intention d'en parler ? Mes parents, bien qu'effrayés, l'ont bien compris. Ils lui ont serré la main et l'ont remercié. Ce dernier a précisé que s'ils avaient le moindre problème ou la moindre question, ils ne devaient pas hésiter à le contacter. Il les a également avertis de la possibilité que les médecins de Povisa lui reprochent d'avoir mal fait son travail de médecin. Dans ce cas, ils ne devaient pas leur prêter attention. Il avait suivi toutes les étapes nécessaires dans ce type de situation, la procédure avait donc été correcte. Il a ajouté que les accusations entre hôpitaux étaient fréquentes. Nous nous sommes contentés de dire au revoir et, pendant que mes parents récupéraient mes affaires dans la chambre, j'ai été déplacée dans l'ambulance avec de grands efforts de la part des infirmiers pour essayer de me faire le moins mal possible.

J'ai pourtant vu trente-six chandelles à deux reprises et me suis promis à moi-même de ne plus jamais subir les douleurs que je subissais. Je me suis également rappelée que, comme j'avais déjà ressenti le pire des supplices, à partir de maintenant, seules de bonnes choses allaient m'arriver. Si seulement les choses étaient aussi simples : passer un moment difficile une fois et ne plus devoir revivre d'atrocités pour le reste de l'existence. Je ne savais pas, tant de jours après ma chute au trampoline, que ce qui m'attendait était bien pire.

Les statistiques indiquent que le taux d'amputation est de 11 % lorsque la réparation vasculaire est effectuée dans les six premières heures, et monte jusqu'à 86 % quand elle est retardée de plus de 8 heures. Ces décomptes, je le répète, ne sont rien d'autre que des chiffres, mais le diagnostic de ma blessure a été établi 80 heures après la chute. Cela signifie que le médecin a agi par ignorance, non par méchanceté. Pour ma part, je n'ai aucune rancune. On m'a dit un jour que celui qui n'apprend pas à pardonner a du mal à marcher, et cela m'est déjà trop difficile ! J'ai eu tout de même de la colère les premiers mois. J'avais cette expression impassible de ressentiment, car j'en voulais à tous les autres de ne pas avoir connu ce malheur. Ils pouvaient me proposer de l'aide, m'envoyer des messages d'encouragement... ce n'étaient que des mots. Personne ne pouvait comprendre ni partager ma désolation. Toute personne qui n'avait pas subi un malheur identique au mien ne pouvait être mon ami. Maintenant je comprends que pardonner est nécessaire pour vivre en liberté.

Comme l'a écrit Shakespeare dans *Le Marchand de Venise*, la pitié est « une double bénédiction. Elle bénit celui qui la donne et celui qui la reçoit. » Celui qui pardonne en ressent les bénéfices, puisque l'amertume est une charge très lourde. Je me sentais blessée, mais cela ne signifiait pas que les autres étaient méchants ou qu'ils me voulaient du mal.

Quand mon procès s'est tenu deux ans plus tard, j'ai dû revoir le visage de ce monsieur qui n'avait rien fait pour empêcher l'amputation de ma jambe, une partie de moi s'est accrochée à l'espoir qu'à un moment il viendrait prononcer les mots magiques qui guérissent tout : je suis désolé. Les gens s'excusent pour moins. Les Anglais s'excusent absolument pour tout. Ces excuses ne me rendraient pas ma jambe, mais je pense que le fait de reconnaître son erreur et d'être sincère avec moi lui aurait laissé une sensation de soulagement incroyable. Au contraire, il s'est contenté de déclarer aux médias que « le premier à être désolé c'est bien moi. » Il m'avait aussi envoyé une lettre manuscrite peu de temps après avoir appris ce qui s'était passé dans laquelle il se disculpait tout en accusant ses collègues du centre de Povisa parce qu'ils avaient fait leur travail de façon incorrecte, ce qu'il a soutenu face au juge.

C'est alors que je me suis rendu compte que le médecin ne s'excuserait pas. Il s'était condamné à vivre sa vie avec des remords de conscience et de culpabilité au lieu de d'essayer d'atteindre la paix intérieure avec les mots. Il n'a même pas été capable de me regarder dans les yeux, ces yeux bleus qui ont versé tant de larmes à cause de son imprudence. Quand tout s'est terminé, j'ai pensé à tout ce que

j'aurais aimé dire à cet homme. Lui parler de mon handicap, du manque de confiance et des peurs du début, des rêves et des objectifs pour l'avenir. Je lui aurais dit que je l'avais déjà dépassé et que maintenant c'était à lui de dépasser tout cela.

Parfois, surtout les après-midi, où je dois passer des heures et des heures en orthopédie, je prends le temps de penser au fait que, si je n'étais pas allée m'entraîner ce jour-là, je n'aurais pas à marcher avec une prothèse de jambe, ce qui m'aurait épargné beaucoup de temps et de problèmes... et aussi de l'argent !

Si je ne m'étais pas inscrite à la gymnastique acrobatique, ou si j'avais cessé de m'entraîner après la dissolution de mon trio... Si au gymnase nous n'avions pas eu un trampoline ou si je n'avais pas fait ce saut lors de cet entraînement... Si l'assurance du club sportif avait couvert un autre hôpital, ou si le médecin qui m'a traité avait été quelqu'un d'autre...

Mais je me rends compte qu'il est absurde de penser de cette façon. Vu sous cet angle, que se serait-il passé si mes parents ne s'étaient jamais connus ou si je n'étais pas née ? Ou alors si mes grands-parents maternels ne s'étaient pas connus et si ma mère n'était pas née non plus ? Ces questions n'ont jamais de réponse.

Après le transfert, je suis arrivée à Povisa à quatorze heures. En voyant le tas de brancards et les malades qui s'entassaient dans les couloirs, je me suis demandée ce que je pouvais encore supporter. Quelques semaines auparavant j'avais vu au journal télévisé des images des hôpitaux dans le même état : des patients entassés, des brancards insuffisants et des chambres bondées. J'ai craint qu'il ne m'arrive la même chose et j'ai voulu un temps retourner dans l'autre hôpital, car, même si le personnel n'était pas agréable, au moins j'avais une grande chambre pour moi toute seule et j'étais surveillée 24 heures sur 24. Je n'ai pas tardé à me rendre compte que je me trompais.

J'ai attendu allongée sur mon brancard. Des yeux, j'essayais de chercher quelqu'un qui m'explique ce qu'il se passait, car je soupçonnais que cela pouvait être grave. Alors, le médecin Lores s'est approché de mes parents et il s'est présenté comme celui qui allait être mon chirurgien. Il m'a dit qu'on allait m'emmener immédiatement au bloc opératoire, mais qu'avant on devait me faire une analyse de sang ainsi qu'un scanner, puisqu'ils ne préféraient pas se fier aux résultats qu'on leur avait fait parvenir.

Pour ma part, je me suis contentée de poser aux infirmiers qui s'occupaient de moi la question qui me taraudait à chaque instant : pourrais-je remarcher ? Eux ont été plus réalistes avec moi et je les en remercie.

- Nous ne te garantissons pas que tu puisses repratiquer le sport de haut niveau. Tu étais une gymnaste d'élite, mais ta jambe ne sera pas en mesure de supporter à nouveau les

entraînements intenses que tu avais l'habitude de réaliser chaque jour. Allez, détends ton bras, nous allons te prendre du sang.

Cela m'a effrayée. Pas le fait qu'ils allaient me retirer du sang, même si depuis qu'on m'avait mise dans l'ambulance le jour de l'accident ils n'avaient rien fait d'autre que de me piquer un bras, l'autre, ou le ventre, ce qui n'était jamais une sensation agréable. Ce qui m'inquiétait réellement, c'était la sincérité des médecins. Ils ne m'ont plus caché une seule information. Ils savaient exactement quelle était ma situation à ce moment-là et ils me l'ont expliquée avec précision. La chose était claire ; je ne pourrais pas reparticiper à une compétition comme je l'avais fait jusqu'alors. Cela, sans doute, marquerait un grand changement dans ma vie, mais je n'ai pas eu le temps de m'attrister. Tout se passait très vite et au moment de recevoir la nouvelle j'étais déjà transférée dans la salle du scanner. Encore ce bruit insupportable, cet échauffement à la tête, la nécessité de retenir ma respiration.

- Je crois que je fais pipi ! ai-je crié une fois que l'on m'a extirpée de la machine. Je commençais à détester cela.
- Ne t'inquiète pas, tu peux te faire pipi dessus, m'a dit un des techniciens.
- Bien sûr que non. Je n'étais pas prête à passer par une telle humiliation. On m'a apporté un récipient pour que je fasse pipi sur le brancard, comme je le faisais les trois derniers jours, mais l'envie m'est passée.

Pendant ce temps, ma mère s'est rendue avec les papiers d'El Castro à la réception pour gérer mon entrée. Seul soulage de la peur et du chaos le souci des moindres détails. Papiers à remplir, dates, numéros d'ordre, une heure d'arrivée, le nom du patient, du père, de la mère ou du tuteur, le domicile. Tout semblait bien parti. Le médecin avait déjà prévenu qu'il allait faire tout son possible, mais que la jambe avait passé trois jours sans recevoir de sang et que par conséquent l'opération allait être très compliquée. J'étais arrivée dans cet hôpital dans un état bien pire que ce qu'il espérait.

- La jambe est en très mauvais état. Je vais inventer tout ce qui est en mon pouvoir, mais je ne sais pas quel va être le résultat. Les veines sont si sèches que je doute qu'il soit possible de faire circuler le sang à nouveau. Je vais observer les réactions, puis je prendrai les mesures opportunes.

À 2 heures et demi je suis entrée au bloc opératoire. J'étais plus effrayée que lors des opérations précédentes. Ils m'ont dit qu'ils mettraient environ trois heures, mais je suis sortie plus de cinq heures plus tard. Je ne me rappelle même pas la moitié des choses qui se sont passées à partir de ce moment. Je suis consciente d'être entrée dans le bloc opératoire en essayant de contrôler mes nerfs, qui étaient en train de me jouer un vilain tour. Cette année-là j'avais appris à me détendre avant les compétitions grâce aux exercices de concentration et de visualisation de l'exercice que nous recommandait mon entraîneuse, Jael.

Pendant un instant j'ai eu à l'esprit l'image de l'échauffement du Championnat du monde, lorsque nous étions à cinq minutes d'entrer sur le tapis et de concourir pour la dernière fois de la saison. La pression était très grande. Au club, tous les gymnastes et certains parents suivaient la compétition depuis la page Web qui transmettait les exercices en direct. Il y avait aussi toute notre famille qui nous encourageait chez nous et nos camarades de la sélection en train de crier depuis les gradins. Nous avions le devoir de réaliser de bonnes performances pour ne pas décevoir le sélectionneur (nous représentions l'Espagne) ni nos entraîneurs, et pour montrer à quel point nous avions travaillé dur cette saison. Bien entendu, nous voulions aussi être contentes de nous. Les répétitions des chorégraphies, les longs échauffements, les entraînements estivaux à courir sur la promenade de la plage de la Etea, les tests de résistance et de force maximale... tant d'heures de sueur à peine reflétées lors de ces deux minutes d'exercice.

Tout plan échafaudé comporte de façon implicite une intention, un moteur qui anime de l'intérieur et qui pousse à faire un pas de plus. Depuis toute petite je m'étais toujours fixée des objectifs à court ou à moyen terme. Au début, les objectifs étaient du type : avoir de bonnes notes, bien me tenir chez moi, sortir avec le garçon mignon de la classe... Mais avec le temps, et à mesure qu'augmentait mon rythme de vie, mes ambitions ont aussi grandi. Toutes les nuits, avant de dormir, j'avais imaginé ce moment, le moment de la grande nouvelle. Je me voyais en train de m'échauffer sur le tapis de compétition, me mettant de la magnésie, en train de me concentrer pour entrer et concourir devant des milliers de spectateurs du monde entier. Enfin, cette vision devenait réalité.

Le jour où nous sommes allés au Mondial de 2014, à Paris, cela a été un des jours les plus heureux de ma vie. Cela signifiait que mon rêve était devenu réalité. Le moment approchait et la tension augmentait, mais Jael nous a apaisées avec ses paroles et le bisou de bonne chance qu'elle nous adressait toujours avant de quitter le praticable, la plateforme de douze mètres par douze où l'exercice était réalisé. Les minutes précédant ces moments si décisifs font réfléchir. Pour moi, ils se transforment en silences philosophiques comme ceux que j'ai en sortant de la douche ; j'adore rester avec la serviette, à profiter de cette chaleur qui se dégage de la vapeur d'eau et à penser à n'importe quoi. À cet instant précis, j'ai oublié la peur et la pression et j'ai pensé que, si j'étais arrivée aussi loin en si peu de temps, la moindre des choses serait d'en profiter et de rendre ce moment éternel. Et c'est ce que j'ai fait. J'ai ignoré ce qui se passait autour de moi, et je me suis seulement concentrée sur la musique, mon corps et celui de mes camarades. Nous avons fini l'exercice satisfaites de notre exécution, enfin détendues, et prêtes à profiter de l'« acroparty » de la nuit, l'incroyable fête des gymnastes qui se tient à la fin de chaque championnat. Cela a été une expérience unique que je n'aurais échangée pour rien au monde. J'ai pu connaître les gymnastes que j'admirais tant, que je suivais sur les réseaux sociaux et dont je visionnais toutes les vidéos. Ils étaient de pays différents, mais, en fin de compte, nous avions une passion en commun. Beaucoup de gymnastes s'entraînaient plus d'heures et plus dur. J'ai pu voir comment leurs entraîneurs leur étiraient les jambes jusqu'aux

limites du possible sans qu'ils ne pleurent ni se plaignent, habitués à la douleur et à accepter la souffrance du temps qu'ils s'améliorent dans leur sport. Je ne sais pas vraiment à quel point ils étaient heureux et s'ils faisaient cela par amour de leur pratique ou pour des motifs extérieurs. La culture de la gymnastique exerce toujours une pression sur les participants – la perfection à tout prix – c'est pourquoi beaucoup de gymnastes s'isolent de leurs amis et des membres de leur famille parce qu'ils passent tout leur temps à s'entraîner. Chacun choisit sa façon de vivre sa vie, mais cela ne pouvait pas être une bonne vie pour moi. Renoncer à ton temps à ta famille... et pour quoi faire ? Il se peut qu'on arrive à gagner un mondial, ce qui est une réussite unique qui apporte une satisfaction personnelle, mais, après quoi ? Être oublié l'année suivante parce qu'un autre occupe déjà ta place. Pour cela, tant de douleurs, tant de blessures, tant de courbatures et une telle souffrance psychologique. Dans certains cas, les méthodes d'entraînement agressives utilisées par beaucoup d'entraîneurs affectent même l'estime de soi des gymnastes. Trop de responsabilités, de pression et la peur continue de ne pas être à la hauteur ou d'être insulté ou puni (parfois même physiquement) par les entraîneurs. On doit sans doute y réfléchir à deux fois avant de décider d'être gymnaste d'élite dans des pays comme la Chine, la Russie ou la Grande Bretagne.

Au bloc opératoire, la sensation de l'anesthésie coulait déjà dans mes veines. Je me suis contentée de regarder le plafond, où il y avait une lumière qui m'a fait confondre rêve et réalité. J'ai commencé à compter ; je m'étais habituée à le faire depuis une opération que j'avais subie à Saint-Jacques-de-Compostelle. L'anesthésiste m'a recommandé de compter jusqu'à dix parce que j'étais très perturbée à cause de la piqûre et des inquiétudes quant à mon opération. Je me rappelle avoir compté jusqu'à deux, au-delà je ne me souviens d'aucune image claire dans ma mémoire, seulement quelques moments concrets et désordonnés qui ne m'aident même pas à différencier l'avant de l'après-amputation.

Quand le médecin a quitté la salle d'opération il devait être 20 heures. Il a dit à mes parents qu'il avait essayé trois fois de faire un pont dans la veine avec un *bypass*, et qu'on m'avait injecté un médicament pour y arriver mais, à son grand regret, ses efforts se sont révélés vains. Même en sachant que cela n'allait sûrement pas fonctionner, ils avaient tout essayé. C'était trop tard, la jambe était morte. On allait attendre que la nuit passe au cas où un miracle se produise, mais dans le cas contraire, on devrait amputer mon membre droit au-dessus du genou.

Après avoir dit cela, le médecin a laissé mes parents digérer la nouvelle seuls. Il a respecté le temps de leur souffrance commune, comprenant qu'ils en avaient le droit. Mes parents ont pleuré à n'en plus finir. Je ne peux imaginer à quel point cela doit être dur d'entendre cette nouvelle, de voir sa fille entière en sachant qu'elle aura bientôt une jambe en moins. Souhaiter remonter le temps, regretter de n'avoir rien fait pour y remédier, se sentir floué, coupable, exsangue et simplement vide. Vide parce

qu'on souffres d'une sensation d'irréalité, comme si l'on était en train de regarder le monde de loin. Les larmes coulaient pour cette chose qu'ils savaient ne jamais pouvoir remplacer ; pour moi, il a été précieux de voir que mes parents se soutenaient l'un l'autre pendant cette étape si dure.

Mes parents s'étaient séparés en 2011 et, même si leur relation n'avait pas été mauvaise depuis, jamais je ne les avais vus si unis. Cela a été une année très dure aussi bien pour ma sœur que pour moi, mais je suppose que cela l'a été beaucoup plus pour eux. Pour ma part, et comme à chaque fois que quelque chose ne marche pas, j'ai été trop égoïste et je me suis repliée sur moi. Cependant, ma sœur et moi sommes très unies et avons essayé de traverser cette épreuve ensemble, même si ça a été elle qui m'a encouragée la plupart du temps. La première chose que j'ai ressentie a été de la colère, mais aussi un énorme sentiment de culpabilité, de responsabilité. J'en suis arrivée à fantasmer leur réconciliation, le désir de redevenir une famille, qu'ils dorment ensemble et que mon père ne parte pas vivre à Vigo. Dans le fond je savais que c'était ce qu'il y avait de mieux, ce qui a été le cas à la longue. Malgré l'ambiance tendue qu'on respirait à la maison, il y avait de la tranquillité. Plus aucune dispute, plus aucun problème. Ma mère est passée par une période assez dépressive, mais plus tard elle est redevenue heureuse ; elle en a profité pour sortir à nouveau, pour aller faire la fête, tout ce qu'elle n'avait pas fait dans sa jeunesse, étant tombée enceinte très jeune. J'ai fini par l'accepter et par découvrir que je pouvais même parvenir à m'habituer un jour à cette nouvelle situation. Après avoir passé le premier Noël et le Nouvel An au téléphone pour présenter mes vœux à mon père parce que je passais les fêtes avec ma mère, et pour régler les questions telles que « aller manger avec mon père ou aller au repas de famille de ma mère » et m'entendre dire « Parle avec ton père », et après « Moi je n'en sais rien, demande à ta mère », finalement j'ai su tirer parti de la situation. Parfois, il faut se contenter de voir le côté positif des malheurs. Bien sûr, j'aurais préféré que mes parents soient ensemble, mais on s'habitue à avoir double paye, celle de la maman et celle du papa, ou à avoir un refuge où dormir aussi bien à la sortie de fête du vendredi à Vigo qu'à la sortie du samedi à Ramallosa. C'est la vie !

À l'hôpital, personne ne croyait à ce qu'il se passait. Ils ne pouvaient pas y croire ; cela ne pouvait être en train de se passer.

- Que se passe-t-il, ma petite, que se passe-t-il ? avait demandé ma grand-mère en voyant mes parents effondrés.
- On va lui couper la jambe, a répondu ma mère en pleurant.

C'est alors que tous ceux qui étaient présents se sont mis à pleurer et qu'ils ont souffert en silence pendant plusieurs heures. Certains ont essayé de parler avec le médecin pour voir s'il y avait une solution, bien qu'il leur ait expliqué à tous la gravité de la situation. Ils ont essayé de se tranquilliser et ont averti les membres les plus proches de la famille de ce qui était en train de se

passer. Ma mère a envoyé un WhatsApp sur le groupe du carnaval : « Priez pour ma fille ». Elle n'a rien dit de plus. Beaucoup de gens du village ont prié pour moi.

Pendant ce temps, ma tante Tania était dans son appartement de Suisse, inquiète, parce que personne ne prenait ses appels. Je lui avais dit que nous pouvions parler aux alentours de midi, mais mon téléphone était éteint et je ne donnais aucun signe de vie depuis des heures. Elle a eu le même pressentiment que le jour de l'accident, car cela faisait des heures que je ne me connectais pas à WhatsApp et que je ne lui avais envoyé aucun message comme j'avais l'habitude de le faire tous les soirs. Soudain, chez elle, un plat s'est cassé à l'intérieur du four. « Il s'est passé quelque chose de grave », lui a dit son mari Castor. Quand elle a enfin réussi à obtenir une réponse de ma grand-mère et qu'au lieu d'entendre sa voix à l'autre bout du fil, elle a entendu celle de ma tante Eva, ma tante et son mari ont craint le pire.

- Que se passe-t-il ? J'essaie de parler à Desi et il n'y a pas moyen. Est-ce que vous me cachez quelque chose ?

Le fait d'être en Suisse, à tant de kilomètres de moi, la faisait se sentir impuissante. Elle voulait passer du temps avec moi et me dire que tout allait bien se passer. De la même manière, j'avais besoin d'entendre ces mots, même si en réalité ils ne signifiaient rien. Que les choses allaient bien, ou que cela ne dépendait que de moi. Maintenant il ne dépendait que de moi que tout aille bien. J'avais deux options : vivre dans l'angoisse et la dépression, enveloppée d'un sentiment de solitude, ou regarder devant moi et lutter avec courage et optimisme pour récupérer ma vie.

Ma tante était assise dans le canapé, et quand Eva lui a expliqué qu'ils étaient à l'hôpital et qu'on allait m'amputer la jambe, elle est tombée par terre. Tout s'était produit si brusquement... deux jours auparavant elle fêtait son anniversaire chez elle, et maintenant elle ressentait une angoisse indescriptible. Elle n'y croyait pas. Elle a senti que quelqu'un lui volait comme une partie de son âme. « Elle se brise et elle ne revient pas », m'a-t-elle dit. C'était une douleur incommensurable. « Mes poumons se sont noyés jusqu'à me laisser sans air. Cela a été un choc énorme. » Quand elle en a eu à nouveau le courage, elle a repris le téléphone portable et a essayé de continuer à parler à ma marraine.

- Ne me dis pas ça. Dis-moi que c'est faux, qu'il y a une solution, qu'il s'agit d'une erreur...
- C'est presque sûr. Dans quelques heures, ils lui feront une dernière analyse pour voir s'ils peuvent la sauver, mais les possibilités sont infimes.

Au moment où elle a raccroché, elle n'a pas pu s'arrêter de pleurer.

Son amie Cristina a aussi prié pour moi. Cela lui a donné un peu d'espoir. Elle et ses amis italiens ont essayé de la soutenir et ils sont allés lui chercher un billet pour rejoindre l'Espagne dès le lendemain. Tous comprenaient la douleur qu'elle ressentait, même s'ils ne pouvaient guère faire davantage.

Mon oncle a appelé son travail :

- Si cela est possible, vous me mettez en congé pour demain.
- Pour demain ? Que s'est-il passé, Castor ?

Il leur a expliqué qu'il devait aller en Espagne de toute urgence, ce qu'ils ont fait. À 8 heures du matin le lendemain, mon oncle et ma tante volaient déjà vers la capitale de la Galice.

Quand on est loin des malheurs ils sont toujours plus difficiles à contrôler. C'est une vérité que j'ai dû vivre moi-même plus tard, quand je suis partie seule étudier en Angleterre. On se rend compte que les kilomètres peuvent devenir odieux quand les choses ne vont pas bien dans sa patrie. On a diagnostiqué à mon grand-père paternel une tumeur au cerveau trois mois après mon arrivée à Canterbury, la magnifique ville médiévale du sud-est de la Grande-Bretagne. Cela a été très dur pour ses frères, qui ont dû le voir souffrir et son état empirer, mais ça l'a été aussi pour moi, quand, en revenant pour Noël, je suis tombée sur une personne totalement différente de celle à laquelle j'avais dit au revoir avant de partir : un grand-père qui se comportait comme un bébé, un homme âgé avec la mentalité d'un enfant.

Les situations négatives deviennent même plus dures quand on ne peut pas être physiquement au même endroit. De même, les situations positives ne le sont pas autant quand il manque des gens pour partager ton bonheur. J'ai appris à vivre loin en sachant que j'avais un pied à un endroit et un autre ailleurs (même littéralement). Une partie de moi profitait de toutes les nouvelles sensations de cette nouvelle étape de ma vie et une autre souhaitait que les vacances arrivent pour rentrer chez moi. C'étaient ces jours où je souhaitais pouvoir me téléporter et j'avais le cœur brisé. J'ai continué à apprécier davantage le temps avec ma famille et avec mes amis, j'ai compris la saveur de l'étreinte de bienvenue, même si c'était pour quelques jours, et j'ai accepté que les au revoir se changent parfois en cauchemar.

Après quelques heures passées à assimiler la nouvelle, mes parents sont passés me voir au bloc opératoire. J'étais modérément endormie et mon corps était gonflé de toutes parts parce qu'on venait de me mettre des broches dans la jambe. Quand je me suis réveillée, je suis revenue à mon état de désorientation et avec un petit espoir j'ai demandé : « Est-ce que je vais bien ? Je vais pouvoir marcher ? » L'anesthésie faisait que je ne me souvenais de rien.

J'ai passé la nuit en soins intensifs. J'avais à ma portée une télécommande avec un bouton sur lequel je devais appuyer si je ressentais une très forte douleur, et qui m'administrait automatiquement le médicament par cette voie. Je me rappelle que mon infirmière, Ana, s'est occupée de moi comme si j'étais sa propre fille. Je l'ai appelée peu de temps après parce que je ne parvenais pas à dormir. J'avais très mal et des changements de température très brusques. Comme cela faisait des heures que je ne mangeais plus, que je ne buvais pas et qu'on ne m'en donnait pas la permission, de temps en temps

Ana me mouillait les lèvres avec un linge humide et m'en mettait un autre sur la tête pour réduire la chaleur insupportable que je ressentais. J'étais heureuse que son prénom soit facile, parce que je n'avais jamais été très bonne pour me rappeler les prénoms et parce que, cette nuit-là j'avais dû écorcher le sien. Par chance, il ne me restait plus longtemps à souffrir. J'étais enfin entre de bonnes mains.

CHAPITRE 5 : PUISQUE NOUS NE POUVONS CHANGER LA RÉALITÉ, CHANGEONS LES YEUX AVEC LESQUELS NOUS LA REGARDONS (NIKOS KAZANTZAKIS)

Mardi 3 mars

C'était mon cinquième jour dans un hôpital et je souhaitais déjà que tout soit terminé. Des infirmières sont arrivées dans ma petite zone des soins intensifs pour me laver et je leur ai dit que je n'étais pas allée à la selle ni n'avait fait pipi depuis plusieurs heures, et que je pensais avoir envie.

- Ne t'inquiète pas, chérie. Tu as des tubes connectés à ton corps qui se chargent de tout.

Alors j'ai senti. Je ne savais pas à quel moment ils me les avaient placés. Je commençais à me sentir comme une personne faible, car j'avais passé la nuit complètement nue à cause de la chaleur et maintenant j'avais honte que des inconnus me fassent la toilette avec tant de difficultés sur un brancard. Cela s'est avéré un défi aussi bien pour elles que pour moi. Je sentais beaucoup de douleurs en étant immobile, mais, dès qu'elles me bougeaient un peu, la douleur devenait une torture. Ils ont essayé de le faire avec un mécanisme pour éviter que j'aie à bouger beaucoup : il s'agissait de cordes qu'ils attachaient au drap sur lequel j'étais allongée, avec lesquelles ils me bougeaient vers le haut et vers le bas facilement. Cependant, je souffrais tellement que je préférerais ne pas me laver plutôt que de subir un tel supplice.

Les infirmières me traitaient bien. Le matin, elles me disaient bonjour avec un large sourire et me cachaient des barres chocolatées sur le plateau du petit déjeuner : « Un peu de chocolat ne fait jamais de mal. »

Chez moi, ma sœur allait au collège sans rien savoir car mes parents avaient préféré ne pas l'effrayer avant d'avoir la nouvelle définitive. Ma mère avait passé la nuit à la maison presque sans fermer l'œil. Quand elle s'est levée, elle a appelé le médecin de famille avec l'espoir qu'il la conseille sur la conduite à tenir ou sur qui contacter. Elle lui a répondu que la meilleure chose était de poser la question au docteur Lores pour savoir si une autre option était possible. Je ne pouvais pas recevoir de visite avant une heure de l'après-midi, mais ma mère a appelé ma marraine, Eva, pour qu'elle vienne à l'hôpital à dix heures du matin ; elle n'était pas capable de tenir aussi longtemps chez elle dans l'impuissance. La première chose qu'elles ont faite a été de parler avec le docteur Lores, en lui demandant de trouver une alternative. S'il fallait m'emmener aux États-Unis, tous étaient prêts à le faire ; tout pourvu qu'on sauve ma jambe.

- Il n'y a rien à faire. Il n'y a pas de solution ailleurs dans le monde. C'est trop tard et il faut agir vite pour ne pas avoir à couper la jambe plus haut et pour que le résultat soit un petit moignon, faible et difficilement adaptable à une prothèse.

Quelques parents du club sont arrivés avec l'idée de m'emmener à Valence dans un avion privé, parce qu'ils avaient entendu que le docteur Cavadas était un expert dans ce domaine. Ma mère a parlé avec mon père et ils ont décidé tous les deux de poser la question au médecin. À nouveau, il leur a répondu qu'ils étaient libres de faire ce qu'ils voulaient parce que j'étais leur fille et que j'étais à leur charge, mais que lui, personnellement, ne le recommandait pas. Il n'y avait aucune solution pour ma jambe et le voyage me ferait souffrir davantage tout en mettant ma vie en danger. Finalement, le médecin les a avertis qu'ils devaient prendre une décision dès que possible. C'est alors que mes parents ont décidé de choisir l'option la plus compliquée de leurs vies et, les larmes aux yeux, ont dit de m'amputer la jambe. Le médecin est ensuite entré dans le bloc opératoire pour me mettre un cathéter parce qu'on l'avait informé que je souffrais beaucoup trop et qu'il fallait m'injecter des calmants.

Dans un mélange de rage et de haine, ma mère a décidé d'appeler le docteur Larrauri pour qu'il se présente et qu'il vienne nous donner des explications. La dernière fois qu'ils avaient parlé avec lui, il avait dit que « tout allait bien », mais soudain les choses ne semblaient pas aller aussi bien et il ne semblait pas avoir l'intention de réaliser lui-même l'opération. Sa réponse à l'appel a été qu'il ne pouvait pas s'occuper de moi, car il avait trop de patients et qu'il n'était pas médecin de Povisa. Je n'étais plus sa patiente et, selon lui, j'étais sortie de l'hôpital et tout allait bien, mais il était possible qu'il y ait eu un problème au bloc opératoire de Povisa. Apparemment, une excuse assez convaincante pour avoir la conscience tranquille.

En ce qui concerne mes amis, ma camarade Iria a été la première à apprendre la terrible nouvelle, ma mère l'ayant annoncée à sa mère.

- Je dois te raconter quelque chose, lui a dit sa mère une fois de retour chez elles.
- Qu'est-ce qui est arrivé à Desi ?

Au fond c'était comme si elle le savait déjà, comme si elle s'attendait à ce qu'un malheur m'arrive.

Elle a fait un groupe sur WhatsApp dans lequel il y avait mes amis Alexis, Lía et Carmen.

- Les amis, c'est à propos de Desi. Je dois vous avouer quelque chose de très important, a-t-elle écrit.

Elle s'est contentée de leur raconter brièvement la même chose que ce que sa mère venait de lui dire. Personne n'y a cru.

- Mais pourquoi vont-ils lui couper la jambe pour une telle blessure ? a demandé Alexis lorsqu'il s'est réveillé de sa sieste et qu'il a vu les messages du groupe. Mon amie a essayé de lui expliquer ce qui s'était passé, bien qu'en réalité elle ne savait pas très bien, comme personne n'était totalement sûr de ce qu'il s'était passé : certains disaient que l'accident avait

provoqué une déchirure très profonde sur une artère, d'autres que l'os avait exercé trop de pression et que j'étais restée sans circulation sanguine faute de soins. Alexis, qui suivait cette histoire sans la croire, lui a parlé en privé pour s'assurer de ce qu'il venait de lire :

- Arrête tes plaisanteries, Iria. On ne joue pas avec ça.

Comme elle semblait encore convaincue de ce qu'elle disait, mon ami a eu envie de chercher sur Internet « Causes pour lesquelles on peut couper une jambe », profitant de la disponibilité – rare – de son forfait Internet mobile, avant de se rendre à son cours de musique comme si de rien n'était. Cependant, cette nuit-là, il n'a pas réussi à dormir. Quelque chose lui disait que son amie était dans le vrai.

Lía l'a lu alors qu'elle se rendait à un de ses cours de danse hebdomadaires et elle n'en a pas fait grand cas. Les gens n'arrêtaient pas de faire des blagues à mon sujet mais Iria avait eu la main lourde. L'énormité qu'elle venait d'écrire me frappa dans toute sa cruauté, inhabituelle chez elle. Après une heure d'entraînement, et après avoir vu dans ses notifications que le groupe continuait à parler du sujet, elle a décidé d'envoyer un message en privé à Iria.

- Je n'aime pas cette conne, donc si c'est un mensonge, arrête tout de suite.

À sa surprise, ce n'était pas un mensonge. Ils ont fini par accepter que, malgré eux, Iria pouvait dire vrai. D'une part, cela n'avait frappé personne que ma meilleure amie puisse faire une blague de si mauvais goût sur un sujet si sérieux, et d'autre part, ils ne pouvaient pas imaginer que ce qu'elle disait m'arrivait vraiment.

Lía est arrivée chez elle et l'a raconté à sa mère, qui a appelé la mère d'Iria pour connaître les détails, tandis qu'elle, montait dans sa chambre pour pleurer. Après s'être assise sur son lit, elle a entendu un cri de douleur et est descendue dans la cuisine pour écouter ce qu'elle disait au téléphone. En voyant la réaction de sa mère à l'écoute de ce qu'on lui disait à l'autre bout du fil, Lía s'est rendu compte qu'il était impossible que ce soit une blague qui était allée trop loin. Elle n'y croyait pas. Ses parents sont montés dans sa chambre et lui ont expliqué que le plus important était de sauver ma vie, car à ce moment-là je courais un grave danger. Ils étaient convaincus que je parviendrais à surmonter cette épreuve, même si elle rendait mon histoire bien plus grise. Cette nuit-là Lía n'a pas dîné et a à peine dormi. Elle n'a pas réussi à s'arrêter de pleurer. Elle n'arrivait pas à s'imaginer une nouvelle Desi, sportive de haut niveau avec une jambe en moins.

Presque la même chose s'est produite avec la troisième du groupe, mon amie Carmen. « Quand Alexis m'a dit que tu t'étais blessée une jambe à l'entraînement j'ai trouvé que c'était quelque chose de banal », m'a-t-elle avoué quelques mois plus tard. « C'est-à-dire que j'étais triste pour toi, parce qu'une telle blessure est gênante, mais je savais que tu te rétablirais vite. Cependant quand j'ai appris les répercussions de cette chute par le groupe WhatsApp, j'ai cru qu'ils plaisantaient, tu sais bien comment

ils sont. Je n'y croyais pas, ou plutôt, je ne voulais pas y croire. Je ne voulais pas que cela t'arrive à toi parce que je savais à quel point tu aimais la gymnastique et je craignais que cette situation ait raison de toi et que tu t'effondres. J'ai si souvent souhaité que tu ne sois pas allée t'entraîner ce jour-là. J'avais très peur pour toi, peur de voir comment tout cela t'affecterait. Je me mettais à ta place et je ne faisais que penser à combien cela devait être dur pour toi. »

Dans un autre groupe qu'ils avaient créé pour me faire un cadeau, beaucoup de mes camarades faisaient encore des blagues sur ma blessure. Personne ne pouvait s'imaginer ce qui était sur le point d'arriver. Iria, Alexis, Carmen et Lía étaient les seuls qui, conscients de la situation, se soutenaient les uns les autres pour rendre la souffrance plus supportable.

À treize heures, mes parents sont entrés aux soins intensifs. J'étais encore anesthésiée et très endormie parce que je venais de sortir de l'opération, et j'ai redemandé comment j'allais. Ils me souriaient et acquiesçaient. Ils ont essayé de ne pas pleurer devant moi, mais il était trop difficile de faire comme si de rien n'était et ils ont dû sortir de la chambre. Souvent je me dis que cela a dû être difficile pour eux de dissimuler devant moi. Ils ont décidé que je n'étais pas encore en mesure de recevoir la nouvelle, même si en réalité, je doute que quiconque soit jamais prêt à entendre une telle nouvelle.

Dans l'avion, ma tante a eu une crise d'angoisse. Pendant le vol, bien qu'elle ne soit pas très croyante, elle s'est rappelé qu'à autant de kilomètres de la terre, elle se trouvait plus proche de Dieu. « S'il te plaît, sauve-la. Sauve sa jambe. »

Quand ils ont atterri à Saint-Jacques-de-Compostelle, ma tante attendait toujours que la famille lui confirme la nouvelle, quand ma marraine Eva l'a appelée pour lui dire ce qu'elle craignait déjà. La sensation de vide a de nouveau envahi son corps. Elle a crié, et n'a pu s'arrêter de pleurer. Un monsieur qui passait dans la rue lui a demandé si elle allait bien et si elle avait besoin de quelque chose.

– J'ai besoin d'une jambe pour ma nièce, lui a-t-elle répondu.

Comme avant 18 heures je ne pouvais recevoir de visites, mes parents sont rentrés à la maison. Ma sœur Mireya étudiait quand elle est tombée sur mes parents en train de consulter des rapports médicaux. Elle a détecté une expression sur leurs visages qu'elle n'avait jamais vu auparavant ; ils avaient l'air profondément tristes et fatigués, c'est pourquoi elle leur a demandé ce qu'il s'était passé. Elle est restée de marbre en recevant la nouvelle et a commencé à pleurer désespérément. « Je ne pouvais me rendre à l'évidence », m'a-t-elle dit. « Même si tu étais vivante, c'était la mort. Je ne voulais pas que cela t'arrive parce qu'en dépit de ta force, je craignais que cette situation n'ait raison de toi. Je ne voulais pas que tu changes, je ne voulais pas te voir souffrir davantage. » Elle n'y croyait toujours pas quand mon oncle et ma tante sont arrivés chez eux en Suisse et qu'ils se sont mis à pleurer ensemble pour se soulager. Au bout d'un moment, ma sœur s'est rappelé une note que je gardais dans

le tiroir du coffret à bijoux, et dans lequel elle avait fouillé les fois où elle m'« empruntait » les bracelets ou les diadèmes sans autorisation. Il s'agissait d'un papier comme une petite liste de bonnes résolutions et de vœux à court et à long terme que j'avais écrite quelques mois auparavant :

- Avoir de très bonnes notes et pouvoir étudier des langues.
- Voyager en Australie et voir des koalas.
- Aller à un concert de Bruno Mars.
- Avoir la santé et que toute ma famille ait la santé.
- Continuer avec mon trio de gymnastique acrobatique et participer à beaucoup de championnats.
- Étudier au Royaume-Uni.

Ma sœur n'arrêtait pas de le répéter à ma mère : « On ne peut pas faire cela à Desi, parce qu'elle a des milliers d'objectifs à réaliser. » Parfois je sens qu'elle a supporté comme une adulte les pires situations alors qu'elle n'était qu'une fille de treize ans, et malgré tout elle s'est assurée que je réaliserais tous mes rêves, même si l'un d'eux revenait à me dire au revoir pendant un temps. Elle n'a eu personne sur qui s'appuyer et personne n'a fait attention à elle. Cependant, elle devait communiquer sa force de caractère sans se permettre une seule larme. Je me sens très fière de ma sœur, car elle m'a montré qu'elle était capable d'être forte parce qu'elle savait que moi j'avais besoin d'être faible, et cette force m'a poussée à aller de l'avant.

Mireya voulait aller me voir parce que je lui manquais. Elle ne m'avait pas vue depuis la brève visite du dimanche, et cela lui semblait bizarre de n'avoir aucune « enquiquineuse » à la maison qui lui volerait ses vêtements. Malgré toute sa souffrance, elle a décidé le lendemain d'aller en cours pour s'évader de ce qui se passait et essayer de ne pas y penser. Cependant, le matin au collège s'est avéré plus dur que ce qu'elle avait imaginé. Sa professeure principale savait déjà ce qu'il se passait, comme mon amie Carmen, qui s'est approchée d'elle à la récréation et l'a enveloppée d'une accolade sincère. Tout le monde lui a demandé comment j'allais. Elle m'a assuré que personne ne l'avait offensée à aucun moment avec des commentaires qui auraient pu la blesser, qu'il n'y avait eu que des messages positifs de soutien, mais j'admire la façon dont elle les a tous affrontés, en leur répondant du mieux qu'elle pouvait. Il était peu probable que parler du sujet au lycée lui soit agréable, car c'était l'endroit où elle s'est réfugiée pour s'éloigner de la tristesse qu'elle respirait chez elle.

À l'hôpital la salle d'attente était déjà pleine à craquer de connaissances et de membres de la famille proche qui voulaient partager ce moment et essayer de soutenir mes parents, bien qu'on leur ait déjà expliqué que j'aurais des séquelles.

À 18 heures, Tania et Eva sont entrées. Ma tante Tania se demande encore comment elle a pu être si forte pour réussir à parler avec tant de naturel, sans verser une seule larme.

- Qu'est-ce que tu fais ici ? lui ai-je demandé. Je savais qu'elle ne comptait pas revenir en Espagne avant les vacances d'été. Les choses ne collaient pas. Pourquoi est-ce que tu es venue ?
- Parce que je t'aime.

Ces trois mots sincères ont réussi à me faire verser deux larmes, mais ce n'était plus à cause de la douleur. Je pleurais de joie.

Lors de notre conversation ma tante n'a fait que de me raconter des bêtises pour me faire rire, mais quand on lui a dit que le temps était écoulé, elle a dit au revoir à ma jambe et l'a embrassée.

À 19 heures, ma mère, mon père et le médecin m'ont appris la nouvelle. Cela a été l'un des rares moments où je me suis souvenue du service des soins intensifs, et le plus difficile de ma vie. Encore maintenant je suis incapable de revoir ces images dans ma mémoire. L'immense salle remplie de malades, le bruit des machines, les patients en train de tousser, d'autres en train de pleurer... Des infirmiers qui parlaient et se promenaient avec des chariots de médicaments et d'autres outils.

Mon lit se trouvait presqu'en face de la porte par laquelle les visiteurs entraient, et je pouvais voir le visage de ceux qui allaient entrer par une petite fenêtre en plastique. J'attendais toujours avec impatience qu'un des visiteurs vienne pour moi. J'ouvrais grand les yeux en espérant que quelqu'un viendrait, comme le chien qui attend à la porte de la maison que son maître arrive de la rue. Quand ma mère est arrivée, l'expression de son visage m'a fait deviner que quelque chose n'allait pas. Malgré le sourire forcé qu'elle m'a adressé lorsqu'elle est allée à la salle de bain où on l'obligeait à se laver les mains et à mettre une charlotte ainsi qu'une blouse, j'ai craint le pire. Ils se sont approchés tous les trois de mon lit et m'ont regardée fixement, avec tendresse et délicatesse.

- Que se passe-t-il ? ai-je demandé effrayée.

Le docteur Lores, ferme et décidé, a commencé à m'expliquer avec beaucoup de sérieux qu'il devait m'amputer la jambe parce qu'elle était dans un trop mauvais état. Il m'a expliqué qu'il n'y avait pas d'autre solution, que ma vie courait un danger. Il venait de lâcher la pire nouvelle qu'on m'ait jamais annoncée, et il ne restait plus qu'à voir ma réaction. Soudain la douleur physique de ma jambe a disparu et je n'ai rien senti, comme si je venais de mourir et que j'étais en train de flotter dans le vide. J'ai crié. J'ai tellement crié que les membres de ma famille ont entendu mes cris dans la salle d'attente des soins intensifs où ils attendaient le visage allongé. Après, la bouche tremblante et le visage pâle, je n'ai réussi qu'à prononcer quelques mots vagues. J'ai dit que non, que je préférais mourir ; je le disais très sérieusement. J'ai cru qu'on ne pouvait pas vivre dans de telles circonstances, et encore moins une fille comme moi, jeune, athlète, nerveuse et active. Ils ne pouvaient me condamner à un corps si

différent du mien. Il est impossible d'expliquer une telle douleur. Pendant un moment j'ai senti que ma vie venait de s'effondrer, et j'ai détesté qu'il en soit ainsi ; j'ai détesté le fait que les choses puissent autant changer en si peu de temps. Je me suis aussi dit à moi-même que cela n'allait pas arriver. Je vivais un combat intérieur. J'ai senti que j'étais tombée sur la balle à la roulette russe. Que ma vie s'évanouissait et que plus rien n'aurait de sens. Je ne pouvais m'arrêter de pleurer.

J'ai pensé un moment que j'étais en train de rêver, car je ne distinguais plus clairement les choses qui se passaient réellement de celles que j'imaginais, j'étais sous médicaments avec des pilules très fortes. Je ne voulais pas me faire à l'idée de ce que l'on me disait. Pourquoi allaient-ils me couper la jambe, ma jambe ? Il y a des gens qui n'utilisent leurs jambes que pour marcher, ce qui n'était pas mon cas. Moi je vivais par et pour mes jambes. J'en avais besoin pour faire les lancers de souplesse, pour faire les pirouettes du *tumbling*. J'en avais besoin pour m'échauffer en courant et étirer les muscles des mollets en fin de séance. Mes rêves avaient été tronqués pour toujours et rêver n'aurait plus de sens. Cet abîme a commencé à m'engloutir, et j'avais besoin d'en sortir immédiatement. J'étais perturbée et je criais d'exaspération. J'ai continué à répéter à voix haute que je préférais mourir. J'ai pensé que ma vie venait d'être tronquée, dans tous les sens du terme.

J'ai ouvert les yeux brusquement et me suis rendu compte que mes parents pleuraient aussi. Je ne me rappelais pas avoir jamais vu mes parents pleurer auparavant. Je suis devenue si nerveuse qu'on a dû m'administrer des calmants et je me suis endormie. Soudain, je me suis vue dans un rêve. Plus qu'un rêve, un cauchemar. Un horrible cauchemar. Si seulement j'avais été en train de rêver ! Cela aurait été le pire des rêves, mais au moins je me serais réveillée en sachant que tout était comme avant. J'aurais soupiré et remercié le fait que cela ne soit pas vrai. Est-ce que l'on va me couper la jambe ? Je veux baisser les bras. Je veux rester dans ce lit pour toujours et ne plus jamais devoir vivre. Mais je ne vais jamais baisser les bras. Je ne vais pas me laisser mourir. Je ne vais pas subir ce cauchemar surréaliste. Je ne sais plus qui je suis ni où je suis ni ce qui m'est arrivé. Je ne veux pas finir ainsi parce que j'ai encore beaucoup de défis à relever, beaucoup de rêves à réaliser.

Quelques heures plus tard, je me suis réveillée complètement intubée et sans savoir où je me trouvais. Alors, un frisson a parcouru mon corps. Dès que j'ai pu recouvrer la conscience et comprendre ce qui venait d'arriver je me suis sentie seule, sans guide, référent ou phare qui illuminerait mon chemin. On m'avait volé mes rêves et mes espoirs. J'étais en train de goûter la part la plus amère de ma vie. Je voulais disparaître de cette épouvantable scène. Comment allais-je vivre le reste de ma vie sans jambe ? Mon cœur s'est accéléré et mes battements se sont emballés tandis que je restais sans souffle. À ce moment, mon corps était envahi par des émotions trop fortes, trop profondes.

« La vie est dégueulasse. », ai-je pensé. Il doit toujours y avoir un malheur, une maladie, un décès ou une tromperie qui ruine tout. Malgré tout, nous les personnes fortes nous trouvons toujours une lumière qui nous sort de l'obscurité. Une luciole qui nous guide jusqu'à ce que nous revenions à la

clarté, jusqu'à revoir les choses avec d'autres yeux, jusqu'à apprendre à vivre avec cela, à nous dépasser chaque jour et à nous trouver de nouveaux défis. Même si ce dernier point n'est en rien facile, c'est ce qui me rend forte chaque jour ; savoir que je suis passée par des malheurs, que je les ai tous vaincus.

Au bout d'un moment sont arrivés des infirmiers qui m'ont dit que je pouvais avoir une visite de plus et que je pouvais choisir qui serait, parmi tous les membres de ma famille qui attendaient dehors, la personne qui aurait la chance de me voir une dernière fois avant la dure opération qui m'attendait le lendemain :

- Tania et Kas, ai-je répondu convaincue.

Quand les infirmiers ont transmis ma demande dans la salle d'attente, emplie des membres de ma famille avec qui je partageais mon quotidien, tous ont été étonnés. Personne n'avait imaginé que la relation que j'entretenais avec eux depuis quelques mois était si proche et, ce qui a convaincu mes parents de tirer un trait sur les problèmes qu'ils avaient eus avec mon oncle et ma tante. C'était comme s'ils pensaient « si toi tu aimes ma fille et que ma fille t'apprécie tant, quel problème y a-t-il ? » Cela a tout changé, et malgré le fait qu'il avait fallu attendre de telles circonstances, ma famille a accepté mon oncle et ma tante parce qu'ils se sont rendu compte qu'ils étaient très importants pour moi et que je les aimais beaucoup. Ils ont laissé tous les ennuis derrière eux ; en fin de compte, les moments durs unissent les gens. Pour mon oncle et ma tante cela a été formidable de se sentir si spéciaux à ce moment si délicat. « Cela a été le summum, m'a dit mon oncle. J'ai pensé : je ne vais jamais la laisser. Je n'étais pratiquement pas de la famille, et je ne savais pas que cela signifiait tant pour toi. » Ma tante a dû arrêter de pleurer avant d'entrer ; elle devait être forte parce que j'en avais besoin.

- Je ne comprends rien. Je suis un peu droguée, n'est-ce pas ?

Les souvenirs se brouillent et je ne perçois rien. Un mécanisme d'autodéfense m'avait isolée de cette réalité si difficile à assimiler. Cependant, mon oncle et ma tante se sont rendu compte que, même sous médicaments, mon inconscient avait décidé que c'étaient eux que je voulais voir en dernier.

Soudain mes pulsations se sont emballées. Lorsque je me rappelais qu'on allait m'amputer de la jambe, lorsque je me remettais de la sédation et que je revenais à la réalité, je passais à la réalité crue.

La machine sonnait et mon oncle a essayé de me détendre :

- Ne t'inquiète pas, Desi, il n'y a rien. Si tu respires lentement cela te fera moins mal, tu auras besoin de moins de calmants et ton cœur fonctionnera mieux. Tu verras que tout sera plus facile. Concentre-toi sur ta respiration.

Je sombrais malgré tout peu à peu dans le désespoir. Je préférais mourir, prendre le raccourci plutôt que le chemin plein d'obstacles qui se présentait à moi, même si je savais qu'on n'allait pas me le permettre.

- Il n'y a rien, ma chérie. Le plus important c'est que tu ailles bien. Il faut l'assumer et c'est tout. Ma tante essayait de m'encourager. Le jour arrivera où tu te réveilleras en voulant revivre, en souhaitant renaître à nouveau. Tout peut changer, mais cela dépend de toi et non des autres. Tu peux choisir de sortir de cette amertume qui ne te laisse pas voir la lumière du jour. Toi seule peux le décider.
- Tania, je ne veux pas vivre comme cela. Si on me coupe la jambe je veux mourir.
- Si tu ne vis pas, je meurs. Et, alors, si je meurs avec toi, qui va prendre en charge Ceci ?
- Ma petite... ai-je dit. Soudain j'avais changé d'expression. Un sourire se dessinait sur mon visage chaque fois que je pensais à ma jolie petite cousine.
- Nous devons nous battre pour Ceci. Allons-nous nous battre pour Ceci ?
- Oui.
- Dis-moi une chose, est-ce que tu aimerais être la marraine de Ceci ?
- Oui. Sérieusement ? Oui !

Cela a été la seule chose importante. Après avoir vu ma vie en noir, j'ai décelé une petite lumière, une raison pour laquelle je devais aller de l'avant. Je me suis accrochée à ce motif et j'ai décidé d'être la marraine de Cecilia.

- Dans ce cas, tu peux être tranquille. Je vais me charger de parler à l'autre marraine pour arriver à un accord entre vous deux. C'est sûr que Ceci va être très contente.

J'ai été très heureuse en pensant à ma filleule, en pensant qu'elle méritait que sa cousine (et maintenant marraine) lui apprenne à faire des roulades et à danser, et qui l'emmènerait pour la première fois dans une boîte de nuit quand elle en aurait l'âge. Elle méritait d'avoir quelqu'un qui signifierait autant pour elle que ce que signifie ma tante pour moi.

Tel était le stimulus qui me manquait pour me motiver à accepter ma nouvelle vie, pour commencer à me battre. Je ne pouvais me laisser abattre parce qu'il me restait encore des raisons pour continuer à aller de l'avant. Je sentais que j'avais la responsabilité de dépasser cette mauvaise passe et c'est ce que je fais.

On m'a augmenté les doses de calmants et je suis restée endormie pendant plusieurs minutes avec cette heureuse pensée en tête. Lorsque je me suis réveillée, Puri, la mère de mon amie Nerea,

venait d'entrer et elle était à côté de mon brancard, au courant de ce qui venait d'arriver. Elle m'a dit que je devais dire au revoir à ma jambe et que nous allions le faire ensemble à ce moment précis. Cela faisait partie du processus psychologique qui commençait dans ma situation ; très vite j'ai souffert à nouveau d'une soudaine crise d'angoisse.

- Écoute-moi, Desi. Tu dois dire au revoir à ta jambe parce que tu ne vas pas la revoir.

Je ne voulais pas. Pourquoi est-ce que je devais dire au revoir à une partie de mon corps qui m'avait tant donné ? Heureusement, personne de ma famille n'était jamais mort ni aucun ami avec qui j'avais une bonne relation n'était mort et je n'avais jamais connu la véritable douleur de perdre quelqu'un de proche que l'on apprécie beaucoup. Mais que peut-on apprécier plus que son corps, que sa propre jambe ? Je suis tombée de nouveau dans des sentiments de déni et d'angoisse. Puri a décidé de tenir les rênes en tant que psychologue, mais aussi en tant que mère de gymnaste, spécialiste de toutes les sensations qu'on vit lors des moments précédant les compétitions. Elle m'a pris la main gauche et, d'une voix tranquille et douce, m'a conduite dans mes pensées.

- Maintenant tu vas te concentrer comme lors d'une compétition. Imagine que tu es sur le point d'entrer sur le tapis de compétition : que faisais-tu ? Comment te calmais-tu ? Ferme les yeux. Imagine-toi en train de mettre de la magnésie, ce solide que tu détestes tant utiliser. Imagine-toi en train de visualiser ton exercice. Tu vas le faire bien. Tu es sur le point d'entrer...

J'ai réfléchi à ce qu'elle me demandait et alors tout est revenu à la normale. Les pulsations ont baissé d'un coup. J'étais en train de me préparer à la compétition et je savais parfaitement quelles étaient les étapes pour me tranquilliser dans ce genre de situation. C'était facile, car j'étais déjà passée par trop de moments comme celui-là. J'ai ressenti la façon dont le juge levait la main pour nous de l'autre côté du tapis, en nous indiquant que nous pouvions déjà entrer. Alors, j'ai pris une respiration profonde avant de commencer ma routine, en effectuant plus d'un million de petits rappels dans ma tête : souris, étire-toi, marche élégamment, contracte les muscles... et profite. C'est tout. La sensation de ce sol avec des ressorts m'était familière et me rappelait tous les durs moments au gymnase. Je me suis détendue et j'ai remarqué comment la mémoire entrait en action. L'espace d'un instant, m'est arrivé un flash-back d'un souvenir lointain.

J'ai un an de moins et je suis debout sur un tapis identique. C'est le championnat MIAC (Maia International Acro Cup) au Portugal, ma première compétition internationale en tant que gymnaste et mon premier championnat en tant que trio juvénile avec María et Candela. Nous avions bien préparé les exercices et le sélectionneur, bien qu'absent, allait être très attentif à nos résultats, étant donné que nous étions l'un des trios avec le plus de possibilités pour le mondial. Chacune d'entre nous sentait le désir compétitif de la première place, l'excessive exigence d'être à la hauteur. Exercice d'équilibre. Trois figures, deux d'entre elles obligatoires selon les règles de la gymnastique acrobatique en compétition, et la dernière, notre figure favorite. Les choses ne semblaient pas très bien marcher. Nous

avons commencé la chorégraphie avec beaucoup de force et d'expressivité. Nous avons sauvé la demi-colonne comme nous avons pu, car, alors que nous étions sur le point de tomber de cette figure que nous avions tant répétée, nous avions calculé qu'on ne nous décompterait que quelques dixièmes pour ce tremblement. Néanmoins, à la moitié de la chorégraphie notre perte est arrivée. Un manque de coordination en montant la figure a eu un résultat désastreux et inimaginable. Candela n'a pas tenu les secondes du poirier, ce qui était normal puisque nous étions mal placées. À la surprise générale, l'opportunité de passer en finale s'est évanouie en une fraction de seconde. Décontenancées, nous avons essayé de continuer la chorégraphie comme si de rien n'était, tout comme on nous l'avait appris. Quand elle tombe ou qu'elle rate une figure, une gymnaste doit toujours continuer. Peu importe comment elle se sent, elle ne pense qu'à une chose : finir la chorégraphie et garder les larmes pour après. María semblait opter pour une nouvelle tentative, mais j'ai décidé que cela serait une perte de temps et que, par conséquent, il valait mieux continuer normalement qu'arriver en courant à la dernière figure qu'il nous restait à réaliser.

Les larmes avaient commencé à rouler sur mon visage et elles ne s'arrêtaient pas alors que j'étais en train de danser sur le tapis, ignorant le monde qui m'entourait. À ce moment, je voulais juste sortir de là et analyser tout ce qui venait de se passer. Alors, je m'accroche aux envies : l'envie de poursuivre, l'envie de sentir et de faire tout mon possible parce que je mérite quelque chose de mieux, l'envie d'atteindre mon rêve avec cette conviction que c'est ce qui me rend unique. J'ai pensé : « je dois continuer ». Je dois continuer à démontrer que cela a été une faute inutile, qu'il nous reste la dernière figure et que nous n'allons pas la rater. Et nous ne l'avons pas ratée. Nous avons achevé un de nos pires enchaînements et j'ai remercié le fait que ce ne soit pas la chorégraphie « heureuse » lors de laquelle nous devions sourire tout le temps. Je n'en aurais probablement pas été capable. Ou peut-être que si, parce qu'on est entraîné pour cela, même si ce n'aurait pas été agréable du tout. J'avais beau vouloir m'asseoir et laisser couler les larmes qui essayaient de tomber à n'importe quel moment, j'ai fini la danse et me suis tournée pour adresser aux juges un grand salut, en m'assurant de leur montrer que rien n'avait échoué. Telle est l'attitude : fais-le sans peur de te tromper ou ne le fais pas. En sortant du tapis je sais que quelque chose va mal, et tandis que j'enlace mon entraîneuse, je me souviens de la quantité de choses que j'ai apprises de mes expériences en tant que gymnaste ; tu te relèves après avoir chuté, tu respires et tu continues, parce qu'on commence à accepter ses échecs la tête haute et les yeux ouverts.

Les infirmières qui étaient arrivées pour contrôler mon état, alertées par le son de la machine, sont restées abasourdis. Puri était parvenu à ce que mes pulsations baissent de 160 à 120, et elles continuaient à descendre. En effet, elle savait par Nerea que je détestais la magnésie, qui est pourtant un recours indispensable pour les gymnastes. Avec ce solide, les risques de glisser lors d'une figure sont minimes. En mettre était le dernier geste que nous faisions avant de fouler le tapis pour entrer dans le combat de notre exercice.

- C'est une machine, a dit mon oncle.

- Je le vois bien. Tout le monde n'est pas capable de faire cela : se concentrer sur soi-même et faire que ses pulsations descendent, a avoué le médecin, qui était arrivé pour voir ce qui se passait (si les pulsations n'étaient pas descendues, il aurait dû intervenir).

Dans la salle d'attente toute la famille était abattue. Puri essayait de les encourager, mais dans ces moments rien ni personne ne parvenait à les consoler. « Une prothèse ne va pas nous rendre la Desi que nous avions avant. Une étape s'achève », pensait Tania. Le médecin, en voyant l'état d'esprit des membres de ma famille, leur a rappelé que ce qu'il y avait d'essentiel, était que j'étais toujours en vie.

- Pourquoi vous inquiétez-vous ? Pour un membre ? Pour une jambe ? Vous vous inquiétez pour tout cela ? Maintenant regardez où elle est : elle est aux soins intensifs. Aux soins intensifs le problème ce n'est pas ce qu'il lui manque, mais ce qu'elle a ; elle a son corps entier en danger, et peut-être ne sortira-t-elle pas d'ici. Si l'infection ne disparaît pas et que tout ce qui est infecté ne disparaît pas avec les antibiotiques, alors oui nous aurons un problème important.

Le médecin a bien clarifié les choses. Ma jambe ne l'inquiétait pas, il était inquiet pour ma vie. J'aurais aimé qu'on me le dise dès le début. On s'attend à une chose et ensuite on se rend compte que la réalité est tout autre, et bien qu'il soit important de jouer avec la psychologie, à mon avis le patient doit être informé de ce qui est en train de se produire dans son corps, car c'est le sien pour une bonne raison.

Cette nuit ma mère a dormi avec moi aux soins intensifs. Ils ne laissent jamais dormir un membre de la famille, même quand le patient se trouve dans un état grave, mais c'était une occasion spéciale et on me traitait comme une princesse. J'ai passé une nuit de souffrance extrême, mais c'était la dernière.

Un an plus tard, le premier jour de cours de terminale, je me rappelle que mon professeur de géographie, je ne sais pas très bien à quel propos, a fait un commentaire qui m'a fait réfléchir : « Une personne devient adulte lorsqu'elle se rend compte qu'elle peut mourir, qu'il peut lui arriver de mauvaises choses. Les jeunes, vous vivez sans vous inquiéter de ce qui peut vous arriver, en buvant et en conduisant sans mesure et sans prendre le temps de penser au danger que courrent vos vies. Jusqu'au jour où il vous arrive un événement qui vous fait voir que le danger existe et que la mort peut arriver au moment le plus inattendu. » Bien que, dans mon cas, je n'avais pas cherché ce qui m'arrivait, je me suis rendu compte de la réalité de ma vie à ce moment-là, et qu'elle ne redeviendrait jamais la même. « Le destin t'a enlevé quelque chose de très prisé et de très précieux, mais je suis sûre qu'il t'a réservé des choses merveilleuses, parce que tu le mérites », me dit très souvent ma tante. C'est vrai, peut-être

qu'il m'était arrivé quelque chose d'horrible, mais on pouvait toujours retirer quelque chose de positif de tout. Cela m'a rendu très heureuse de savoir que beaucoup de gens s'aidaient de mon cas pour dépasser les problèmes de leurs vies, ôter de l'importance à des choses qui leur arrivaient au quotidien ou dépasser des situations compliquées. Le malheur n'existe pas si tu sais l'affronter avec courage, car les difficultés font partie du chemin... et les mots de tendresse de toutes ces personnes m'ont beaucoup soutenue tout au long de ma convalescence.

À 8 heures du matin, on m'a emmenée au bloc opératoire et on m'a amputée d'une jambe. De cela je n'en ai pas le moindre souvenir parce que j'étais sous anesthésie générale. Pendant l'opération, est arrivée à l'hôpital une psychologue qui avait été engagée par le club pour me suivre les mois où j'aurais besoin de thérapie. Elle a commencé à parler avec ma famille, qui était dans la salle d'attente. Elle les a rassurés avec ses mots, en les informant de la façon dont ils devaient mener la situation, durement, mais avec fermeté. Elle ne permettrait pas que l'un d'entre eux soit abattu au moment où ils devaient être forts pour communiquer de la sécurité à la principale concernée. Elle a recommandé à mes parents de garder la jambe une fois amputée, puisque c'était une preuve importante. La situation ne se limitait pas à mon problème de santé : cela allait bien au-delà. C'étaient bien les complications médicales qui avaient provoqué l'état de ma blessure, et pas l'accident en lui-même, c'est pourquoi il fallait faire justice : le médecin devait reconnaître sa responsabilité dans ce qu'il s'était passé.

Lorsque la psychologue a fini avec ma famille, elle a décidé d'aller au club pour annoncer la nouvelle à tous les gymnastes. Au moment de s'entraîner dans l'équipe de haut niveau, tout le groupe, dans une certaine mesure, était au courant de mon accident.

À 11 heures, le médecin a confirmé à mes parents que tout allait bien et que l'amputation avait été réalisée avec succès. Ma nouvelle vie commençait. À partir de ce moment, une Desi mourait et une toute nouvelle naissait.

Mes parents sont entrés dans la chambre lorsque je suis sortie du bloc opératoire. J'étais encore très endormie et chaque fois que j'étais consciente de ce qui venait de m'arriver, je me mettais à pleurer en répétant que je préférais mourir.

Des rares choses dont je me souviens aux soins intensifs, l'une d'elles m'a marquée profondément : le moment où j'ai entendu la citation qui depuis me sert de règle de vie.

C'est la mère d'un petit gymnaste du groupe technique du club qui me l'a récitée. Elle travaillait au bloc opératoire et l'avait vue tatouée sur une fille qu'on venait d'opérer. Elle lui a plu et l'a tellement impressionnée qu'elle me l'a répétée lors d'une des brèves visites qu'elle me rendait de temps en temps, pendant ses rares minutes libres de tout travail. C'était une phrase très semblable à celle dont je me souviens, mais pas exactement la même. Quelques semaines après être rentrée chez moi, alors que je racontais à ma mère de petits moments précis de mon séjour aux soins intensifs, je lui ai dit qu'une phrase me trottait dans la tête depuis l'opération :

- Je me rappelle avoir entendu la phrase : « La seule chose incurable, c'est l'envie de vivre ». Je ne suis pas certaine de quand, comment, ni à qui, mais je l'ai entendue aux soins intensifs et elle m'a fait réfléchir... c'est si vrai ce que ces mots signifient... Tu t'en souviens, toi ?

Et ma mère, étonnée que ce petit souvenir se soit installé, pour une étrange raison, dans ma mémoire (comme le moment où j'ai su que j'allais devenir marraine), m'a expliqué comment ce message m'avait été communiqué.

À ce jour, la citation du tatouage de cette fille inconnue est devenue mon propre tatouage, sur mon flanc droit, comme souvenir de ces jours où je préférais la mort, inconsciemment, sans encore me rendre compte que le simple fait de continuer à vivre vaut déjà la peine d'être vécu.

CHAPITRE 6 : LA VIE C'EST À 10 % CE QUI T'ARRIVE ET À 90 % LA FAÇON DONT TU RÉPONDIS À CE QUI T'ARRIVE (CHARLES SWINDOLL)

Jeudi 5 mars

Le lendemain matin j'ai eu une visite très particulière et amusante au petit déjeuner. La psychologue avait organisé les horaires des rencontres avec la famille. « J'ai besoin de quelqu'un qui se sente psychologiquement fort pour lui rendre visite sans que cela ne l'affecte ; je ne veux pas que quelqu'un entre effondré. » Mon oncle lui a dit que, comme il n'allait rester qu'une semaine, il avait envie de passer un moment avec moi après avoir déposé Luis au collège. Et c'est ce qu'il a fait. Vers 9 heures du matin, Kas est apparu par la porte des soins intensifs pour me donner le yaourt du petit déjeuner.

Mon oncle, qui savait bien quel genre de combat intérieur il devait mener, me parlait de façon positive, entière. Je l'ai serré dans mes bras et notre conversation a été fluide.

Le détail drôle de l'histoire a eu lieu lorsque le père de mon oncle, qui s'appelle aussi Castor, a voulu entrer me faire un bisou et me soutenir. Je ne le connaissais pas. J'avais seulement entendu parler de lui et vu quelques photos de lui et mon oncle à la pêche.

- Je suis le grand père de Desirée, mentit-il à l'infirmière pour qu'elle le laisse entrer. Il savait aussi que mon grand-père n'allait pas venir puisqu'à cette époque il vivait au Brésil et nous n'avions aucun contact.
- Venez par ici.

Ensuite mon « grand-père » est allé mettre son bonnet, sa charlotte, des gants, une blouse... Et tout l'uniforme bleu qu'on devait porter pour éviter les infections. C'était très drôle !

- Ton grand-père est ici, m'a dit l'infirmière quand ils se sont approchés.
- Ehhhhh... ah, oui ! Bonjour, papi ! ai-je dit, en essayant de me retenir de rire.

Nous avons échangé un regard complice tandis qu'il me faisait un bisou. Il s'est assis à côté de mon lit et m'a dit à quel point j'étais forte et à quelle vitesse je surmontais cette épreuve. Grand-père a de l'expérience dans ce genre de choses, car il a travaillé pendant de nombreuses années en mer, sur divers bateaux au Canada et à Terre-Neuve. Il avait vécu avec des compagnons qui avaient dû être amputés de leurs doigts et même de leur bras en haute mer à cause du froid. La visite, qui s'est avérée courte, m'a appris une grande leçon : peu importe comment c'est arrivé, l'important est de décider comment tu vas t'en sortir.

Le moment de manger était toujours le pire moment de la journée. Je retrouvais ma douleur, qui était essentiellement dans ma tête, et je voulais juste qu'on me laisse dormir pour me débarrasser

de l'angoisse de porter un morceau de nourriture à ma bouche. Ce jour-là ils m'avaient amené un filet de blanc de poulet pané aux dimensions exorbitantes, accompagné d'une salade et d'un yaourt. Sans doute, un plat pour champions, comme les menus très exagérés qui apparaissent dans les émissions où un grand homme essaie de relever le défi d'avaler des plats pour quatre ou cinq personnes. Même s'il était évident que cette quantité était trop importante pour moi, pour ma psychologue, qui venait d'arriver, cela n'était pas une excuse.

- Tu dois manger, Dési. Sinon, tu ne te rétabliras jamais. Maintenant commence peu à peu jusqu'à ce que tu termines tout.

J'ai tout mangé. J'ai terminé toute seule cet énorme filet de poulet. De ma vie, je n'avais mangé une telle quantité et le fait d'être obligée de manger et sans envie je l'ai finalement payé cher. Je me sentais si gonflée qu'après ce banquet je n'ai rien mangé des trois jours suivants.

Ce matin-là notre prof principal, Mosquera, a demandé à Iria d'annoncer la nouvelle en cours. C'était la dernière heure et ils avaient vie de classe. Quand Iria a commencé à expliquer en classe ce qui s'était passé, mes camarades n'ont pas su comment réagir. Sergio et Bruno, qui avaient ri de leurs propres blagues quelques heures plus tôt, se trouvaient embarrassés. Ce n'était qu'un coup dans le genou, comme celui de tant de joueurs de football tous les jours. Il y avait tellement de blessures de ce type que cela leur semblait très exagéré que le problème se termine ainsi. Au lycée on respirait un air triste. La plupart de mes camarades ont passé les jours suivants avec des visages allongés et des regards absents, essayant de donner un sens à tout ce qui s'était passé en si peu de temps.

Dans l'après-midi, j'ai été transférée dans une salle spéciale de soins intensifs qui, bien qu'ils soient toujours dans l'unité de soins spéciaux parce que j'étais encore nouvellement opérée et très faible, donnait la sensation d'avancer d'un pas en direction de mon lent rétablissement. C'était une chambre beaucoup plus grande et pour moi toute seule, où je recevais les mêmes soins que ceux de l'unité des soins intensifs mais avec plus de tranquillité et des visites non restreintes.

Ma sœur et ma grand-mère m'ont rendu visite cette nuit-là à l'hôpital, mais d'abord elles ont dû parler avec la psychologue pour qu'elle les briefe sur ce qu'elles devaient dire ou non. Mireya avait très envie de me voir mais d'un autre côté elle avait peur de me faire du mal s'il lui échappait un commentaire inopportun ou si elle me regardait trop et que cela me dérangeait, ou si son envie de pleurer se manifestait. Ce qu'elle ne savait pas c'est que j'avais une telle dose de pilules dans le corps qu'apparemment, j'avais déjà surmonté tout cela. Le plus dur a été quand j'ai dû arrêter peu à peu les antidépresseurs et que la réalité de ce qui m'était arrivé est apparue devant mes yeux du jour au lendemain.

La nuit, quand elles sont parties, ce fut à mon tour d'être avec la psychologue. J'ai parlé avec elle durant des heures, de 23 heures jusqu'à probablement une heure du matin passée. C'était un horaire assez inconfortable pour moi, mais nous devions nous adapter à son agenda chargé. Elle est arrivée

alors que j'étais sur le point de m'endormir et les infirmières ont tout fait pour qu'elle ne me dérange pas :

- Elle est très fatiguée et ce n'est pas une heure pour une séance de psychologie, lui ont-elles dit.

Mais elle était dans son droit et trouvait nécessaire de me parler à ce moment-là. Ma mère lui avait remis un des objets les plus importants de la décoration de ma chambre : le pêle-mêle de photos. Chaque été, quelques semaines avant la rentrée des classes, je faisais un collage avec les photos des meilleurs moments de l'année et je les fixais avec des punaises sur mon pêle-mêle violet, placé en face de mon bureau. J'avais aussi l'habitude d'y mettre quelques phrases de motivation pour les études qui m'aidaient à me concentrer quand je lisais.

Ce pêle-mêle comportait plusieurs photos, surtout des souvenirs de la dernière saison de gymnastique acrobatique : l'image à l'aéroport de la sélection espagnole avec nos survêtements rouges qui nous grossissaient, sur le point de prendre l'avion pour Paris pour aller au Championnat du Monde 2014. Une photo en grand avec Nerea au MIAC du Portugal, aussi en 2014, en train de tenir un petit drapeau espagnol, les yeux plissés parce que le soleil nous éblouissait. Il y en avait aussi une où nous apparaissions María et moi en train de faire une plateforme, qui est le nom d'une façon dynamique de lancer en saisissant les mains d'une camarade et en créant un carré qui sert d'appui pour lancer le voltigeur. En voyant cette photo je me suis souvenue de ma manie habituelle de regarder en face pendant cette figure au lieu de regarder Candela et l'endroit où je la lançais, comme cela devait être le cas. Sur l'image on remarquait aussi une autre de nos manies : celle de toujours rapprocher la plateforme de María parce que j'aimais lancer avec une relative séparation de nos mains vers l'abdomen alors qu'elle préférait avoir la plateforme proche.

La psychologue m'a fait choisir la photo qui me plaisait le plus parmi toutes, ce qui n'a pas été compliqué. J'ai montré celle qui était située au centre du pêle-mêle : une image à la verticale d'une figure compliquée appelée banane. À ce moment-là me sont revenus les souvenirs de cette journée. Nous l'avions prise un samedi quand, après l'entraînement, Candela nous avait invitées María et moi à manger chez elle parce que dans l'après-midi nous avions le festival de Noël au gymnase de Las Traviesas, qui était tout près d'où elle habitait. Après avoir mangé des blancs de poulet avec de la salade (je m'en rappelle parce ce que c'est un de mes plats préférés), nous étions descendues au parc de l'immeuble pour faire des acrobaties. Sa cousine nous aidait à monter quelques figures compliquées avant de nous prendre en photo. Les gens qui marchaient sur la promenade s'arrêtaient pour nous regarder et certains même nous prenaient en photo et nous applaudissaient. Nous avons passé un super moment à essayer des éléments nouveaux et à inventer des figures impossibles. Une dame qui était en train de promener son chien s'est arrêtée et nous a crié que nous ne pouvions pas faire cela ici, que c'était dangereux, que c'était interdit et qu'elle appellerait la police si nous continuions parce que nous

allions nous faire très mal. Nous l'avons ignorée. C'était notre sport ; depuis quand était-il interdit de faire du sport dans un parc public ?

Cette même nuit dans la nouvelle chambre j'ai vu ma jambe pour la première fois. Jusqu'alors je n'étais pas consciente qu'on me l'avait amputée. Je ressentais de la douleur et de l'inconfort mais je m'imaginais pas comment cela pouvait être.

Cela a été très dur de revoir le moignon après ce jour. Je n'aimais pas et ne voulais pas me rendre à la réalité que j'étais en train de vivre. En revenant de l'hôpital, Eva, une infirmière qui était une amie de ma tante, avait l'habitude de venir chez moi le matin pour aider ma mère pour les soins et les bandages. Je fermais les yeux et j'essayais de me détendre tandis qu'une larme coulait de temps en temps sur mon visage. Je pleurais à cause de la douleur, étant donné que la cicatrice était encore en voie de guérison et qu'elle était très sensible. Souvent je le faisais aussi par aversion. Néanmoins, cette situation m'a fait dépasser dans une certaine mesure cette sensation de rejet face au sang et aux blessures et, une fois les 18 ans atteints, j'ai eu le courage d'entrer dans un de ces autobus mobiles qui arrivent dans les villages toutes les trois semaines pour le don du sang. Ma joie s'est dissipée quand on m'a dit que je ne pourrai pas donner mon sang parce que mon poids réel (sans la jambe) était inférieur au minimum requis pour les donneurs, c'est pourquoi j'ai dû attendre un certain temps pour pouvoir, d'une certaine façon, rendre le service que je sentais qu'on m'avait rendu lorsqu'on m'avait transfusé du sang donné à l'hôpital.

Vendredi 6 mars

Comme mon rétablissement était notable, le vendredi on m'a montée à l'étage. Là j'ai eu aussi beaucoup de chance pour ma chambre, car j'étais seule à l'occuper bien qu'elle comporte deux lits, ce qui permettait à ma mère de passer la nuit à mes côtés sans se briser le cou sur les fauteuils réservés aux visiteurs.

Ma tante avait appelé Alexis le jeudi pour qu'il me rende visite à l'hôpital avec Carmen et Iria. Elle savait que c'étaient les personnes qui pouvaient le plus m'égayer et celles que j'avais très envie de voir. Elle ne connaissait pas mon ami Alexis en personne, seulement grâce à des photos et grâce à ce que je lui avais raconté de lui ; lui s'est présenté à ma tante comme le garçon des réseaux sociaux, parce qu'Alexis est critique de musique et commentateur de l'émission *Grand Frère* sur Twitter.

La veille de sa visite, Alexis avait rêvé que je revenais au lycée et que je sautais sans bâquilles d'un endroit à l'autre avec bonne humeur, comme avant. Cela l'a tranquillisé et lui a fait penser que je m'en sortirais, car il savait que j'étais une personne très forte. « Je me rappelle que nous sommes arrivés très nerveux parce que nous ne savions pas comment toi tu allais, ce que nous devions faire ou dire... et, surtout, nous avions peur que tu te mettes à pleurer, parce que nous nous ne pouvions pas

pleurer et parce que nous n'aurions pas pu supporter cela. Nous devions être forts pour te confirmer que tout allait bien. Si toi tu souriais, pour nous la visite en valait déjà la peine », m'a dit par la suite Carmen. Quand ils sont arrivés, la première chose que j'ai faite a été de donner le gâteau aux bonbons à Alexis ; je lui avais promis de le lui faire, et même si ma mère l'avait terminé, cela lui a vraiment fait plaisir. Mon amie Carmen, si drôle comme toujours, a commenté :

- Et bien, tu es épilée !

Elle essayait toujours de me faire rire. « Même si je ne peux pas te donner une jambe, je veux seulement, au moins, te faire sourire », m'a-t-elle dit. En vérité, comme pour nous entraîner nous portions des shorts, le fait que je n'avais pas de poils était une chance.

L'attitude de mes camarades m'a impressionnée ; ils me traitaient comme si rien ne s'était passé, et cela m'a plu. Ma mère leur avait déjà conseillé de ne pas me parler du sujet de l'amputation et d'essayer de m'encourager et de me faire rire. Ils y sont vraiment parvenus. Parfois je pense que je n'aurais pas été capable de me comporter comme si de rien n'était. En vérité chaque fois que quelqu'un entrait il fixait mes jambes, comme pour vérifier que cela était réellement arrivé, dans un dernier espoir que ce ne soit pas réel. Mais dès qu'ils portaient leur attention sur mes yeux, leurs visages changeaient et ils me parlaient tout à fait naturellement. Parfois cela m'incommodait de savoir que ces conversations étaient quelque peu artificielles, et qu'en sortant de la chambre ils parleraient entre eux de leurs impressions en me voyant. Au moins ils me traitaient comme d'habitude, et c'est ce que je voulais. Mon physique s'était altéré, mais à l'intérieur j'étais la même fille et je voulais que rien ne change, encore moins mes amis.

Au moment où j'ai ressenti notre complicité d'avant lors de cette visite si émouvante, j'ai dit à mes amis d'un ton amusant :

- C'est le pompon... maintenant j'ai mal à la jambe que je n'ai pas.

Ils n'ont pas su comment réagir et se sont regardés en essayant de trouver comment sortir de cette situation inconfortable. J'ai regretté d'avoir dit cela. Parfois cela arrivait, car je ne m'étais encore pas habituée. C'est une douleur gênante parce que tu confonds quelque chose qui n'existe pas, qui ne t'appartient pas, te fait mal. Aujourd'hui encore j'ai des picotements dans les orteils du pied que ma mère a tellement touchés pour vérifier que je ne sentais rien et je pense que c'est pour cela : les pincements que je n'ai pas appréciés à ce moment-là se font ressentir maintenant, et ils me font sursauter sur la chaise où je suis assise ou faire un bond lorsque je marche.

Pendant tout le temps où nous avons été dans la chambre, Alexis a remarqué que je n'arrêtai pas de toucher ma lèvre inférieure :

- Tu vas bien ? me demandait-il. J'ai acquiescé.

Ma tante leur avait expliqué avant d'entrer que si je me mordais la lèvre inférieure cela signifiait que j'avais mal, car je le faisais constamment, comme ils l'avaient déjà vérifié. Je n'imaginais pas qu'on m'observait autant, mais ce qui est sûr c'était que, même si je passais un bon moment, j'avais besoin de me reposer. J'étais si faible que n'importe quelle activité avec un rythme un peu soutenu m'épuisait, comme ces visites. Nous avons décidé que l'après-midi avait été déjà bien chargée et qu'ils reviendraient me rendre visite très bientôt. Autant d'émotions réunies m'ont permis de me rendre compte que, sans aucun doute, j'avais des amis que je ne méritais pas.

Samedi 7 mars

C'était déjà samedi, et ce week-end on célébrait la fête du Débarquement dans le village côtier de Val Minor. Il s'agissait d'une fête médiévale lors de laquelle on commémorait l'arrivée de la caravelle La Pinta au port de Baiona avec la nouvelle de la découverte de l'Amérique. On la fêtait dans les rues du quartier antique et pour les jeunes elle est devenue un vrai spectacle d'alcool et de musique au coucher du soleil. Lía n'avait pas très envie de sortir ce soir-là, mais sa mère lui a recommandé de sortir pour se changer les idées ; ce n'était pas bon de passer tant d'heures enfermée à pleurer, il lui fallait une activité divertissante.

Cet après-midi-là elle m'avait rendu visite à l'hôpital, même si je ne m'en souviens pas bien. Elle m'a apporté des notes pour que je commence à étudier, car j'avais encore beaucoup d'examens à passer et beaucoup de travail en retard. Les choses qu'elle devait me dire étaient notées sur une antisèche qu'elle avait dans sa main pour ne pas se retrouver dans la situation où elle ne saurait pas quoi me dire et subirait un silence gênant. Ce qui est sûr, c'est qu'elle a très bien fait les choses si l'on tient compte du fait qu'il ne lui restait presque plus de potins à me raconter, puisqu'ils m'avaient tous été révélés par mes amis la veille. Elle a remarqué que j'étais très fatiguée, et peu après être arrivée, elle a appelé l'infirmier pour qu'il m'apporte un yaourt que finalement je n'ai pas mangé, car je n'avais jamais d'appétit. Lía est toujours très serviable.

Il devait être sept heures quand est arrivée une visite totalement inattendue : il s'agissait d'une dame toute d'orange vêtue et d'un homme très grand. Tous les deux se sont présentés et le grand homme, Adrián, m'a annoncé que c'était lui qui allait être mon physiothérapeute tout au long du processus de rééducation qui m'attendait. Il s'était intéressé à mon cas dès mon arrivée en soins intensifs et après avoir pris contact avec le service, avait demandé expressément à ce que je sois sa patiente, car il faisait partie de ceux qui s'y entendaient le plus en matière de personnes amputées et, habitué à avoir affaire à des personnes âgées, il savait que c'était là l'opportunité de faire des choses différentes lors de ses après-midi de travail, en essayant de me faire avancer avec des exercices plus complexes. Nous avons eu un bon contact dès le premier jour. Il me traitait avec beaucoup de prévenance, très attentif au fait que je ne tombe pas ou que je ne me fasse pas mal. Il m'a appris

quelques exercices que je devais faire dans mon lit avec mon moignon pour le fortifier et aussi pour l'insensibiliser, et il a demandé à ma mère de m'apporter des béquilles pour commencer à marcher dès le lendemain. Pendant ce temps, la dame en orange nous a fourni un fauteuil roulant, vert, neuf et très joli, que j'ai utilisé surtout chez moi pour me déplacer dans la cuisine.

Cette nuit, j'ai vu, pour la première fois, des vidéos montrant comment serait ma nouvelle vie ; une vie avec une prothèse de jambe. Adrián nous a fourni une information générale de ce monde inconnu de nous. Je n'avais même pas pris le temps de penser au fait qu'il y avait des personnes qui marchaient sans jambes. Cela avait été trop tôt pour assimiler la chose. En voyant les vidéos, j'ai su que je devrais apprendre à marcher avec une fausse jambe. Cela m'a permis de nourrir des espoirs quant à la nouvelle vie qui m'attendait. La première vidéo que j'ai vue était celle d'un garçon qui portait une prothèse du modèle Genium X3, une des meilleures sur le marché et celle que j'utilise actuellement. Cette jambe permet de mener une marche rapide (voire courir un peu), monter des escaliers et plonger dans l'eau douce sans risque de gaspiller les 70 000 euros qu'elle coûte. La vidéo m'a suffisamment motivée. Ce garçon avait des activités simples du quotidien, comme monter ou descendre de bancs ou marcher sur des terrains dénivélés, mais ce que je ne savais pas alors c'était que cette apparente facilité avait un prix. On remarquait que derrière il y avait beaucoup de travail aussi bien de sa part que de celle du technicien orthopédiste et du physiothérapeute qui l'avaient traité, car la jambe seule ne fait rien. Le travail bien coordonné de l'emboîture à laquelle le genou prothétique est fixé avec le moignon et les interminables heures de rééducation déterminent le niveau d'activité qui permettra de réaliser la prothèse. Un peu comme en gymnastique : sur le tapis, on ne voit que le résultat final, mais derrière ce sourire que l'on essaie d'adresser aux juges et, et surtout au public, se cache beaucoup de travail de la part du gymnaste, mais aussi des entraîneurs et des parents. La conception des justaucorps, le choix des musiques en fonction de la personnalité de chaque gymnaste, les éléments gymniques, les entraînements, la partie psychologique, les exercices de relaxation, les massages lorsqu'il y a des contractures, les entretiens avec les parents, etc. etc. En l'absence d'argent, l'entraîneur doit effectuer le travail d'un chorégraphe, d'un musicien, d'un designer, d'un psychologue et d'un masseur spécialisé, en tenant compte du moindre détail afin d'obtenir un bon résultat sur la piste.

Dimanche 8 mars

L'un des meilleurs jours a été celui de la visite de mon groupe d'amis. La mère de Sergio avait fait en sorte qu'ils aillent tous ensemble me rendre visite, chacun avec une rose blanche, en plus d'une boîte de chocolats et d'une peluche d'une énorme vache bleue que je garde encore dans ma chambre. Chez le fleuriste, un de mes camarades avait remarqué une très jolie peluche. La vendeuse l'a prise et a demandé à qui elle était destinée.

- À une amie qui est à l'hôpital, a répondu l'un d'eux.
- Mais... c'est pour son anniversaire ?
- Non...

Sur la peluche, il était écrit « FÉLICITATIONS », et les jeunes ont lâché quelques plaisanteries sur ce malentendu.

J'ai été tellement impressionnée par cette visite que j'ai posté sur Twitter le soir-même la photo que j'avais prise avec eux dans l'après-midi, sur laquelle j'apparaissais entourée de tous mes amis avec leurs fleurs respectives. Les gens, évidemment, étaient déjà au courant de ce qui s'était passé, mais ils ont été impressionnés de voir cette photo sur un réseau social public, sur laquelle je souriais assise dans le fauteuil roulant d'où une seule jambe dépassait. Je l'avais fait parce que je me sentais très aimée et reconnaissante d'avoir les amis que j'avais et je voulais communiquer ce bonheur à tout le monde. Je voulais qu'ils sachent que j'allais bien, que j'étais heureuse de retomber dans mes anciens travers et que j'y sauterais à pieds joints même si ce n'était qu'avec un seul pied.

Je l'ai finalement effacée par « précaution », car, selon ma psychologue, je ne devais pas me précipiter pour donner une information quelconque sur les réseaux sociaux, puisque de nombreux journaux pourraient l'utiliser pour leurs informations, étant donné que nous avions rejeté des questions et des séances photos à l'hôpital parce qu'« on attendait le moment opportun pour le faire ».

Les après-midi dans la chambre devenaient agréables. J'étais toujours bien accompagnée, que ce soit par mes amis ou des membres de ma famille. J'étais la petite fille la plus gâtée de tout l'étage ! La douleur continuait, mais ce n'était rien comparé à tout ce que j'avais subi avant l'amputation. Il était difficile pour moi de rester endormie, de trouver la position adéquate pour que ma cicatrice ne me fasse pas mal. Il était difficile aussi d'aller aux toilettes. J'avais commencé à découvrir à quoi faisaient allusion les médecins avec l'histoire du « membre fantôme ». Je sentais ma jambe chaque fois que j'étais sur le point de manger et à chaque fois que j'allais aux toilettes. En apprenant tout cela, mon père a essayé que cette action devienne quelque chose de drôle. Le premier jour dans la chambre, quand je n'avais pas encore de béquilles ni de fauteuil roulant, mon père et moi avions eu l'idée d'une manière originale de me déplacer jusqu'aux toilettes, qui étaient à quelques mètres, sans qu'il ait besoin de me charger dans ses bras (même s'il adorait me porter comme une princesse). Le meuble en forme de porte-manteau sur lequel on accrochait les médicaments connectés à ma veine comportait des petites roues. Les médicaments devaient m'accompagner au moindre recoin où j'allais, et ils n'étaient pas nombreux, de sorte que pour éviter de devoir les déplacer, je me déplaçais avec eux. Mon père me faisait monter sur les roues du « porte-manteau » et il me poussait jusqu'à ce que j'arrive aux toilettes et, de la même façon, pour que je revienne. On s'amusait bien avec cette manœuvre jusqu'à ce qu'une des infirmières nous attrape *in medias res* et nous demande de ne plus le refaire, pour notre sécurité.

Lundi 9 mars

Le lundi, mes anciennes camarades du trio m'ont rendu visite. Après avoir un peu bataillé avec les infirmiers, nous avons obtenu que la petite Candela puisse monter aussi avec María. J'avais un cadeau pour elles que j'avais préparé depuis un bout de temps. Mon intention avait été de le leur donner le jour de leur anniversaire puisqu'elles sont toutes trois nées au mois de novembre, mais avec le peu de temps libre que j'avais, cela s'était avéré impossible pour moi. Il s'agissait d'un album de photos totalement personnalisé et fait à la main. J'avais créé une sorte de petit cahier pour chacune avec des feuilles cartonnées de couleur, en faisant un collage de toutes nos photos de la saison et des coupures de nos actualités dans les journaux. « Le Flic Flac gouverne d'une main de fer la scène galicienne », « Le Flic Flac affronte un autre défi », « Onze gymnastes du Flic Flac jouent leur place pour le mondial. »

Quand elles sont entrées j'ai été très contente. D'abord je me suis concentrée sur María, elle semblait nerveuse. Nous avions peu à peu perdu contact depuis que nous ne nous entraînions plus ensemble.

Je lui ai donné le cadeau et je lui ai dit qu'il me manquait une jambe, mais que j'avais un moignon avec lequel j'apprendrais à faire beaucoup de choses nouvelles. Elle n'a pas su quoi répondre. Elle n'assimilait pas encore la situation. « Le jour de l'accident je me rappelle que j'étais très exténuée à cause d'un examen. J'étais sortie une heure avant l'entraînement et peu de personnes étaient restées au gymnase, car elles sont parties juste avant que tu ne tombes. J'ai appris le lendemain que tu étais à l'hôpital et cela m'a rendu triste pour toi. Quelques jours après, Jorge, du club, a demandé sur le groupe des parents des gymnastes de haut niveau de ne rien dire à leurs enfants à propos de ton amputation, mais des messages sur Facebook de gens qui le publiaient ont commencé à arriver et nous étions déjà au courant de tout. Ma mère me l'a dit lorsqu'elle m'a réveillée pour aller en cours. Elle m'a dit : « María, tu sais que Desi va très mal. Les choses se sont compliquées et... » Et alors elle a commencé à pleurer et je ne m'imaginais pas encore ce qui était arrivé. Elle m'a dit qu'ils allaient t'opérer une dernière fois. J'ai passé toute la matinée à pleurer en cours et quand je suis allée m'entraîner et que je suis arrivée au gymnase, tout le monde était très grave. Ta psychologue nous a expliqué ce qui s'était passé et elle nous a dit que c'était une situation que nous devions affronter comme quelque chose de normal ; beaucoup te soutenir, essayer d'aller bien et pleurer pour rien au monde. Nous devions concourir au MIAC le lendemain, on nous enlèverait nos téléphones portables pour la nuit. J'ai parlé avec elle parce que je n'étais pas capable de surmonter cela. Je lui ai dit que je ne comprenais pas ce qu'il se passait et que j'étais dans une grande confusion. Tout me semblait faux, un cauchemar. »

Mardi 10 mars

Le mardi s'est levé et je me suis préparée à étudier un peu le matin. J'avais passé une nuit relativement bonne. J'avais toujours du mal à trouver la bonne position pour dormir, car le moignon était encore douloureux et aussi bien du côté droit que du gauche mon poids retombait sur la cicatrice, encore tout juste opérée et très sensible. Mais ce n'était pas le pire de mes nuits. Sans doute, ce que je craignais le plus c'était l'heure du dîner, car c'était le moment où une infirmière venait pour me piquer dans le ventre. On me piquait le matin et à midi dans le bras, mais la piqûre dans le ventre était insupportable ; j'avais des bleus avec toutes ces aiguilles. Cependant, ce qu'il y avait de plus inconfortable c'était d'être toute la journée avec la perfusion. Je me rappelais la dernière fois où j'avais eu une transfusion dans le bras, quand on m'a opérée des végétations. Je n'avais pas gardé un bon souvenir de cette expérience, car au moment de me passer d'un lit à l'autre pour m'emmener au bloc opératoire ils avaient oublié de déplacer le sérum auquel était reliée ma perfusion. Je m'en suis rendu compte juste à temps, alors qu'ils étaient déjà en train de me transférer et l'aiguille reliée à mon bras était sur le point d'être arrachée et éjectée.

Les matins étaient très tranquilles, car la seule visite que j'ai reçue a été celle de mes deux amies Sara et Andrea, qui m'apportaient des croissants tout juste sortis du four de la boulangerie devant laquelle elles passaient avant d'arriver au lycée et d'autres petits présents comme des cartes avec des phrases motivantes. Après, j'en profitais pour dormir un peu, puisqu'en temps normal j'étais très fatiguée. Ce matin-là, celui qui avait été désigné comme mon physiothérapeute, Adrian, est apparu à la porte de ma chambre – il était grand au point de toucher le plafond avec sa tête – et il m'a demandé de le suivre.

Nous avons parcouru le couloir de l'étage, comme je le faisais tant de nuits avec mon père avant le moment de dîner, et nous sommes arrivés jusqu'aux escaliers. Il a approché une chaise et m'a indiqué qu'il m'apprendrait à monter les escaliers. J'étais enthousiaste à l'idée de commencer ! Bien que je sois toujours très fatiguée, le fait de bouger, de faire de l'exercice ou n'importe quelle activité qui me demandait le moindre effort me manquait. Tout à coup, j'étais là, regardant ce jeune homme, grand, mince et barbu, me montrer comment je devais faire avec mes béquilles, qui étaient trop courtes pour lui. Quand cela a été mon tour de l'essayer, Adrian a été impressionné. « Les gens normaux mettent au moins trois jours pour apprendre à monter les escaliers, et je ne te parle même pas des personnes âgées ! » J'avais déjà utilisé les béquilles deux mois quand je m'étais fait une entorse et j'avais aussi l'habitude de faire du sport, donc c'était facile pour moi de me coordonner avec mes deux nouveaux inséparables compagnons, mais je dois avouer que descendre m'a donné vraiment beaucoup de vertige. Je savais que si je me penchais trop à droite, je n'avais aucun point d'appui et que je tomberais, mais mon kiné m'accompagnait à chaque mouvement et m'a donné beaucoup de confiance. Après une demi-heure d'entraînement, j'étais très fatiguée et Adrian s'en est rendu compte : « On en a fini pour aujourd'hui, mais ne t'inquiète pas, je reviens demain. En attendant, tu peux t'entraîner un peu dans la journée. » Aussitôt dit, aussitôt fait ; dans l'après-midi, mon père et moi sommes retournés

dans les escaliers pour faire deux répétitions. « Une par une ! », me disait mon père inquiet. « Que t'a dit le kiné ? Une par une ! » Mais une par une c'était déjà trop facile et ennuyeux pour moi et des semaines plus tard, c'était déjà, au moins, trois par trois.

Cet après-midi-là, dans la chambre, j'ai fait quelque chose qui a grandement impressionné ma mère. J'avais une télévision très moderne grâce à laquelle je commandais le menu que je voulais pour le lendemain. Je pouvais également regarder les émissions de télé et accéder à Internet, alors je me suis préparée à regarder des vidéos du championnat du Portugal auquel mes coéquipiers étaient allés ce week-end. Je regardais les chorégraphies en analysant en même temps chaque détail, en faisant attention aussi bien aux passages sur le tapis de mes coéquipiers qu'à ceux des nouvelles équipes qui me surprenaient par leurs performances parfaites. Je n'étais pas consciente de ce que cela supposait pour moi de voir cela ; j'avais trop d'antidépresseurs dans le corps pour réaliser que de ne pas avoir de jambe signifiait que je ne pourrais plus jamais repratiquer ce sport. Les médicaments faisaient que je me croyais toujours entière, comme si le sujet ne me concernait pas. Quelques heures plus tard, Nerea est arrivée et ensemble nous avons commenté les performances de nos camarades, ainsi que celles des duos et des trios les plus connus de Grande-Bretagne, de Belgique, du Portugal ou de Russie. J'adorais lui parler des éléments gymniques, parce qu'il s'agit d'un sujet très vaste avec de nombreux noms difficiles que nous seuls du monde de la gymnastique maîtrisons.

Cette nuit-là, j'ai également eu une séance avec la psychologue et, encore une fois, l'horaire qu'elle exigeait ne semblait pas être le meilleur pour mon état. Même si je savais que le simple fait d'écouter ce qu'elle me disait m'aidait à mettre de l'ordre dans mes idées, je n'avais pas envie d'une autre conversation qui durera jusqu'à deux heures du matin. Elle m'a dit que les blessures psychologiques sont plus graves que les blessures physiques, car elles mettent plus de temps à se refermer et laissent des traces profondes. C'est pourquoi, quand je n'ai eu personne sur qui m'appuyer, le fait de tout garder pour moi n'a fait qu'accumuler une souffrance qui, plus tard, a rejilli sous forme de haine et de rage.

CHAPITRE 7 : PARFOIS C'EST BIEN DE NE PAS ALLER BIEN

Mercredi 11 mars

Enfin chez moi ! Même si on me traitait très bien à l'hôpital, je ne rêvais que d'une chose, rentrer à la maison et dormir dans mon petit lit... Le matin, après le petit-déjeuner, j'ai enfilé ma robe préférée et mis l'eau de Cologne à la vanille que ma mère m'avait achetée pour l'hôpital et qui me rappelle maintenant cette époque-là. Georges, l'entraîneur, est venu me rendre visite. Nous avons parlé un bon moment jusqu'à ce que l'infirmier de l'étage arrive pour me dire au revoir. Pedro s'était vraiment pris d'affection pour moi pendant le court laps de temps où j'ai été là-bas, et je l'appréciais aussi beaucoup. J'ai dit au revoir au reste des infirmières pendant que mes parents faisaient mes valises ; il y avait beaucoup de choses à rassembler, car la chambre s'était remplie de peluches, de fleurs, de chocolats et d'autres cadeaux. J'étais très excitée et heureuse de laisser cette étape derrière moi, jusqu'à ce que nous quittions l'étage où j'avais été admise et que nous nous dirigions vers l'ascenseur. Toutes les personnes qui se trouvaient à l'hôpital pour différentes raisons ont soudainement tourné les yeux vers ma jambe ou plutôt vers mon absence de jambe. C'étaient des regards différents : certains montraient du mécontentement, d'autres, de la peine, d'autres ne regardaient que de façon neutre comme celui qui regarde n'importe quel inconnu dans la rue. Mais tous me contemplaient, et cela me gênait. J'ai commencé à avoir tous types de pensées et de sensations : je n'étais pas prête à affronter autant de public. Je me sentais observée alors que tout ce que je voulais, c'était passer inaperçue et me faufiler parmi la foule comme si j'étais une fille comme une autre, mais ce n'était pas possible. J'avais été tellement choyée et soignée que je ne voyais pas la réalité telle qu'elle était. Je n'avais pas pensé à ce qui allait me tomber dessus. Personne ne m'avait préparée à l'échec, au moment où j'ai vu mon monde s'effondrer pour la première fois. Alors que j'étais sur le point d'arriver à l'endroit où mon père avait garé la voiture, je me suis effondrée. C'était trop de pression, trop de nouveautés en si peu de temps. La psychologue, qui était restée pour parler avec Jorge, est venue rapidement et m'a tranquillisée avec son exercice de respiration. Dans les moments d'anxiété, je ne voulais jamais le faire, mais en réalité, je finissais toujours par me détendre et, une fois calmée, par écouter ses paroles thérapeutiques. Elle m'a convaincue d'essayer, malgré la difficulté, d'ignorer tous ces gens qui me fixaient du regard. « C'est normal, m'a-t-elle dit. Tu apprendras à vivre avec. » Sur le chemin du retour chez moi, j'ai repensé à ce qu'elle m'avait dit plusieurs fois et j'ai pensé que cette situation était déjà surmontée ; à partir de ce moment-là, c'était mon corps et je n'avais pas à avoir honte si les gens le voyaient. Après ce raisonnement, le calme m'a envahie.

En revenant à la maison pour la première fois après tant de temps, tout m'a semblé très compliqué. J'étais passée du statut de personne totalement indépendante à celui de personne ayant besoin d'aide pour tout. Comme ma tante était en train de dormir chez moi et que ma mère et ma grand-mère étaient toute la journée aux petits soins pour moi, je n'en pouvais plus et souvent je voulais

juste être traitée comme la Desi d'avant. « Quand tu es revenue, tout était très dur. Je ne savais pas comment t'aider et parfois vouloir te faire du bien empirait ton état. Soudain, tu te retrouves dans une situation où tu ne sais pas comment agir et tu n'as pas le temps d'apprendre ou de comprendre. Tu es en condition de ne rien faire, mais je me suis efforcée de le faire du mieux possible, même si ce n'était pas suffisant. Je te préparais tes plats préférés. Je savais que si tu ne mangeais pas, tu serais faible et que tu n'aurais pas la force d'aller en rééducation, et on m'avait dit qu'il fallait que tu manges de la viande de bœuf deux fois par semaine, mais il n'y avait pas moyen. Je le comprenais, mais je n'admettais pas qu'après ce que tu avais traversé, tu puisses baisser les bras faute de ne pas t'alimenter, alors j'ai caché les morceaux de viande dans tes salades, la seule chose que tu aimais », m'a raconté ma grand-mère.

J'étais arrivée à la maison avec dix kilos de moins, en tenant compte du fait qu'il me manquait un membre. Mes yeux étaient devenus noirs à cause de l'abus de médicaments. J'avais une grande pupille par nature, mais à cette époque, mes yeux sont passés du bleu clair au noir foncé, littéralement. Mon visage était si mince que mes joues étaient à peine marquées quand je souriais et mes vêtements étaient trop grands de toutes parts. J'étais très fatiguée, peut-être à cause de tant de pilules (car je n'ai pas fait trop d'efforts) ; quand je suis rentrée chez moi, je me suis endormie sur le canapé du salon.

J'ai été réveillée par ma mère à 5 heures quand mes amis sont arrivés pour me rendre visite. Lia, Iria, Carmen et Alexis ont montré leurs têtes du hall d'entrée.

– Nous t'apportons un cadeau ! m'ont-ils dit.

J'étais un peu en colère, car je me sentais très fatiguée et j'aurais aimé continuer à dormir, mais le fait que mes amis soient arrivés si tôt pour me rendre visite et même m'amener des cadeaux m'a encouragée.

Il s'agissait d'un tableau de collage au fond violet (assorti à ma chambre) avec quatre photos sur lesquelles j'apparaissais avec chacun de mes quatre amis et une énorme et aimante peluche en forme d'ours.

Ma tante, qui venait d'arriver, a préparé un goûter sur la table du jardin pour profiter de l'agréable après-midi ensoleillé.

Tout semblait normal. Je me sentais à l'aise d'être de retour à la maison, choyée et enveloppée par les visites et les cadeaux qu'on me faisait. Et ce n'était même pas mon anniversaire ! Les jours suivants se sont écoulés entre le train-train des études, les visites d'amis et de membres de la famille et la tentative de me remettre émotionnellement.

L'attention et le soutien de mes professeurs, dès mon retour à la maison, ont été essentiels. Ils m'envoyaient tous les exercices et notes de cours et se proposaient de m'expliquer le programme chez moi.

Ils étaient très soucieux de ma compréhension et de mes rendus en temps et en heure. J'ai dû étudier dur et faire tout le travail et les examens que mes camarades de classe avaient fait pendant trois semaines, avec le handicap de douleurs continues aux jambes. J'avais déjà commencé à étudier à l'hôpital, mais à la maison j'ai pris l'habitude des évaluations encadrées par ma psychologue dans le but de tout rattraper et de réussir cette année scolaire. Pendant une semaine entière, sous sa surveillance, j'ai rattrapé tous les examens auxquels j'avais été absente. Les professeurs me les envoyait par mail et la psychologue venait chez moi pour me contrôler pendant que je les faisais. J'ai fini par être débordée de travail parce que certains jours j'avais deux ou trois examens en même temps et même si je devais étudier, j'avais encore beaucoup de visites. De plus, le matin, je me levais tôt pour aller à la rééducation.

Je me douchais avec l'aide de ma tante, puisque je n'étais plus capable de sortir de la douche toute seule ; si je faisais un bond, je pouvais tomber, et je n'avais pas non plus l'énergie nécessaire pour me débrouiller toute seule. À 10 heures 30, l'ambulance venait me chercher et presque toujours nous tombions sur un chauffeur très sympa qui nous laissait ma tante et moi en faire des nôtres... Chaque seconde était l'occasion de nous amuser, où que ce soit ! Et comme alors la chanson « chau-chau-chauffeur, arrêtez votre taxi » était à la mode, on n'a pas hésité à enfiler les gilets orange qui étaient là pour monter un spectacle matinal. Cela m'a fait aimer aller aux séances de rééducation. Je remarquais des améliorations tous les jours et, même si je n'ai pas toujours été bien physiquement, j'ai essayé de faire des efforts pour tous les exercices qu'Adrian me proposait. « C'est pour mon bien », pensais-je ; « mieux tu le feras maintenant, mieux tu marcheras avec la prothèse », me rappelait-il. C'est que, dès la première minute, j'avais déjà lancé le compte à rebours jusqu'au jour où on me mettrait la prothèse. J'ai imaginé comment elle serait et tout ce que je pourrais faire à nouveau. Me voir moi-même en train de marcher était un vrai rêve, une joie, alors que des semaines auparavant, le fait de marcher était une chose si simple. J'avais maîtrisé les exercices d'équilibre en quelques jours et je me concentrerais pour améliorer, surtout, ceux de force. Comme Adrian me l'expliquait, la prothèse était très lourde, j'ai donc dû faire de mon fragile moignon un véritable haltérophile.

Je pense que l'attitude que j'avais en tant que gymnaste m'a beaucoup aidée à travailler la rééducation. Le sport, en général, apprend de nombreuses valeurs : à travailler en équipe, à acquérir de saines habitudes, à atteindre des objectifs, à développer la créativité... Mais la gymnastique acrobatique, surtout, t'apprend à souffrir et à te battre pour obtenir un exercice propre et obtenir un dépassement personnel quotidien pour apprendre de nouvelles techniques. Elle apprend à lutter contre la déception lorsqu'on n'obtient pas ce que l'on attendait et à découvrir que la clé est de travailler plus dur. De plus, le sport de haut niveau enseigne la responsabilité, le dévouement, l'engagement, la confiance en soi, le vivre ensemble, tant d'attributs et de compétences... et bien sûr il apprend à ne pas baisser les bras et à savoir renoncer à beaucoup de choses. Combien de fois ai-je regretté de ne pas

pouvoir aller à une fête ou à un anniversaire parce que je devais aller à l'entraînement ! Et combien de fois j'aurais aimé rester à étudier tout un après-midi pour ne pas avoir à le faire le soir après un dur entraînement ! Mais, comme me le répétait toujours ma mère, qui veut quelque chose, ce quelque chose lui en coûtera. Je vous assure que personne n'est parvenu à aller dans un mondial sans avoir lutté et transpiré sang et eau à chaque entraînement, car le succès n'arrive pas du jour au lendemain, et on doit travailler très dur pour arriver à atteindre ses objectifs. Cette attitude qui m'avait appris à me donner au maximum chaque minute au gymnase et le fait d'avoir un mental fort m'a aidée lorsque je me suis retrouvée dans cette situation si difficile.

Je me rappelle un des entraînements les plus durs de ma vie. Nous n'étions qu'à quelques semaines de notre participation au championnat le plus important de la saison, le mondial, et les entraînements étaient épuisants. Nous devions atteindre le plus haut niveau et être en pleine forme pour entrer sur le tapis et réaliser un exercice sans faute, sans que cela ne nous demande un grand effort. Les entraînements étaient complets et l'attention portée à notre santé était extrême : nous avions un régime élaboré par une nutritionniste et devions bien nous étirer à la fin de chaque entraînement, tout en rendant visite, en plus, à un kinésithérapeute dès qu'il le fallait. Nous ne pouvions pas nous permettre de jeter tout notre travail par-dessus bord à cause d'une blessure.

Cet après-midi-là l'objectif évalué par Jael était de réaliser cinq exercices de chorégraphie brillants, sans aucune erreur. Si nous échouions sur un petit détail, nous devrions recommencer l'exercice dans son intégralité. La partie dynamique n'a pas représenté pour nous un problème étant donné que c'était notre meilleur exercice. Nous avions été le premier trio juvénile d'Espagne à réaliser un double saut périlleux en compétition, une figure d'une grande difficulté. La connexion était parfaite. Nous lancions Candela avec beaucoup de puissance et elle était si légère qu'elle sautait et arrivait très haut, en parvenant à faire des mouvements surprenants. J'avais l'habitude d'enchaîner avec la rondade flip salto arrière : une série de sauts individuels de *tumbling* qui étaient obligatoires dans notre catégorie et que j'avais appris cette même saison. J'arrivais épuisée à ce moment de l'exercice et cela me demandait une grande concentration et des efforts, mais lors de cet entraînement je ne l'avais raté qu'une fois et, bien que cela me gênait beaucoup parce que nous devions recommencer encore une fois la chorégraphie dans son intégralité à cause de moi, le fait de savoir que mes camarades ne se fâcheraient pas à cause de ce détail me consolait, car elles savaient que c'était plus dur pour moi que pour toute autre. Notre sport est comme cela ; nous dépendons de nos camarades. Si une échoue, nous échouons toutes.

L'exercice d'équilibre était composé de trois pyramides et de trois éléments gymniques individuels. La première était la demi-colonne, une figure obligatoire lors de laquelle je faisais le pont et María se plaçait debout sur moi avec Candela en train de faire un équilibre sur ses mains. Elle n'était pas compliquée ; ce qui était problématique était la montée que notre entraîneuse nous avait imposée, un saut direct qui rendait difficile un équilibre de tant de précision. Lors de la deuxième, Candela

faisait le poirier au-dessus de nos mains et la troisième et dernière, notre figure favorite, celle qui nous caractérisait et nous différenciait des autres trios : avec María en grand écart prenant mes jambes, Candela se plaçait au-dessus du « O » que nous faisions avec notre corps pour réaliser un équilibre avec ses mains. Le bilan a été qu'épuisées comme nous étions, nous avons fini par faire, au moins, vingt répétitions au lieu de cinq. Chaque fois la chorégraphie était accompagnée d'une erreur : nous tremblions sur une montée et tombions de la figure, nous ne tenions pas les trois secondes obligatoires parce que nous étions instables, nous rations les exercices individuels... La fatigue s'accumulait peu à peu étant donné que, même en ratant le début et en sachant que cette chorégraphie n'était plus comptée comme bonne, nous devions la faire jusqu'au bout. Nous n'exprimions plus, nous ne réalisions plus les exercices du mieux que nous pouvions ; nous nous contentions de répéter une fois après l'autre la chorégraphie, en espérant qu'aucune ne soit ratée. « Allons, concentrez-vous ! », nous disait Jael, inquiète. Parfois, l'effort, c'est exactement ce dont nous avons besoin dans notre vie.

Cela n'était pas habituel chez nous ; nous avions l'habitude d'avoir 9/10, c'est-à-dire, tout au plus, nous rations une chorégraphie sur dix. Lors de cet entraînement, elle ne nous en avait demandé que cinq et nous en étions déjà à la douzième ! Les larmes commençaient à ruisseler dans nos yeux. Nous étions épuisées et notre patience avait déjà atteint ses limites. Je n'avais en tête que des idées négatives : « On va bien voir qui rate celle-ci. Aujourd'hui nous ne sortons pas d'ici avant minuit. Je suis lasse. » Je n'étais plus en mesure d'encourager mes camarades, ni elles, ni moi. Nous avons échangé des airs d'exaspération chaque fois que l'une de nous en ratait une. « C'est de ta faute », pensions-nous. Mais ce n'était pas « sa faute ». L'erreur, dans un trio, est des trois. Juste au moment où nous nous apprêtions à en faire une de plus, une autre parmi tant d'autres, nos camarades, qui étaient déjà en train de s'étirer (parce qu'ils avaient terminé leurs répétitions) ont commencé à nous encourager. « Allez, les filles ! Vous pouvez le faire ! Une de plus et vous partez ! Rien qu'une, allez ! » C'a été un beau geste. C'est ce qui compte vraiment dans une équipe : peu importe les médailles que nous obtenions à nous tous, nous nous prêtons de l'eau quand l'un d'entre nous en avait oublié. La chose importante est de reconnaître que nous traversons un mauvais moment et d'aider à nous remonter le moral. De la gymnastique, en plus d'une série de souvenirs inoubliables, j'emporte des amitiés pour toute la vie.

Après avoir vu la réaction de nos camarades et compris qu'ils nous faisaient confiance pour faire la dernière parfaitement, nous avons aussi commencé à croire en nous. Nous savions tous que nous étions capables d'en faire une de plus, la dernière qui nous restait, sans aucune erreur. Alors que j'attendais que retentisse le signal sonore du début de la musique, je me suis dit à moi-même : « Cet ultime essai doit être concluant » et j'ai imaginé que je participais à une compétition et que tous ces encouragements étaient ceux de nos parents lors des championnats. Nous avons donc fait chaque pas, concentrées, en exprimant et en réalisant chaque mouvement avec force... jusqu'à ce que la musique s'arrête et que nous finissions contentes d'avoir fait un grand exercice. Tout le monde a applaudi. Nous

nous sommes senties soulagées d'avoir fini et d'apprendre qu'enfin nous pouvions rentrer chez nous, mais nous avons surtout appris une grande leçon : il valait mieux se concentrer et fournir des efforts pour en faire cinq bien que d'en faire vingt-cinq sans entrain.

Nous avons tous besoin d'un objectif et parfois il n'est pas facile de se débarrasser de l'un pour en obtenir un autre, il n'est pas facile de tourner la page, car les changements effraient et nous cherchons le confort que l'inconnu ne peut nous offrir. Même si tout le monde me répétait encore et encore que j'étais un exemple à suivre, je ne voyais pas les choses ainsi. Je n'avais rien fait de grand qui méritait de la reconnaissance et de l'admiration, je n'avais pas gagné d'olympiades (en partie aussi parce que mon sport n'est pas olympique), je n'avais pas non plus survécu à une guerre et je n'avais pas fait une grande action altruiste. Mon ambition d'obtenir des succès ne me laissait pas profiter des petits objectifs atteints que d'autres appréciaient pour moi. Ce qui me manquait le plus après l'accident, c'était d'aller au gymnase m'entraîner. Aussi le fait d'aller aux fêtes, de porter des jeans et les deux chaussures de la paire... et surtout ma vie normale, c'est-à-dire qu'on me traite comme on le faisait avant, et que je fasse abstraction des regards des gens dans la rue. Même le fait de pouvoir faire des choses simples comme de parler au téléphone en marchant ou de tenir un livre d'un endroit à l'autre. Soudain, tout avait tellement changé... et même si je ne voulais pas, je me rappelais toujours le passé. Je pensais à ce qu'avaient été pour moi les « bons » moments.

Pourquoi les moments du passé devaient-ils forcément être agréables ? Qu'en était-il du présent ? Qu'en est-il du futur ? Dans le livre *Les femmes, le travail et l'art du savoir-faire*, Mireille Galiano écrit : « La vie se vit en épisodes et en étapes. » La vie est sans doute une suite d'étapes. Ce sont les épisodes d'un livre dont on ne sait pas si la partie la plus émouvante a déjà été lue alors qu'il nous reste beaucoup de chapitres à lire. Quand une étape s'achève, c'est toujours pour faire un pas vers le suivant, et cela signifie une nouvelle opportunité d'en profiter au maximum. « La vie est trop brève pour s'inquiéter du passé » mais elle est aussi trop courte pour s'inquiéter de l'avenir. L'expérience m'avait changée, je n'étais plus celle que j'avais été ; maintenant j'étais une personne beaucoup plus préparée à l'adversité de la vie. Maintenant je pouvais me lever et arrêter de remuer le couteau dans les vieilles plaies. Maintenant il est temps de regarder en avant et d'avancer.

Parfois nous courons tellement après le bonheur futur que nous ignorons les petits moments de bonheur que la vie nous offre à chaque pas. C'était ce dont j'avais besoin à ce moment-là : ouvrir les yeux, m'accepter et commencer à être heureuse à cet instant précis. Alors je l'ai fait. Le moment est arrivé où j'ai arrêté de me lamenter pour tout ce que j'ai laissé derrière moi, j'étais consciente que je ne pourrais plus jamais sentir mes pieds sauter sur un praticable ou mes mains toucher la magnésie juste avant d'entrer sur le tapis d'un championnat mais ce que je pouvais faire, c'était me souvenir de chaque

moment en souriant, en faisant voir aux autres que tout ne se terminait pas là, que j'avais toute une vie devant moi et encore beaucoup d'objectifs à atteindre.

D'une certaine façon, j'ai refait de la gymnastique. Mon premier poirier, dont je me souviens parfaitement, a été réalisé avec l'aide de ma tante Tania dans ma chambre. J'étais en manque et j'avais besoin de le soigner avec une dose de tête en bas, qui avait été une position naturelle pour moi avant l'accident. « Toujours les pattes en l'air ! », me disait ma mère. Ma grand-mère me grondait toujours parce que je faisais le poirier dans la cuisine juste après avoir mangé. Elle s'imaginait qu'un jour je régurgiterais les lentilles au moment de le faire.

Comme je n'avais pas même de force pour soutenir mon propre corps, la première sensation a été horrible. Jamais auparavant le sang n'était descendu dans ma tête comme cette fois-là. Quel vertige ! Et en même temps quelle sensation agréable !

Quelques jours plus tard, j'essayais déjà de nouvelles choses dans chaque recoin de la maison. « La mexicaine », « le poirier à une main » et même « l'enfer ». Comme je pesais peu, les figures étaient plus faciles et mes progrès quotidiens me motivaient.

– Tu envoyais des vidéos en train de faire de la gymnastique, faisant le poirier et essayant de nouvelles choses. J'ai toujours pensé que tu transmettais une valeur de dépassement tout en nous donnant des leçons chaque jour. J'ai pu comparer mes problèmes avec les tiens et les miens semblaient sans importance. Je pense que parfois on se plaint par vice, nous avons une chance que nous ne savons pas apprécier. Même si ta psychologue m'a appris à ne pas sous-estimer nos propres problèmes, j'ai continué à le faire, m'a avoué María.

Mon premier jour au lycée après l'accident a représenté pour moi un grand effort dont je suis profondément fière. J'avais cours avec mon professeur principal en première heure et il avait mis une vidéo, ce qu'il ne faisait jamais, d'un documentaire en rapport avec le programme d'Histoire que nous étions en train d'étudier. Cela a été une tactique pour que je rentre dans la salle de cours quand elle était dans l'obscurité, de sorte que je ne ressente pas les regards curieux de mes camarades de classe en train de regarder la jambe que je n'avais pas.

À diverses occasions, mes camarades m'ont posé par message la question du siècle, suivie d'un « Comment vas-tu ? », « Quand est-ce que tu reviens en cours ? » J'essayais de changer de sujet et de répondre par un « je ne sais pas », même quand je le savais. Je voulais que personne ne me voie avant qu'on ne m'ait mis la prothèse ; je ne parvenais pas à accepter mon nouveau corps. Je ne l'avais dit qu'à mes trois amis, car j'avais peur de faire marche arrière au dernier moment et de ne pas être capable d'affronter cette situation si difficile pour moi. La psychologue m'a accompagnée et m'a beaucoup aidée à ce moment-là. Au début j'étais très effrayée et je ne voulais pas y aller. Je ne voulais pas me confronter à une situation aussi honteuse. Je préférerais baisser les bras et rester à la maison, protégée du regard de mes camarades ou des commentaires qu'on aurait pu faire, mais la psychologue a décidé que

le moment était venu. Si je restais plus longtemps dans mon refuge, dans ma zone de confort, jamais je n'y arriverais. J'étais consciente que je ne pouvais pas le reporter plus longtemps et que je devais franchir ce pas difficile... mais passer à l'acte était autre chose.

Je suis allée dans l'autobus du lycée, comme j'étais habituée à le faire quotidiennement. En entrant, je me suis contentée de regarder par terre pour ne pas avoir à travestir mon air inquiet par un faux sourire. Je savais qu'ils me regardaient tous, mais j'ai continué dans le couloir en sautant avec mes béquilles jusqu'à ce que j'arrive à ma place, l'avant-dernière au fond, où j'ai attendu que mon amie Iria monte trois arrêts plus tard. Elle a remarqué l'inquiétude et la terreur de mon regard et m'a tranquillisée en disant qu'elle ne se séparerait à aucun moment de moi. En sortant la psychologue nous attendait. Quelques professeurs nous ont reçus à l'entrée du lycée, et le concierge m'a remis la clef de l'ascenseur. C'était la première fois qu'il l'utilisait dans ce lycée. Plus tard c'est devenu une routine, nous sommes même montés à six personnes alors que sa capacité supposée était de cent cinquante kilos. Nous nous sommes approchés de la porte et mes camarades y étaient déjà entrés. Tous étaient presque aussi nerveux que moi, en attendant le moment de voir entrer leur camarade de classe avec les béquilles. Soudain j'ai été envahie par un sentiment d'angoisse. Je suis devenue nerveuse et j'ai commencé à pleurer. Je ne pouvais le faire, c'était trop pour moi. Que penseraient mes camarades ? Comment réagiraient-ils ? Comment réagirais-je en voyant leurs réactions ? Et surtout, comment allais-je être capable de me concentrer sur la leçon avec tant de pensées en train de se bousculer dans ma tête ? Le « non » s'était déjà implanté dans ma pensée quand la psychologue m'a demandé de faire l'exercice de respiration qui m'aidait tant. J'ai respiré comme elle me l'ordonnait et j'ai commencé à me sentir bien, à sentir que je pouvais le faire, si l'on tenait compte du fait que j'étais déjà passée par tant de mauvaises choses au cours de ces dernières semaines, cette simple action ne pouvait avoir raison de moi. Quand le cours s'est achevé je me suis dit qu'heureusement, cela n'avait pas été si insurmontable.

Ensuite nous avons eu le cours de galicien. Mes camarades ne m'avaient pas adressé la parole, peut-être par peur de ne pas savoir quoi dire. Moi non plus je n'aurais pas su quoi dire. Au lycée on t'apprend des choses très intéressantes, mais évidemment pas à savoir comment réagir quand il arrive quelque chose de ce style à une camarade. La professeure m'a félicitée devant toute la classe pour la bonne note que j'avais obtenue à l'examen. Ce qui était vrai c'est que je me sentais très contente de moi-même ; j'avais été capable de reprendre le rythme de l'année scolaire, avec des notes étonnamment bonnes. Je suis arrivée chez moi très fatiguée. Ç'avait été une journée très dure, une tempête de perceptions nouvelles dans ma tête, mais je me sentais libérée et soulagée. Mon professeur principal me l'avait assuré : « Au début tu ne veux pas le faire, mais une fois que tu le tentes, tu te sens beaucoup mieux », m'a-t-il avoué un jour chez moi, en m'encourageant à affronter « ma rentrée scolaire » dès que possible. La vérité c'est que tôt ou tard j'allais devoir le faire, et il valait mieux le faire dès que possible pour ne plus avoir à y penser. Cela ne valait pas le coup de continuer à la reporter. Les premières semaines je pleurais tous les jours aux toilettes, et je me rappelle que, chaque

fois que c'est arrivé, au moins un de mes amis était à mes côtés pour m'entourer. Avec le temps je me suis habituée à ne pas me plaindre, à renoncer à parler de mes sentiments quand je savais que mes camarades avaient besoin de changer de sujet, à ne pas s'inquiéter davantage pour moi et essayer d'apporter de nouveau la joie que j'avais toujours communiquée. En définitive, personne n'a envie d'être avec une fille pleurnicharde qu'il faut consoler en permanence.

Les vacances de la Semaine Sainte sont enfin arrivées. C'avait été des semaines très dures, pleines de stress à cause des examens, mais à présent j'allais avoir le temps de profiter de ma tante avant de réintégrer les cours et de revenir à la routine d'avant, avec une petite altération : je remplacerais mes entraînements au club par le travail de rééducation.

J'ai passé des après-midi incroyables avec elle. Elle m'emménait dans notre endroit spécial, en face de la Vierge du Rocher de Baiona, avec vue sur la mer et, tandis que nous mangions des pizzas et que nous buvions du BiFrutas, elle me disait : « Malgré la souffrance qu'on t'a causée, je rends grâce à Dieu de continuer à te maintenir en vie et surtout avec cette envie de vivre. Je t'avais déjà perdue une fois. Je ne pouvais pas de nouveau te perdre, et encore moins pour toujours. »

J'avais envie de faire des choses amusantes et pour moi l'une des meilleures était de faire un tour en moto avec mon père. J'avais toujours adoré aller sur la Vespa.

J'ai été la première de ma classe à obtenir le permis de conduire à quinze ans. J'ai dû passer tout un été enfermée chaque matin à l'auto-école, mais au début de l'année scolaire, j'ai pu descendre avec ma Yamaha en direction du lycée. Quand l'hiver arrivait, les choses se gâtaient un peu. Je détestais m'en servir quand il pleuvait, parce que je n'étais pas suffisamment couverte et que j'avais froid. Cependant, cette même année, le premier jour d'entraînement après les vacances d'été, j'ai ressenti un peu de peur et de respect pour elle suite à un petit accident. Je revenais d'une visite à mes oncles en Suisse et le lendemain j'étais si fatiguée que je n'ai pas entendu le réveil. Lorsque je m'en suis rendu compte, il était si tard que l'entraînement était sur le point de commencer alors que j'étais encore en pyjama. Ce n'était pas possible ! Le premier jour de la saison et j'arrivais en retard... quelle impression j'allais donner ! Je me suis habillée en vitesse et, avant de prendre la moto, j'ai averti mon entraîneur que je m'étais endormie. Le comble était que ce jour-là on annonçait les nouvelles équipes de compétition. Nous étions tous impatients de connaître les partenaires qui feraienr partie de nos trios ou duos pour l'année.

Le choix des équipes est une décision très compliquée pour les entraîneurs, qui doivent essayer d'obtenir une combinaison parfaite pour qu'aucun gymnaste ne soit laissé de côté et que les groupes constitués soient compatibles en âge, en morphologie, au niveau de la performance et de la personnalité. Essayer de satisfaire tout le monde et contenter son équipe n'est pas chose aisée. Pour les gymnastes, ce sont aussi des moments très durs ; au début c'était étrange, car être avec des camarades demande une adaptation rapide, malgré le fait que nous étions tous dans le même groupe et que nous

nous connaissions très bien. Je n'avais pas toujours la même relation avec tous mes camarades, malgré le fait que nous essayions d'être une grande famille et de ne discriminer personne lorsque nous prévoyions un goûter ou un repas ensemble. J'étais relativement calme car Jaël nous avait dit qu'il n'y aurait peut-être pas de changement dans notre trio. Évidemment, nous avions très bien travaillé cette année-là, et il serait beaucoup plus simple de commencer à préparer le niveau junior avec des camarades avec lesquelles nous avions déjà travaillé toute une année. Quand un trio ou un duo donnait de bons résultats, il était normal qu'ils restent ensemble deux ans, et nous avions été à la hauteur aux championnats du monde.

Quand je suis sortie à toute vitesse pour démarrer ma moto, ma mère a vu l'inquiétude sur mon visage. Elle savait que je détestais arriver en retard, surtout parce qu'elle fait partie des personnes qui arrivent en retard partout, et que ça me rendait malade. « Roule prudemment, m'a-t-elle dit. Ne fonce pas. Il vaut mieux arriver en retard que de ne pas arriver. » Comme elle avait raison ! Alors que j'étais à peine à la moitié du chemin, j'ai trop incliné la moto sur un rond-point et elle s'est renversée, me jetant par terre. Pendant un moment, je n'ai pas su pas quoi faire. J'attendais que quelqu'un m'aide, qu'on me prenne dans les bras et qu'on me ramène chez moi. J'ai regardé sur ma gauche et j'ai vu ma moto au sol. J'ai tourné la tête vers mon pantalon et je me suis aperçu qu'il était déchiré, que mon genou semblait un peu abîmé, et cela m'a fait réagir. Soudain, j'ai concentré mon attention sur l'énorme camion qui attendait à la première sortie avec l'intention d'entrer sur le rond-point. Le chauffeur m'a klaxonnée et m'a regardée, l'air de dire : « Eh bien, tu comptes rester là tout le temps ? », si bien que je me suis levée et que j'ai enfourché ma moto, non sans beaucoup d'efforts, pour la rapprocher de la clôture la plus proche entre deux sorties. Alors une voiture s'est arrêtée devant moi et un couple d'âge moyen en est sorti pour m'aider. Même si j'allais bien, les larmes ont commencé à couler sur mon visage. Pourquoi est-ce que je pleurais ? Peut-être à l'idée que cela aurait pu être pire, parce que j'avais égratigné le blouson en cuir noir qu'on m'avait acheté pour la moto, ou parce que j'avais déçu ma mère et que je n'arriverais même pas aux annonces des nouvelles équipes du club. Le couple m'a rapprochée en voiture de la station-service la plus proche tandis qu'un homme qui avait vu ma chute et qui s'était approché pour aider poussait ma moto sur quelques mètres pour la laisser aussi à la station-service.

- Je le savais... je savais que quelque chose de grave allait arriver ! Tu aurais dû rester à la maison, parce que tu n'étais pas tranquille et moi non plus, dit ma mère en me serrant fort dans ses bras.

Une fois tranquillisées, nous avons évalué les dégâts. Maintenant que tout était passé, j'ai remarqué que mon pied gauche commençait à me faire mal quand je marchais et que la blessure au genou était beaucoup plus vilaine que je ne pensais, mais certainement pas au point de devoir aller à l'hôpital. Après m'être remise de ma frayeur, j'ai pris mon téléphone portable et j'ai averti mon entraîneur de ce qui s'était passé, mais ma respiration a commencé à s'accélérer, quand dans son message de réponse j'ai vu qu'en plus de me faire des bisous, il m'annonçait une nouvelle très

importante : on me changeait d'équipe. Il m'a informée que je ferais un trio avec Nerea et Naiara. Nerea était la plus âgée du club, et Naiara une voltigeuse avec certes beaucoup d'allure, mais difficile à vivre. Soudain tout s'est assombri, et pas parce que j'avais eu un mauvais trio. Les deux gymnastes étaient incroyables et très douées, chacune à sa façon. Cependant, je voulais être avec mon ancien trio, comme l'année précédente... Qu'est-ce que je fabriquais dans cette nouvelle équipe ? Elles étaient d'un niveau trop élevé pour moi ; j'aurais préféré que tout soit comme avant. J'ai appelé Maria pour lui demander comment elle allait. Elle m'a expliqué qu'elle était toujours avec Candela, mais qu'elle se sentait très triste et partagée face à cette surprise. Beaucoup de choses avaient changé et nous n'en connaissions pas les raisons. À partir de ce moment, nous ne nous entraînerions plus avec Jael et une saison complètement différente commençait. J'ai aussi parlé à Nerea. Elle avait été séparée de sa voltigeuse de toujours, la meilleure voltigeuse du club et aussi la plus grande. C'est pourquoi, à mon avis, les choses auraient dû continuer comme elles étaient, car Nerea était la porteuse la plus forte et le plus expérimentée de toutes. Trois ans auparavant, j'avais regardé Nerea et j'avais rêvé d'être comme elle un jour, et je ne pouvais pas croire que maintenant j'allais m'entraîner avec elle à chaque minute. Il était clair que j'apprendrais beaucoup, mais je ne voulais pas la ralentir et être un frein dans sa carrière sportive. Elle avait déjà disputé deux championnats du monde et un européen. Elle avait traversé de nombreuses générations de Flic Flac et avait vécu beaucoup de moments que je ne pouvais partager avec elle. Cependant, avec une année d'expérience dans le groupe de haut niveau et après avoir disputé mon premier championnat d'Espagne la saison dernière, je ne me sentais pas à ma place. Était-ce une blague ?

La visite à Flic Flac a été un autre des défis que le psychologue a proposé après l'accident. J'ai dû retourner à l'endroit où tout s'était passé et me rappeler comment cela avait eu lieu, et j'ai dû dire au revoir définitivement à ce sport qui m'avait tant appris. La vie, ce sont des rencontres et des adieux. Tôt ou tard, il faut dire adieu à des bouts d'existence ; à l'enfance, au travail, peut-être à une ville, à des amis, à une maison. Ces fractures ont des pièces de rechange car, si quelque chose est perdu, un nouvel élément arrive. Nous devons savoir dire au revoir et accepter la fin, savoir continuer malgré la douleur dans notre cœur.

La chose la plus difficile a été de regarder mes coéquipiers s'entraîner et de sentir la tristesse de savoir que je ne pourrai plus jamais le faire. Comme toutes les choses que ce sport me donnait allaient me manquer ! Je voulais être avec eux, recommencer à faire ce qui me comblait tant et ressentir à nouveau ce que j'avais ressenti tant d'après-midi à l'intérieur de ce gymnase : fatigue, douleur, motivation, satisfaction... travail acharné. Comment allais-je m'habituer à vivre sans callosités aux mains provoquées par les exercices sur les espaliers ? Sans les courbatures après un dur entraînement, sans les vêtements pleins de magnésie et trempés de sueur en rentrant à la maison, sans ces minutes qui se passaient très lentement quand nous poussions notre grand écart au maximum, sans

les cheveux rebelles qui résistaient à rester dans le chignon, sans l'odeur de la laque et les paillettes des performances, et sans la sensation de soulagement que l'on éprouvait en enlevant les pinces et le chignon serré et gominé à la fin de la journée. J'allais regretter les innombrables heures à la barre que nous aimions si peu, mais sur lesquelles nous déployions presque autant d'efforts qu'au reste de l'entraînement, parce que nous savions que le ballet nous aidait à améliorer le placement de notre corps, les musiques des chorégraphies, qui nous ennuyaient déjà parce que nous les écoutions en boucle tous les après-midi et que nous n'étions plus qu'en mesure de les relier à l'équipe et à la chorégraphie à laquelle elles appartenaient ; les heures à travailler des haltères ou tant d'autres à aider nos voltigeuses à améliorer leurs appuis ; les minutes d'étirements où nous pouvions parler entre nous et échanger nos expériences dans les différentes écoles où nous allions; le son des cordes de sécurité (avec leurs poulies), quand il nous arrivait de pratiquer des figures dynamiques très compliquées et qu'on n'y arrivait pas encore seuls ; les corbeilles de vêtements perdus dans lesquelles de temps en temps nous trouvions un haut d'entraînement oublié ; les matelas cassés sur lesquels nous gravions nos noms en faisant des formes avec la mousse ; le bonheur en déposant nos poids lors des entraînements les plus durs de la saison; le soleil matinal par les baies vitrées du gymnase lors des entraînements du samedi ; les jours où il fallait nettoyer la zone des entraînements et enlever les mèches de cheveux ou des morceaux d'ongles piégés dans le velcro des poignées, l'odeur de pied du tapis, ainsi que la poussière accumulée sous le trampoline... le trampoline, la sensation de voler, les jeux que nous inventions où une personne commençait par faire une acrobatie et la suivante devait répéter cette acrobatie et en ajouter une nouvelle, et ainsi de suite jusqu'à ce que l'exercice devienne trop long ou que les entraîneurs nous demandent d'aller nous échauffer. Aussi les cordes que nous utilisions parfois pour nous échauffer, avec lesquelles j'ai appris à faire des doubles sauts ; les éponges que nous placions sur le menton de Candela pour l'empêcher de sortir la tête lors des acrobaties même si elle avait peur et qu'une fois que nous la lui retirions, elle le faisait encore parce qu'elle avait cette habitude depuis de nombreuses années... Les balles des enfants du badminton qui s'entraînaient dans l'autre moitié du gymnase et qui atterrissaient parfois sur notre tapis (nous nous battions pour les leur rendre), le sparadrap que nous mettions quand nous souffrions des poignets à force d'appuyer dessus lors des poiriers, la table sur laquelle nous pouvions étudier si nous arrivions tôt au gymnase, le matelas de secours que nous devions jeter à une camarade quand elle avait peur de faire un saut périlleux, en le plaçant au bon moment pour qu'en cas de chute, la gymnaste rebondisse dessus... j'appréciais même l'étrange ecchymose permanente qui apparaissait sur nous, les porteuses, après avoir réalisé les plates-formes.

La discipline et la camaraderie sont des éléments fondamentaux dans le sport et je me suis rendu compte que grâce à la gymnastique, j'avais appris à ne pas me fixer de limites avant d'essayer de les dépasser et que j'avais à mes côtés tous mes anciens camarades espérant que je tirerais le meilleur

de moi. Ils m'ont fait me sentir très entourée, car ils me secondeaient tous dans ma lutte. J'ai finalement dû terminer cette étape de ma vie qui m'avait donné beaucoup de bons moments et beaucoup de joie.

Eux étaient de l'autre côté du rideau à s'entraîner. Quand on l'a levé, Maria et Candela, qui étaient maintenant en trio avec une autre fille, s'entraînaient à la demi-colonne. « Cela a été un moment très gênant. Je ne comprenais pas la situation et je voulais te prendre dans mes bras, mais on ne me laissait pas », m'a dit María.

Plus tard, ils les ont été autorisées à s'approcher pour me parler, et la psychologue leur a expliqué à quel point c'était dur pour moi et surtout à quel point ils devaient faire de gros efforts pour m'aider à trouver l'argent pour ma prothèse. Sur une idée de ma psychologue, nous venions de démarrer un projet caritatif pour recueillir environ 60 000 euros. Parce que j'étais considérée comme une négligence médicale, l'assurance de la fédération ne couvrait qu'une très petite partie de ma prothèse, au maximum le genou le plus basique du marché utilisé par les personnes âgées dont l'activité n'excède pas celle de marcher de la salle de bain à la chambre. Cette dernière était aussi couverte par la Sécurité Sociale, mais nous ne voyions pas d'autre moyen de payer l'onéreux genou intelligent qui me permettrait de mener une vie aussi proche que possible de la « normale » qu'en prenant l'argent dans nos poches, en attendant d'obtenir une indemnisation une fois le jugement prononcé contre le traumatologue que nous avions considéré comme ayant mal fait son travail.

Alors que mes camarades me saluaient enfin, je n'ai pas pu m'empêcher de laisser couler quelques larmes. Je n'avais jamais aimé pleurer en public, mais ça me dépassait. Tout était si différent... On m'avait saluée comme on saluait les anciens gymnastes qui venaient nous rendre visite au club de temps en temps, et je ne voulais pas ça. Je ne voulais pas qu'on me fasse deux bisous et qu'on me demande comment ça allait, comme celui qui est obligé de le faire. J'étais toujours la même ! Seulement, avec une jambe en moins... et ex-gymnaste... À quel moment avais-je cessé d'être gymnaste ? Il y a moins d'un mois, je faisais encore partie de ce groupe auquel tous les enfants du club voulaient accéder, et soudain je me retrouvais là, une de plus parmi les personnes qui regardent et qui sont impressionnées par les mouvements que nous parvenons à faire avec nos corps. Quand je suis partie, rien n'est revenu à la normale. « Je suis allée dans un coin avec de la magnésie pour réfléchir à ce qui venait d'arriver, parce que la campagne de don, c'était le comble pour moi, parce que tu n'avais même pas droit à une prothèse qui ressemblerait à ta jambe, qui te rendrait ton ancienne vie ou le plus semblable à ça ? J'ai pensé que la vie était très injuste », m'a dit Maria.

Et elle l'était. Dans ma famille jamais nous n'avions subi de telles choses. Mon état d'esprit était au plus bas pour avoir à supporter de nouveaux commentaires car j'en ai été victime dès le début de la campagne. Des gens qui n'avaient pas idée de ma situation et qui disaient : « Nous pratiquons des sports à risque avec une assurance bon marché et ensuite nous nous attendons à ce qu'on nous paye la meilleure jambe sur le marché. » Comment pouvaient-ils être si égoïstes ? Est-ce que par hasard cette

personne n'aurait pas aimé pouvoir marcher au mieux après avoir perdu quelque chose d'aussi précieux qu'une jambe ? Lorsque j'étais encore à l'hôpital, mon père m'avait promis qu'à partir de ce moment ma vie serait beaucoup plus facile. On me donnerait une vraie indemnisation et on paierait pour ce qu'il m'était arrivé. L'argent ce n'est pas tout, bien entendu, mais puisqu'on n'allait pas me rendre ma jambe, on devait au moins me fournir une vie plus facile pour le reste de mes jours, qui n'allait pas être simples. Cela m'encourageait un peu ; c'était comme la fondation Fais un vœu, pour les enfants avec des maladies en phase terminale. Bien sûr que cela ne va pas allonger leurs vies, mais bel et bien créer une petite récompense ou une compensation pour ce qu'ils doivent subir. Ma situation aurait dû être à peu près comme celle-là, mais en vérité, elle a été un enchaînement de problèmes. La campagne a constitué le pas à franchir jusqu'au « devenir célèbre » qui m'effrayait tant tout en plaisant à ma psychologue. L'être humain, quand il a peur, devient extrêmement influençable. Je ne me suis pas rendu compte des dégâts qu'elle provoquait en moi jusqu'à être assez forte mentalement pour décider pour moi-même et reconnaître que cela avait été une erreur d'avoir autant confiance en cette personne qui me traitait avec tendresse et dureté en même temps.

Je ne voulais pas être connue, qu'on parle de moi comme « la fille à qui on a coupé une jambe ». C'était dur à entendre, plus d'un inconnu m'avait arrêté dans la rue pour me demander si j'étais bien Desirée, la jeune amputée. « Allons bon ! Je suis la seule fille blonde de Vigo, âgée de seize ans et sans jambe, en train de marcher avec des béquilles, mais ce n'est pas moi », pensais-je pour moi tout en me mordant la langue. Ce n'est pas agréable d'être le sujet de conversation de tout le monde parce qu'il t'est arrivé un malheur. J'aurais préféré qu'on m'arrête dans la rue pour me dire « Je t'ai vue dans le journal. Félicitations pour ta participation au mondial de gymnastique acrobatique », ou qu'on m'appelle de la télévision pour faire une interview sur la dure vie d'une gymnaste olympique, bien qu'encore aujourd'hui la gymnastique acrobatique ne soit pas considérée comme un sport olympique, va savoir pourquoi... Le problème est que la nouvelle s'est répandue du jour au lendemain et que soudain tout le monde voulait me connaître. J'ai commencé à recevoir des milliers de messages de gens inconnus sur les réseaux sociaux. Beaucoup de gens se sont plongés dans mon histoire et je dois admettre que chaque jour j'étais de plus en plus surprise par la quantité de messages écrits de soutien que m'envoyaient des voisins anonymes et d'autres pas si proches, de toute l'Espagne et même de l'étranger. Tous voulaient exprimer leur sympathie et m'encourager à continuer à m'entraîner, en m'envoyant des idées pour des galas de bienfaisance ou des levées de fonds caritatives. Tout cela était super, bien entendu, mais je n'étais pas consciente du fait qu'on venait de m'amputer d'une jambe et que les choses se passaient trop vite. « Tu es une personne admirable. Je ne saurais pas quoi faire à ta place », me disait-on. Et moi, que devais-je répondre ? Je n'avais pas d'autre choix que d'être forte, et même comme cela je ne l'étais pas. Je pleurais souvent, et lorsque je ne le faisais pas c'était parce que je prenais beaucoup de médicaments. Étais-je vraiment un exemple de dépassement pour tant de gens qui m'envoyaient ces messages, ou simplement le fait d'être passée par cette situation faisait de moi

une fille courageuse ? Cela a été une étape très dure, je ne vais pas le nier. La seule chose que je demandais c'était que les choses se simplifient et que tout soit plus facile.

- Je ne comprends rien, avais-je l'habitude de dire à ma mère au milieu de mes crises d'angoisse. Je ne sais pas si c'est parce que cela n'a réellement aucun sens ou parce que, tout simplement, je ne l'ai pas encore trouvé. Je veux que tout soit plus facile mais plus je regarde vers l'avenir, plus il m'apparaît difficile.

Quand l'envie me prenait de pleurer, je me mettais face au miroir et je répétait à quel point j'étais forte. Tout le monde pensait que j'étais forte. Moi aussi, mais parfois je me demandais : « à quoi cela sert-il ? »

J'aurais aimé ne pas avoir à être forte, être seulement une fille normale avec deux jambes et une vie d'adolescente. Or, j'étais obligée sans le vouloir d'apparaître dans les journaux et à la télévision. Cela me gênait assez. Je voulais seulement être quelqu'un de normal, même si je ne l'étais plus. Je n'avais pas non plus changé en pire, mais maintenant j'étais un exemple de force, un soutien, ce que je ne voulais pas accepter. Je n'avais pas d'autre alternative que de sourire. Sourire et répondre aux questions qu'on me posait. Comment est-ce que j'allais ? Et bien si l'on tient compte du fait que cela ne fait que trois semaines que je viens de changer de vie complètement et que je ne pourrai remarcher jusqu'à ce qu'on ait rassemblé l'argent nécessaire pour une prothèse, tout va bien, bien sûr.

Ils voulaient tous m'aider et offraient des idées pour rassembler l'argent dans des galas de charité ou des petits marchés solidaires. Je continuais à être surprise par la quantité de jolis mots que les gens partageaient avec moi, en me racontant leurs propres histoires sur la manière dont ils avaient été capables de dépasser des difficultés semblables, ou en me remerciant d'être un exemple à suivre pour eux ou en me parlant de leurs enfants. Un jour j'ai reçu un message sur Facebook d'une fille de mon âge qui avait été amputée à l'âge de huit ans et qui vivait en Grande-Bretagne. À travers les médias elle avait appris ma récente amputation et très vite nous sommes devenues amies virtuelles. Elle m'a raconté son histoire et la raison pour laquelle il était très improbable qu'on puisse lui mettre une prothèse de jambe un jour, puisque son moignon avait de nombreuses complications. Elle m'a appris quelques trucs avec les béquilles et je lui ai envoyé des vidéos en train de marcher quand j'ai eu la prothèse. Cela m'a beaucoup aidée de pouvoir communiquer avec quelqu'un comme moi.

À cette époque, j'avais l'habitude de tenir ma famille pour responsable de mes moments de baisse de régime avec des excuses comme : « toi tu ne sais pas ce que je ressens parce que toi, il ne te manque pas une jambe », et parce que je sentais qu'ils voulaient tous m'aider et aucun ne savait comment. Ils avaient beau vouloir se mettre à ma place pour comprendre comment je pouvais me sentir, c'était très difficile et, même si la situation était aussi compliquée pour tous ceux qui m'aimaient, irrémédiablement, celle qui le vivait à la première personne, c'était moi. Cela, pensais-je, me donnait le droit de me plaindre de ce que je ne pouvais plus faire, de comparer ma vie à celle du

reste de mes proches et de me sentir malheureuse parce que j'avais simplement eu de la malchance à un si jeune âge. Je laissais ma situation être l'excuse de toute attitude de reproche, jusqu'à ce que je me rende compte que je me transformais en mon propre obstacle pour aller de l'avant. Oui, le temps m'a peut-être appris des choses trop tôt, mais c'est précisément la raison pour laquelle je n'allais pas permettre à mes blessures de me transformer en quelqu'un que je n'étais pas. La vie est pleine de moments, certains plus agréables que d'autres, certains plus mémorables que d'autres, et d'autres plus fugaces que d'autres. Certains de ces moments nous marquent pour toujours, ils laissent des traces que rien ne peut effacer parce qu'ils sont gravés dans nos cœurs. Cependant, nous avons toujours la possibilité de choisir de vivre amèrement ou d'essayer d'être heureux, et quand on est heureux, tout le corps le remarque et répond positivement à ce sentiment de bonheur. Je devais sortir de cet état qui n'était bon ni pour ma propre santé ni pour celle des personnes qui m'entouraient, parce que la vie n'a de sens que lorsque tu marches, lorsque tu évolues et que tu ne laisses pas de l'amertume derrière toi ; il me restait encore un long chemin à parcourir.

CHAPITRE 8 : LES CHOSES POSITIVES ARRIVENT AUX GENS POSITIFS

Les garçons et les filles de l'échange avec l'Allemagne auquel je n'avais pas pu m'inscrire en raison de mon engagement auprès de mon équipe de gymnastique préparaient tout pour l'arrivée de leurs correspondants allemands. Ils les emmèneraient visiter les piscines naturelles d'Orense, la cathédrale de Saint-Jacques, la forteresse du Portugal et les sites les plus touristiques de Vigo. Je me rappelais tous les bons moments que j'avais passés avec ma Française aussi bien lorsque nous avions visité son petit village en Bretagne en 2013, à manger des crêpes avec du chocolat et à apprendre sa culture et sa langue, que lorsque nous les avions reçus en Galice les bras ouverts, avec l'envie de leur montrer nos plats typiques, nos fêtes et notre art de vivre.

Les Allemands se sont révélés être des jeunes très gentils et amusants. Je participais à toutes les activités auxquelles je pouvais participer, comme les dîners de tout le groupe à la pizzeria ou les réunions dans le parc de Gondomar à manger des beignets Cristaleiro. J'en ai profité pour tirer parti de mon bon niveau d'anglais et j'ai rapidement beaucoup gagné en confiance avec eux tous, et en particulier avec Janine. La correspondante allemande blonde et affectueuse de ma camarade Sandra semblait impressionnée par la force et la joie que je dégageais alors que je venais de sortir de ce qui lui paraissait le pire des enfers. À tel point que, convaincue que je méritais de profiter de ce voyage autant que mes camarades de classe, elle a parlé à ses professeurs et à nos organisateurs d'excursions pour qu'on me laisse partir en Allemagne en juin. Quelques mois après, béquilles en mains et mes valises portées par Lía, j'ai pris un avion avec tout le groupe et me suis embarquée dans une expérience où il n'y avait aucune excuse pour me laisser atteindre par ce que les autres pensaient. Je dormirais chez ma nouvelle amie allemande et réaliserais toutes les activités programmées par l'échange comme si j'étais une correspondante comme une autre.

Cela n'a pas été facile de revivre l'entrée dans un lycée inconnu face aux regards, ici, d'enfants allemands. Cependant, je me suis rendu compte que la mentalité dans ce pays était bien différente de la nôtre. Évidemment là-bas aussi les gens m'observaient, mais la situation n'allait jamais au-delà. Ils ne faisaient pas de commentaires ni ne semblaient horrifiés, désolés ou gênés. D'autre part, les garçons et les filles de l'échange, autant mes camarades espagnols que mes nouveaux amis allemands, ont tout fait pour créer un environnement confortable pour moi et me faire profiter un maximum du voyage. Les filles m'ont emmenée à une soirée mousse où j'ai presque glissé sur mes béquilles et, même si j'étais la seule fille avec une jambe en moins de tout l'événement et que je ne pouvais pas danser à proprement parler car j'avais les deux mains occupées, j'étais heureuse de me sentir à nouveau comme mes amies, comme n'importe quelle adolescente profitant de la musique et de la nuit. Pendant cette semaine fantastique nous avons participé à de nombreuses activités. Nous avons fait une chasse au trésor dans le centre-ville de Nagold, avec mes camarades poussant mon fauteuil roulant pour ne pas les ralentir lorsque c'était le moment de courir. J'ai aussi joué au golf, fournissant un effort incroyable

pour ne pas tomber sur le côté lorsque je frappais la balle, et Lía m'attrapait par la taille au cas où je ferais un mouvement brusque qui me ferait perdre l'équilibre. Nous sommes allés dans une distillerie de bière et nous sommes baignés dans une rivière où nous nous sommes assurées, Sandra, Janine, et moi, que quoi qu'il arrive, nous nous reverrions à l'avenir. Pendant un petit-déjeuner de confessions avec cette fille blonde qui m'avait ouvert sa maison et son cœur, comme si elle m'avait connue toute sa vie, j'ai appris qu'elle s'était identifiée à moi dès le premier jour car quelques années auparavant elle avait perdu son père, avec qui elle entretenait une relation très étroite. Elle m'a expliqué combien ça avait été dur pour elle de sourire à nouveau, d'être à nouveau elle-même. Elle vivait dans la crainte de perdre aussi sa mère, et devait dissimuler la jalousie qu'elle avait pour le reste de ses amis, qui avaient encore leurs parents, évitant tout contact avec eux. Elle était encore dans la phase de deuil, et de ce fait, se sentait une connexion émotionnelle très forte avec moi. Nous étions deux filles fortes essayant de faire face au hasard de la loterie que nous avions eue. Ce furent des journées incroyables qui ont fait grimper mon estime de moi et je me suis sentie à nouveau capable de tout.

Après le voyage, ma vie a continué avec de très bons jours et d'autres horribles où j'avais l'impression d'être reprisée comme une poupée de chiffon. Parfois j'ai laissé le dicton populaire de « se lever du pied gauche » m'envahir, au point de penser que je vivais dans une malchance continue, puisque je n'avais pas d'autre pied avec lequel sortir du lit.

J'ai cru que le pire était passé jusqu'à ce que je voie ma nouvelle jambe pour la première fois. J'avais attendu des mois ce jour qui ne semblait jamais venir. Je dis des mois, pour ne pas dire dès l'après-midi à l'hôpital où on m'a expliqué que je pourrais remarcher avec une prothèse de jambe. Mes objectifs en rééducation étaient axés sur la réduction du temps d'attente. Je voulais l'avoir le plus tôt possible, car je savais que cela changerait complètement ma vie ; cela me donnerait plus d'indépendance, ce que j'avais toujours recherché. J'étais consciente qu'il me faudrait beaucoup de temps et d'efforts pour apprendre à marcher correctement, c'est pourquoi je souhaitais commencer à travailler. Au début, l'essayage de la prothèse devait être une surprise le jour de mon anniversaire. Cela aurait été le plus beau cadeau de tous les temps ! Une jambe, ma jambe ! J'avais déjà eu des espoirs, mais ils ont tous été brisés lorsque l'orthopédiste m'a dit que c'était un processus trop complexe et que cela lui prendrait encore quelques semaines.

Cependant, j'ai eu un dix-septième anniversaire bien meilleur que ce que j'avais imaginé. Le dernier gala pour récolter des fonds pour ma prothèse a été organisé par la mère de Lía et il s'est tenu à Gondomar. Grâce à son travail et à celui de toutes les associations, des groupes de musique et de danse, des camarades de classe et de bien d'autres mères et pères, le spectacle s'est déroulé avec succès et ç'a été un cadeau très beau et émouvant. Voir tant de personnes s'intéresser à ce qui m'était arrivé, en travaillant si dur et en m'adressant toujours un sourire, a été remarquable pour moi. Comment aurait-il

pu en être autrement, avec le meilleur pour la fin ? La voix d'un de mes camarades de classe, au son du piano joué par Alexis et des mouvements de Lía dansant sur la chanson « Mad World » de Gary Jules qu'ils interprétaient, m'a fait pleurer de joie. Je me sentais heureuse d'avoir de si bons amis et de sentir le soutien de tout mon village. J'ai réalisé que je n'avais rien d'autre à souhaiter au moment de souffler les bougies car j'avais déjà été plusieurs fois comblée.

Quand le jour est enfin arrivé, après quelques essais et des mesures préalables dans le petit centre d'orthopédie de Vigo, beaucoup des êtres qui me sont chers étaient là pour m'accompagner. Ma mère, ma tante Tania, Alexis, Iria, Carlota et Lía. Mon kinésithérapeute Adrian n'a pas tardé non plus à arriver. Ils voulaient tous voir mes premiers seconds pas, les mêmes que, quinze ans auparavant, j'avais réalisés en apprenant à marcher dans la boulangerie de ma grand-mère sous les yeux de ma famille et des habitués.

Néanmoins, j'ai été gagnée par une extrême déception en voyant ce pour quoi j'avais attendu si longtemps, la même sensation que lorsqu'on fonde de grands espoirs sur l'objet qu'on vient de s'acheter sur AliExpress, mais que l'on trouve moins beau que sur la photo une fois qu'il est arrivé... Ma jambe était un morceau de métal avec des tubes vissés et un pied de caoutchouc jaune, avec une horrible dentelle transparente et un tube de titane apparent !

Comme si cela ne suffisait pas, j'avais demandé au technicien orthopédique s'il pouvait au moins peindre les ongles de cet horrible pied et sa réponse avait été non. « Pour le moment, concentre-toi sur le plus important, qui est le fait de marcher. L'apparence est secondaire », m'a-t-il dit, essayant de minimiser l'effet visuel que cela entraînerait. « Je suis juste jeune et impatiente ! », ai-je pensé. Bien sûr, ceux qui enlèvent tout espoir n'en ont pas eux-mêmes.

Mon état d'esprit, qui, s'il n'était pas déjà plus bas que terre, s'en approchait, a continué à descendre lorsque les sensations des premières tentatives de marche sont arrivées. Douleur, picotement... la prothèse pouvait-elle être plus inconfortable ? Comment pourrais-je me concentrer sur la marche si tout ce que je souhaitais était d'enlever cet horrible ersatz de jambe et de me gratter le moignon comme une femme possédée ? Au lieu de me motiver et de m'encourager, cela m'a freinée.

C'était très difficile pour moi de débloquer mon genou, de faire un pas sans me raidir en mode jambe de bois, de répartir le poids sur mon nouveau corps. J'avais toujours pensé que cela allait être moins difficile pour moi. Compte tenu de ma rapidité à apprendre, de la force que j'avais développée au cours de ces mois et de ma capacité à m'adapter, mon kinésithérapeute m'avait assuré que ce serait beaucoup plus facile que pour le reste des personnes amputées parce que j'avais l'avantage d'avoir été sportive et, surtout, d'avoir une vraie force mentale.

- Je suis difforme, ai-je dit à voix haute.
- Tu es debout, m'a répondu le technicien en orthopédie. Au moins tu as une prothèse.

Une prothèse ? Moi je voulais ma jambe ! Je voulais m'entraîner, je voulais choisir les justaucorps des championnats et faire attention à mon alimentation afin de ne pas courir pendant des heures à l'entraînement parce que j'avais grossi. Je n'avais plus aucun objectif parce que la seule chose qui me passionnait s'était volatilisée et, sans objectif, ma vie n'avait plus de sens. Je voulais me permettre d'être faible, avoir (je ne demandais plus une jambe) une prothèse qui s'adapte bien à mon moignon, qui ne me ferait pas mal, avec une belle enveloppe esthétique pour qu'elle ressemble à mon autre jambe et que les gens ne puissent soupçonner que j'étais amputée. Pas que ça me dérange que les gens sachent, mais cela me faciliterait beaucoup les choses et m'épargnerait des commentaires ou des explications que je n'avais pas envie de donner.

Quand nous sommes partis de là, je me suis vue dans le reflet de la porte du local et j'ai dû faire un grand effort pour contenir mes larmes qui demandaient à grands cris à glisser de mes yeux tristes. Je portais un legging noir qui moulait beaucoup mes jambes. En fait, la jambe et ce morceau de fer, qui donnait l'impression que j'avais une cheville osseuse et une cuisse défigurée. J'aurais voulu mettre la prothèse une bonne fois pour toutes afin que les gens de la rue arrêtent de me fixer ! Je devrais dire au revoir aux pantalons moulants, aux jeans, aux jupes crayons et à n'importe quelle sorte de vêtement qui supposait de porter des collants. J'ai respiré profondément. « Les choses ne se passent pas toujours comme on le veut, mais ici les erreurs sont sans fin», ai-je pensé.

– Maintenant, vous allez bel et bien devoir m'attendre ! ai-je crié à mes camarades.

Je marchais plus lentement qu'une tortue et sans me détacher des béquilles, mes fidèles camarades.

Ma mère rusée s'était rendu compte que je venais de prendre une douche froide avec cette visite à la boutique d'orthopédie. Elle m'a proposé d'aller au McDrive pour une glace (quelle manie que celle de me faire du chantage ou d'essayer de me remonter le moral avec de la nourriture !) mais je voulais juste laisser Lía chez elle pour libérer l'accumulation de sentiments que je ne pourrais plus contenir très longtemps.

Cet après-midi-là, je suis rentrée chez moi, me suis mise au lit et j'ai laissé ma vie en suspens pendant deux jours. Je fuyais la réalité, totalement brisée, physiquement et émotionnellement. Mais je savais que pour aller de l'avant, je devais laisser partir l'ancienne Desi et apprendre à accepter la nouvelle. Les larmes ne pourraient ni altérer ni améliorer la réalité. Garder une apparence ferme devenait de plus en plus difficile, mais j'avais besoin de retrouver la sérénité et l'enthousiasme. « Il est temps d'être une grande fille, et les grandes filles ne pleurent pas », me suis-je convaincue moi-même.

Quelques semaines plus tard, j'ai commencé à marcher sans béquilles. Petit à petit, j'ai commencé à maîtriser une action apparemment aussi simple que la marche. J'ai eu du mal à être consciente que je pouvais marcher avec une jambe qui n'était pas réelle.

La rééducation à l'époque se concentrat sur le réapprentissage du rythme et de la démarche d'une personne normale qui marche. Cela semble faux, mais après tant de mois sans se promener, on oublie soudain des choses simples tels que le balancement des mains qui accompagne doucement les pas d'une personne, une agitation inconsciente des humains en marchant qui crée un mouvement naturel et harmonieux, auquel je devais être attentive à chaque instant. Voyant que mes progrès avec la prothèse étaient si lents, mon kinésithérapeute m'a examinée et il s'est rendu compte qu'on m'avait placé le genou le plus basique de tous, celui qu'on mettait à des personnes ayant une très faible activité physique, avec une dentelle attachée par un ruban qui ne permettait pas de s'adapter correctement à mon moignon. Malgré tous mes efforts, cela rendait très difficile pour moi le fait de marcher. J'utilisais la prothèse uniquement pour aller en rééducation et pour sortir dans la rue. Elle me faisait mal et me frottait, j'avais l'impression de ne pas avancer et je me trouvais laide dans le miroir parce qu'on aurait dit que j'avais une jambe anorexique et que l'autre avait une taille normale. J'ai demandé à plusieurs reprises au technicien en orthopédie quand il allait préparer une enveloppe esthétique pour que la prothèse ressemble à ma jambe, mais ses réponses ne montraient aucun intérêt pour le projet.

Les prothèses remplissent les mêmes fonctions que la jambe humaine lors de la marche normale, pour un déplacement efficace. Une fois ce besoin couvert, l'étape suivante était d'effectuer l'achèvement de la prothèse avec un collant correspondant à la couleur de la peau. Le problème c'est qu'à ce moment-là, je n'avais encore aucun des deux éléments : la fonctionnalité de ma prothèse était précaire et la finition vague et minable. Finalement, fatigués par une si longue attente et par si peu de résultats, mes parents et moi avons décidé de contacter Jorge. Il était technicien en orthopédie à Orto Salnés, et avec son frère, aussi en orthopédie, ils nous avaient donné rendez-vous peu de temps après avoir appris mon accident parce que cela les intéressait de me mettre une prothèse pour marcher et aussi une prothèse sportive pour un futur plus lointain. C'est comme cela que ma vie de personne amputée a changé en quelques mois, je suis passée de la marche maladroite à la possibilité de vernir mes ongles des deux pieds, de marcher à reculons, d'aller à la piscine et à la plage et même, un an et quelques mois après, d'apprendre à courir. Ma qualité de vie a réellement augmenté.

J'ai commencé l'année de terminale comme j'avais commencé la première : avec deux jambes, les mêmes amis et le même sourire au visage. Je ne pratiquais plus autant le sport, mais je faisais de la natation pour me sentir en forme, même si j'avais découvert que dans ce cas, la jambe était un handicap plutôt qu'une aide parce qu'elle se révélait un poids mort dont il fallait se débarrasser. En septembre j'ai renoué le contact avec la gymnastique, comme entraîneuse seulement. J'ai voulu apprendre à mes élèves non seulement les compétences d'un gymnaste, l'esprit de camaraderie, de travail en équipe et les valeurs du sport en général, mais je voulais aussi leur montrer l'importance du

mental, la capacité de dépassement et la force d'une pensée positive. J'ai monté leurs chorégraphies, j'ai appris d'eux et j'ai découvert la différence qui existe entre assister à une représentation en tant qu'entraîneuse et y participer en tant que gymnaste. Les sensations étaient très semblables, mais en définitive, j'ai compris pourquoi mes entraîneurs se montraient si nerveux lors de nos compétitions. C'a été une année incroyable dans tous les sens. Même si je devais étudier dur pour l'épreuve de sélection d'entrée à l'université qui nous attendait à la fin de l'année scolaire, il y a eu un temps pour profiter de la dernière période avec les amis de toujours avant de nous embarquer chacun dans nos différentes aventures.

Une fois l'année scolaire débutée, j'ai remis les pieds dans la boîte de nuit où nous avions l'habitude d'aller tous les samedis mes amis et moi. Il est vrai qu'en été j'avais déjà profité d'une nuit de musique avec une ambiance comme celle d'avant mes béquilles à Baiona, mais elle avait été très différente. La reine des pistes de danse était de retour !

En octobre, j'ai reçu ma correspondante danoise de l'échange avec Aarhus auquel je m'étais inscrite cette année-là, et j'ai aussi participé à la sortie de fin d'année scolaire à Séville avec tous mes camarades. Comme je ne dépendais pas de la décision de mes entraîneurs pour aller ou non aux sorties, j'ai profité de l'occasion et je suis allée à toutes. Pour la première fois je ne me sentais pas à part quand mes amis parlaient des bons moments des voyages. Le sport m'avait beaucoup donné, mais parfois j'avais dû en payer le prix en renonçant aux relations sociales.

En ce qui concerne le mois de novembre, j'ai eu l'opportunité de connaître personnellement une ancienne gymnaste rythmique étonnante qui, en plus, m'a démontré qu'elle était une très grande personne. Après m'avoir parlé indirectement sur Radio Marca lors d'une des interviews réalisées pour faire connaître mon histoire, Almudena Cid m'a contactée et m'a donné une nouvelle qui m'a fait sauter de joie. En plus d'avoir nos anniversaires le même jour, nous avions toutes les deux beaucoup de choses en commun, dont le courage qu'un sport comme la gymnastique nous avait appris, même si nous étions dans des spécialités différentes. Almudena m'a invitée à visiter sa ville natale le week-end où se tenait Euskalgym, l'impressionnant spectacle international de gymnastique rythmique où, cette année-là, l'acrotrio Ineke, Kaat et Julie se présenterait devant 10 000 spectateurs. Ces trois gymnastes belges que j'avais admirées dès que je les avais vus pour la première fois, étaient arrivées troisièmes des championnats du monde auxquels j'avais participé et elles avaient ensuite remporté les Jeux européens de Bakou en 2015. J'ai pu les rencontrer, leur parler et les voir jouer ensemble avec d'autres gymnastes rythmiques bien connues telles que Margarita Mamun, Carolina Rodríguez ou les jumelles Arina et Dina Averina. J'ai passé des jours magnifiques dans la belle ville de Vitoria-Gasteiz et je suis rentrée chez moi les batteries rechargées pour continuer à m'améliorer et à progresser avec ma prothèse.

Décembre a été le mois des défis. J'ai décidé de diriger la danse du groupe du Père Noël qui défilait cette année-là à Gondomar pendant les vacances de Noël, avec la participation des voisins de la troupe de ma ville. Ayant été la chorégraphe du groupe lors de la préparation du spectacle pour ce carnaval au printemps, j'ai décidé de m'y essayer à nouveau, même si les circonstances avaient changé. J'ai mis ma jupe avec les bas blancs sur la l'enveloppe esthétique de ma prothèse et j'ai dansé jusqu'à épuisement devant un large public. Je n'avais jamais autant apprécié faire tournoyer l'évasement de ma jupe que cette fois-là !

Je désirais revenir à la normale, je désirais savoir à quel point ma vie avait changé et si je pouvais recommencer à faire les mêmes choses qu'avant. J'ai demandé à ma mère de m'aider à grimper au sommet de la montagne devant chez moi, où j'avais l'habitude d'aller étudier quand il faisait beau ou simplement pour prendre l'air et profiter de la vue et de la nature. Non sans beaucoup d'efforts, j'ai traversé le chemin escarpé de la montagne, j'ai escaladé les rochers et j'ai pu contempler non seulement la beauté de mon village et de ses environs après les gouttes de sueur et l'effort que ce défi m'avait coûté, mais aussi le fait que je me sentais de plus en plus vivante, plus capable et plus désireuse de tester mes limites. Quand on se couche sans rêve, on se réveille sans raison. J'ai senti que j'avais désormais assez d'énergie pour me réveiller chaque matin en voulant relever un nouveau défi.

La pluie est arrivée en Galice, ce qui n'était pas surprenant, et un dimanche de janvier, j'ai accompagné ma mère à Vigo pour voir le grand spectacle de *rondallas* qui se tenait chaque année à l'Institut de la Foire de Vigo. La *rondalla* est un regroupement de personnes qui jouent des chansons populaires dans les rues lors des fêtes de Noël en faisant sonner le tambour basque, les castagnettes, les coquilles Saint Jacques ou les cornemuses, accompagnés d'un petit groupe de musiciens et, parfois, de danseurs folkloriques galiciens et de porte-drapeaux – ces gens qui marchent au pas en portant des drapeaux différents. C'est une tradition typique de mon village et à laquelle ma famille et moi avions l'habitude de participer.

Toute petite j'avais marché en jouant du tambour basque et en faisant traîner ma cape que nous portions dans les rues dans lesquelles nous défilions. À mon grand étonnement, c'est en tant que porte-drapeau qu'on m'avait demandé, la dernière année, de participer. Cela a été amusant et en même temps très dur. Nous consacrions beaucoup d'heures à pratiquer dans le froid de novembre les dessins et les marches. Le drapeau était lourd et me faisait une ampoule sur l'épaule gauche, où il était appuyé ; mais je me sentais privilégiée d'être la plus petite fille de ce groupe de huit qu'on remarquait tant dans les défilés. Lors de la représentation du IFEVI, la composition a été très complexe : nous devions mémoriser une sorte de chorégraphie, d'une durée de douze minutes, lors de laquelle nous nous déplacions en comptant les pas pour faire un tour au moment voulu. Je me rappelle que c'était ma

première fois en talons, parce que j'étais la plus petite du groupe et que je devais dissimuler ma taille et mon manque d'expérience.

J'ai beaucoup apprécié ce spectacle de groupes musicaux, en imaginant qu'un jour je pourrais répéter à nouveau ces bons moments sur la piste... même sans talons ! Dehors, la journée était toujours grise et la pluie n'arrêtait pas. En sortant dans la rue, j'ai commencé à remarquer que mon pied gauche était mouillé. J'étais étonnée de ne pas avoir la même sensation dans l'autre, mais j'ai pensé que peut-être une de mes bottes avait la semelle décousue et c'est pourquoi l'eau n'était rentrée que dans une seule... jusqu'à ce que je m'aperçoive que c'était la première fois que je me mouillais mon pied avec la prothèse. « Bien sûr, espèce d'idiote, le droit, tu ne le sens pas parce qu'il n'est pas vrai. » Encore un avantage de plus ! En arrivant chez moi, j'ai retiré les deux chaussettes mouillées, et n'ai dû me sécher qu'un pied...

En janvier aussi j'ai rencontré une dame amputée qui était la mère d'amis communs à Nerea et à moi. Nerea les avait connus au cirque quelques mois après mon accident, dans un spectacle différent de celui auquel j'avais participé. J'ai pu me rendre compte que la vie du cirque est très dure pour les gens qui s'y consacrent professionnellement. Cela faisait plusieurs générations que cette famille travaillait dans ce milieu. Les enfants n'allait pas à l'école, mais un professeur particulier leur donnait les cours pendant qu'ils étaient en tournée dans différents endroits et ils apprenaient tout petits à réaliser plusieurs tâches : clown, magicien, trapéziste, jongleur, équilibriste, dompteur d'animaux... La dame avait été contorsionniste, et avait travaillé dans ce cirque en faisant plusieurs séances sur ses appuis, à forcer sur son dos et ses grands écarts, jusqu'au jour où elle a remarqué une étrange douleur dans le pied et qu'elle est allée à l'hôpital. Ils n'y ont rien vu d'important ; cependant, quand elle est revenue pour la troisième fois en se plaignant de cette douleur insupportable, ils lui ont trouvé une maladie particulière qui lui a valu l'amputation de sa jambe au-dessus du genou, à quatorze ans. Elle ne pourrait plus vivre en travaillant au cirque, puisqu'elle ne pouvait plus être contorsionniste. Désormais, elle participe aux moindres détails du spectacle, encaisse les entrées, place les gens ou vend du pop-corn et des jouets aux enfants. Elle était la mère de deux enfants, une contorsionniste et un humoriste, et elle vivait heureuse avec son mari voyageant à travers le monde au gré de leurs spectacles. Depuis que cela lui est arrivé, sa vie n'a pas été facile, loin s'en faut. Elle a dû quitter son emploi, ce pour quoi elle s'était entraînée depuis son enfance.

Elle a dû s'adapter à la situation et s'habituer à l'idée qu'elle ne recevrait plus jamais les applaudissements d'un public étonné par ses compétences. Cependant, elle a su le surmonter parce que, malgré tout, le cirque est le lieu où tout est possible, où l'imagination naît et où les sourires et le bonheur se créent – vouloir être heureux en soi est un désir de gens heureux.

Le même mois, Irene Villa se rendait en Galice et voulait me rencontrer. Elle a contacté ma mère et lui a dit qu'elle aimeraient passer un après-midi avec moi, qu'elle avait regardé mes vidéos et qu'elle pensait que j'étais une fille fascinante. Que la femme qui avait survécu à une attaque de l'E.T.A. dise cela me semblait ironique... Cela a été un honneur de profiter d'elle et de sa sympathique famille pendant une journée. Irene semblait si proche et si délicate, si gentille et si mignonne, à l'intérieur comme à l'extérieur ! Je n'arrivais pas à croire que l'exemple de dépassement de soi, de force et de courage soit en train de me dire qu'elle m'admirait. Moi ! Pendant le déjeuner, elle m'a expliqué quelques détails sur ses prothèses que je ne connaissais pas. Elle portait une jupe et on n'aurait pas dit qu'elle portait des prothèses de jambes parce qu'elles avaient un aspect incroyablement semblable à celui de vraies jambes. Elle m'a appris le sens de la résilience, la capacité d'une personne à surmonter des situations traumatisantes grâce à de bonnes pensées et à l'intelligence émotionnelle, empêchant nos expériences passées de nous barrer la route, éliminant l'amertume qui surgit en l'absence de maîtrise de soi. Elle m'a parlé de ses premières années difficiles, des jours passés à l'hôpital, de la manière dont elle avait renoué avec le sport et aussi de sa belle histoire d'amour avec son mari. « Quiconque t'aime vraiment, t'aimera avec ou sans jambe », m'a-t-elle assuré.

Cela dit, le mois de l'amour est arrivé, et bien que ce ne soit pas exactement le quatorze, cela a été le mois où j'ai rencontré mon prince charmant. Le séduisant garçon qui m'avait embrassée à la soirée des Rois Mages, le même avec lequel j'avais eu une petite romance deux ans auparavant, m'a donné rendez-vous un matin à la récréation du lycée pour me demander d'être sa petite amie. Je n'avais jamais imaginé que je ferais ce pas ! Pourquoi le ferais-je maintenant, alors qu'il me manquait une jambe, si je ne l'avais pas fait alors que j'étais une personne normale avec une vie plus facile ? Pourquoi à ce moment-là et pas avant ? Pourquoi moi et pas une autre ?

Nous parlions sur WhatsApp depuis quelques semaines et nous saluions lors des changements de cours au lycée, mais sa proposition m'a tellement surprise qu'au début, je ne pensais pas qu'il parlait sérieusement. Cependant, quelques semaines plus tard, il m'a pris la main pour la première fois pour m'accompagner jusqu'à mon cours et m'a embrassée devant mes camarades de classe au moment de me dire au revoir, j'ai senti que j'étais tombée amoureuse.

Adrian étudiait les sciences dans mon lycée, il portait des lentilles de contact et obtenait les meilleures notes de sa classe. Il aimait le rock et la charcuterie, et travaillait comme barman quand il devait aider ses parents dans l'affaire familiale. Un jour il a monté les 30 minutes de côte jusqu'à chez moi en vélo pour me prouver son amour et dès lors nous avons commencé une relation sérieuse, nous donnant rendez-vous pendant les récréations à l'office du tourisme qui se trouvait à côté du lycée, où il m'a retiré plusieurs fois mes chaussures pour les placer sur un mur élevé et blaguer sur ma taille comparée à la sienne, de 1 mètre 80.

J'ai passé une année scolaire plus agréable, à lui demander de temps en temps ses notes d'histoire, à l'écriture indéchiffrable, et à lui laisser à d'autres occasions mes notes de philosophie sur Marx, Nietzsche ou Kant.

À partir de là, ma vie a totalement changé. Je me sentais beaucoup plus sûre de moi-même. Un jour quelconque de rééducation, j'ai dit au revoir à Adrian mon kiné pour abandonner cette salle après onze mois d'un dur travail, de rires et de beaucoup de tendresse. J'ai remercié de tout cœur tout ce que ce grand homme barbu, aussi sportif, avait fait pour moi. Non seulement il avait été un grand professionnel, mais aussi un bon ami, mon camarade dans les mauvais moments et l'homme qui m'a vue avancer et grandir ; celui qui m'a aidée dans mes baisses de régime et qui m'a encouragée à aller de l'avant ; celui qui m'a appris à sauter avec des béquilles et des mois plus tard à remarcher. Il m'avait dit « *toi tu ne sors pas d'ici tant que je ne te vois pas courir.* » Il croyait vraiment en moi, en ma capacité à revenir au sport de haut niveau, même s'il était adapté, c'est pourquoi je me devais pour lui de m'entraîner dur afin de réussir de nouveaux défis, pour continuer à me battre dans le milieu sportif, mais aussi au niveau personnel. Il allait beaucoup me manquer, mais il était temps de continuer mes pas toute seule.

Le carnaval est arrivé et, une fois de plus, j'ai défilé avec la fanfare de mon village dans les rues où l'on célébrait une fête pleine d'amusement et de bonne humeur. J'avais de nouveau monté la chorégraphie qui accompagnait les déguisements de sorcières, mais cette année je l'ai dirigée en voyant les choses en grand, du haut du char, et avec d'énormes ailes qui s'illuminaient avec les lumières de Noël et une jupe très clinquante. De cette façon, je ne me fatiguerais pas en défilant sur des parcours aussi longs que celui de Vigo, et je ne resterais même pas en arrière au cas où le rythme accélérerait.

Le mois suivant j'ai fêté la nouvelle année avec ma nouvelle vie. Comme le temps avait vite passé ! Je l'ai fêtée avec mes amis chez moi ; j'ai appris la grande nouvelle qu'on m'avait décerné un prix du Gala du Sport de Vigo avec une mention spéciale pour ma force de dépassement et ma brillante attitude après avoir dû abandonner la gymnastique dans de si désastreuses circonstances. J'ai eu l'honneur de partager la scène avec des sportifs étonnantes de ma ville, et parmi eux mon ami Martín de La Puente. J'avais rencontré Martín quelques mois auparavant au cours d'une sortie en Asturies organisée par mon lycée avec un autre lycée de Vigo. Non seulement c'était un brillant étudiant, mais il excellait aussi en sport adapté. Il marchait avec une prothèse de pied et avait les doigts de la main déformés par une maladie, ce qui ne l'empêchait pas de s'entraîner au tennis en fauteuil, un sport réellement compliqué. J'en étais venue à l'essayer quelques mois après mon retour de l'hôpital, parce que je voulais trouver le sport qui me ferait à nouveau ressentir la même chose que la gymnastique ; bien entendu ce n'était pas celui-là. Le tennis en fauteuil demande beaucoup d'habileté, de précision et de rapidité dans les mouvements. Ce n'est pas seulement l'action d'impulsion avec une seule main, puisque l'autre tient la raquette, mais il faut aussi que ce soit à une vitesse élevée pour arriver à

renvoyer la balle à temps. Quelques mois plus tard, le même Martín avec lequel j'avais échangé des conversations et des sentiments similaires lors des discussions pendant le voyage, a représenté l'Espagne avec son équipe aux Jeux paralympiques de Rio. Assurément, une personne étonnante.

Pendant les vacances de la Semaine Sainte, profitant de la pause scolaire avant d'aborder la dernière ligne droite de l'année scolaire, je suis retournée rendre visite à mon oncle et à ma tante ainsi qu'à ma filleule en Suisse et j'ai marché dans la neige avec la prothèse pour la première fois. Cela a été une grande expérience même si elle a été très compliquée pour moi. Côté positif : seuls les orteils de mon pied gauche gelaien. Nous avons visité le Musée Olympique de Lausanne et aussi les installations du CIO (Comité International Olympique), en rêvant qu'un jour je participerais à des jeux. Pourquoi pas ? Le fait de ne pas pouvoir pratiquer le sport qui m'avait toujours passionné ne signifiait pas que je devais fermer les portes à d'autres opportunités, à d'autres modalités de pratique dans des conditions très différentes, maintenant avec une prothèse de jambe adaptée au sport. Par ailleurs, je l'avais promis au docteur Lores après l'amputation de ma jambe, toujours sous sédatifs et très affectée par la récente opération : « Quand je participerai aux jeux paralympiques, je vous les dédierai. » Je l'avais dit en guise de remerciement, mais c'est ce que je pensais sincèrement sans en avoir conscience. Je n'en ai eu pleinement conscience que lorsque j'ai lu la déclaration du docteur Lores au cours du procès qui a été intenté contre le docteur Larrauri. « Si j'ai vraiment pensé cela, alors j'ai bien un nouvel objectif en tête, et cette fois c'est un grand », me suis-je dit alors.

Au retour de mes petites vacances, j'ai été de nouveau récompensée au Gala du sport, cette fois de Gondomar. Je ne pouvais croire que le simple fait d'affronter mon malheur de façon positive soit digne d'être reconnu. Cela a été l'occasion rêvée de dédier quelques mots de la scène à mon entraîneuse, Cris, qui m'a tant soutenue, et surtout à mes parents, pour avoir été deux piliers essentiels dans ma vie et pour avoir transformé mes craintes, la douleur, l'angoisse et l'inquiétude en timides sourires cachés dans leurs étreintes. Ils avaient été comme mes pom-pom girls lors des championnats, en me disant « Ne t'inquiète pas, c'était génial » dans les chutes et « Tu es ma championne » dans les victoires, en souffrant en silence juste pour sourire et me dire que tout allait bien se passer et en transformant chacune de mes raisons de m'effondrer en une situation dont on sourit. Ils m'ont appris la vie et m'ont rendue forte quand j'ai été prête à faire un pas de plus. J'avais tellement de choses à dire pour les remercier que des mots sincères étaient sortis de ma bouche sans même les avoir pensés ni répétés.

Enfin, au bout de neuf mois bien trop courts, remplis de plaintes telles que « la pire semaine de ma vie », « le café ne me fait plus aucun effet », « aujourd'hui je n'ai dormi que trois heures », « les stylos ne durent qu'une semaine » et « ah la la tout le week-end à bûcher », fin mai, mes camarades et

moi avons obtenu notre diplôme avec le bonnet et les robes de gala. L'effort en avait valu la peine et la récompense n'était pas seulement le bonheur lié aux bonnes notes, mais aussi le long été qui s'offrait à nous. Une très dure étape s'achevait et nous pouvions enfin dire « au revoir le lycée ». J'étais prête pour plus et mieux, même s'il y avait encore l'examen d'entrée dans le supérieur : trois jours intenses, examen après examen, avec de la nervosité, des révisions de dernière minute, du stress et du surmenage. Pour finir, le 11 juin, j'ai fermé mes notes de lycée et les ai laissées dans le sac que j'avais préparé pour les brûler sur le bûcher la nuit de la Saint Jean. Nous étions enfin libres ! Et la meilleure façon de fêter les bons résultats et mes dix-huit ans était de sortir faire la fête avec les amis de toujours, comme d'habitude ! Nous avions passé le cap insupportable de cette année scolaire et il ne restait plus qu'à profiter des derniers mois ensemble avant de débuter nos études respectives dans différentes destinations. La mienne, déjà tout à fait décidée, était l'Angleterre.

Les traditionnelles portes ouvertes à l'université Canterbury Christ Church pour laquelle j'avais postulé et été acceptée se tenait le même week-end. Les oreilles bourdonnantes de la musique de la veille, avec les cernes les plus prononcés de ma vie, j'ai pris l'avion en compagnie de ma mère afin de préparer tout ce dont j'avais besoin pour ma future arrivée, en septembre, dans cette nouvelle ville. L'escapade express a été tout un show : les amendes qui sont arrivées des mois plus tard pour avoir conduit avec une voiture de location au cœur de Londres (tenons compte du fait qu'en Angleterre on conduit de l'autre côté et que c'était la première fois que ma mère prenait un rond-point à gauche), ou alors la première nuit où nous avons failli ne pas avoir d'hôtel parce que nous sommes arrivées dans un aéroport différent de celui où nous pensions atterrir. Je suis revenue de ma visite avec une énorme envie de commencer ma vie universitaire en Angleterre et tout ce que cela impliquait : cuisiner, faire les courses, mettre les machines à laver, nettoyer la chambre... en somme, me débrouiller toute seule.

Quelques jours après mon arrivée, j'ai reçu un e-mail annonçant les résultats de l'épreuve de sélection d'entrée dans le supérieur. Même si la note des PAU (Épreuves d'Accès à l'Université) n'étaient pas exigées par l'université anglaise, je me suis sentie très satisfaite en voyant que j'avais réussi avec une bonne moyenne. Tous les élèves du lycée l'avaient passé avec succès, et certains avec de sacrées notes ! Adri, en plus d'avoir obtenu son diplôme avec mention, a dépassé la moyenne dont il avait besoin pour intégrer un cursus d'ingénieur aéronautique à l'Université Polytechnique de Madrid. J'étais très heureuse pour lui, même si au fond de moi je savais que la tristesse liée à notre séparation allait bientôt s'emparer de moi. Ce garçon me donnait tout son amour et il allait me l'arracher dès le début de la prochaine année scolaire. Nous étions tous les deux conscients que nos chemins bifurqueraient dès septembre mais nous nous étions engagés à profiter de cet amour tant que nous le pourrions, durant les derniers mois qu'il nous restait ensemble.

Et les vraies vacances sont arrivées ! J'ai marché pour la première fois dans le sable avec mon pied en plastique lors de la nuit de la Saint-Jean que nous avons célébrée à la Plage Amérique, la fête qui marquait le début d'été. Plus tard j'ai osé passer une journée à la plage avec mon amie Lia ce qui

m'a permis de confirmer qu'en effet la prothèse ne s'abîmait pas au contact de l'eau salée, même si après il fallait la tremper dans de l'eau douce.

Après le retour d'un voyage digne d'un film avec Adri en Méditerranée, j'ai décidé de vaincre la peur que j'avais de conduire une moto depuis ma chute sur le rond-point, c'est pourquoi je l'ai ressortie sur la route après des mois au garage. En portant le casque des Super Nanas, j'ai parcouru les côtes de Baiona tout l'été avec mon petit ami, en poussant la Yamaha quand nous voulions gravir la montagne de la Groba et qu'elle se retrouvait sans force à cause de notre poids excessif. Nous avons changé les récréations à l'office du tourisme pour du camping avec nos amis dans les profondeurs de la montagne et des fêtes hawaïennes avec mon oncle et ma tante, et nous avons profité de la chaleur, des tapas et de la bonne ambiance qu'on respirait lors de ces journées d'été ensoleillées.

Août achevé, Adri a obtenu son permis de conduire et m'a fait faire un bref tour en voiture avant de prendre son vol pour Madrid et de me laisser seule à l'aéroport, avec ma chevelure champignon, après l'avoir laissé me couper les cheveux avec les ciseaux de cuisine la veille de son départ. Nous avions finalement convenu de tenter une relation à distance. Lui m'avait appris qu'après la tempête, vient le calme : il avait apporté cette sensation de sécurité dont j'avais besoin quand j'essayais encore de me rétablir après tout ce qui était arrivé. J'ai su que cela vaudrait la peine d'attendre pour lui, qu'il était différent et que je ne pouvais le laisser s'échapper. Il me rendait trop heureuse et j'étais sûre que 2000 kilomètres ne représentaient rien, car il représentait tout.

Les mois suivants n'ont pas été faciles. J'avais décidé d'affronter le monde, de faire mes valises et de m'en aller. Même si j'avais troqué les longues heures à converser avec mes amis pour de rares minutes sur Skype, les bisous par jolis messages et la nourriture de ma grand-mère pour mes diverses tentatives avortées en cuisine, j'ai clairement compris que je voulais poursuivre mon séjour à l'étranger. Je ne savais pas très bien ce que je faisais jusqu'à ce que des semaines passent et que je me rende compte de la décision que j'avais prise.

Une nouvelle vie commençait pour moi, dont le début n'allait pas être facile. Mon père et ma sœur m'ont accompagnée pour m'aider à déménager, avec trois valises infernales de 20 kilos chacune et un terrible chaos à l'intérieur. Lors de mon premier jour de cours je me suis rendu compte que l'éducation anglaise fonctionnait différemment de l'espagnole. Presque toutes les matières se composaient de séminaires lors desquels nous devions mener à bien des travaux de groupe pour mettre en pratique la théorie de la classe. Chacun devait s'organiser pour chercher l'information par lui-même et étendre ses connaissances. Dans mon cas, j'ai dû faire de grandes recherches pour mes travaux, ce qui m'a fait aller plus loin tout en mémorisant les cours sur le sujet que je travaillais. On nous mettait à disposition toute l'information pour tirer le meilleur profit de nos années d'études. C'est un entraînement plus pratique, puisque l'étudiant arrête d'être un élément passif et, sans doute, une

méthode plus efficace pour apprendre au lieu de mémoriser ce que le professeur veut qu'on répète lors des examens.

En me faisant des amis, j'ai découvert que l'Espagne était bien plus grande que je ne le pensais. J'ai ri de l'accent de tous les Espagnols que j'ai connus et j'ai même dû faire de gros efforts pour comprendre certains d'entre eux. J'ai connu des nuits où j'essayais de parler espagnol et où seul l'anglais sortait. Cela me frustrait vraiment beaucoup, mais c'était le prix à payer lorsqu'on ouvrait des frontières.

Malgré ma fierté d'avoir finalement sauté le pas de cette opportunité incroyable, aussi bien culturelle que formative, j'étais toujours préoccupée par un sujet qui me trottait dans la tête. Qu'adviendrait-il de ma relation avec Adri ? Pour moi tout devenait de plus en plus difficile. Nos vacances ne coïncidaient pas, ses études étaient très compliquées, chacun avait des horaires différents... Malgré tout, d'une manière ou d'une autre, j'avais confiance dans le fait que notre histoire allait durer pour toujours. Ou, du moins, il était clair que si nous réussissions à surmonter l'étape difficile qui nous attendait, nous saurions que nous nous aimions au-delà de la distance et de tout ce qu'elle entraînait. Naturellement, je lui faisais une confiance aveugle, mais j'avais encore du mal à assimiler le fait qu'il allait se faire de nouveaux amis, qu'il rencontrerait d'autres filles, qu'il sortirait faire la fête à des kilomètres de moi... et qu'il mènerait une vie totalement différente d'avant. Cela avait été une décision risquée de savoir que nous serions séparés par de nombreux kilomètres ; en fin de compte, la distance, ce n'est que cela, des kilomètres. Elle pouvait nous séparer physiquement, elle rendrait notre relation plus proche, plus forte, invincible. Il ne me suffisait pas d'entendre sa voix à travers le téléphone ou de voir son visage qui se figeait parfois sur Skype (le wifi fonctionnait horriblement mal à Madrid). J'étais tentée de lui écrire à chaque minute, mais je ne le faisais pas parce que je ne supportais pas d'être si sensible et de donner autant d'importance à chaque détail. J'ai dû apprendre à m'adapter à un garçon aux mots comptés, qui n'aimait pas se connecter à WhatsApp et qui n'envoyait que rarement des messages vocaux. Cependant, c'était le garçon qui m'avait proposé d'avoir une relation sérieuse et qui m'avait présenté à ses parents pour ensuite aller étudier à Madrid et me laisser avec un immense désordre dans la tête.

Dès que ma famille est partie, j'ai été assez effrayée, étant donné que c'était la première fois que je vivais seule. J'étais convaincue d'être une personne solitaire, et parfois c'était le cas... mais quand on arrive dans un autre pays sans connaître personne et qu'on se rend compte qu'on est vraiment seul, qu'on ne peut pas descendre à la cuisine et tomber sur sa mère, tout change.

Je me souviens de la première fois que j'ai éprouvé la sensation de regretter cette séparation. Cela s'est passé au premier camp annuel d'anglais auquel j'ai participé plusieurs étés d'affilée, où nous assistions à des cours de grammaire avec des professeurs natifs le matin et nous réalisions différentes

activités l'après-midi. Les soirées étaient également appréciées avec des séances de cinéma ou des chasses au trésor dans l'obscurité, autour de l'enceinte. Nous étions divisés en groupes et nous utilisions de petites torches pour nous guider, même s'il y avait toujours quelqu'un qui l'oubliait en chemin. À Manzaneda, je me suis courageusement séparée de ma famille pendant deux semaines pour me lancer dans une aventure passionnante avec des jeunes de mon âge. C'était une chance pour moi d'expérimenter la vie sans la protection et les soins de mes parents, en conquérant lentement mon autonomie pour apprendre à me débrouiller dans la vie. Le sentiment de solitude et de mélancolie s'est vite transformé en vivacité et en excitation et de nouvelles expériences m'ont profondément marquée : la première fois que, malgré l'interdiction, nous avons essayé la machine à café, les petites batailles de nourriture, lassés du menu quotidien avec des frites, les vraies fêtes à l'américaine, où les garçons nous demandaient de les accompagner alors que nous n'allions pas passer une seule minute avec notre cavalier par honte, et les foires avec des stands locaux fabriqués par nos soins dans lesquels se déroulaient différentes activités, comme des jeux de hasard et d'adresse. C'est aussi là que j'ai reçu mon premier gâteau à la crème en échange des quelques haricots qui tenaient lieu d'argent. La partie la plus excitante du camp a été le *talent show* qui a eu lieu la nuit avant notre départ ; d'une manière ou d'une autre, je cherchais toujours un moyen de m'y démarquer.

La première année, j'avais fait un solo de danse et d'acrobaties qui avait reçu le premier prix. L'année suivante, j'avais décidé de monter un groupe avec certains des garçons les plus forts pour faire de l'acrobatie avec eux, mais un autre groupe participant, avec une fille qui faisait de la gymnastique acrobatique à Pontevedra, nous a dépassés en niveau, c'est pourquoi, lors de ma dernière année, profitant du fait que nous nous retrouvions lors de la même quinzaine, j'ai choisi de faire un duo acrobatique avec elle, qui a reçu des milliers d'applaudissements et un passage direct en finale. Avec une belle chorégraphie sur la Ballade n°1 de Chopin, nous avons remporté le prix bien mérité, surpassant le garçon qui récitait en anglais sur tous les sujets imaginables. Ce plaisir de gagner m'a donné encore plus l'envie de progresser, de m'améliorer et d'être anticonformiste, envie qui coule encore dans mes veines aujourd'hui.

Les adieux du dernier jour étaient toujours accompagnés de larmes sincères et de créations de groupes sur le réseau social espagnol Tuenti, pour organiser des rencontres qui n'avaient finalement jamais lieu. En effet, chacun d'entre nous venait des quatre coins de Galice et à la fin de l'été il fallait retourner à notre routine. Nous avions pratiquement oublié nos parents dès que nous avions commencé à nous faire des amis, le temps passant trop vite, avec si de nombreuses expériences en si peu de jours. La même chose m'est arrivée après quelques semaines dans mon nouveau pays.

Nous étions attentifs aux activités qui étaient organisées afin de n'en manquer aucune. C'était passionnant de se promener dans les alentours, de rencontrer de nouvelles personnes et de découvrir, par exemple, que si tu offres des pipas ou des graines de tournesol salées à un Anglais, il les mangera

probablement avec les coques, et qu'en jouant à « Je n'ai jamais... », on peut arriver à se sentir en-dehors du jeu parce qu'ils sont des vétérans en matière d'expériences lascives.

Par ailleurs, les gens étaient très gentils et, la plupart du temps, étaient prêts à aider pour n'importe quel problème. Je me suis sentie à l'aise lorsque j'ai rencontré mes camarades de classe ; nous nous sommes bien entendus. La zone où je résidais était très jolie et proche de ce dont j'avais besoin : le centre-ville, la bibliothèque et l'université. Les fêtes pour les étudiants de première année étaient incroyables, grâce à type d'activités de bienvenue pour connaître les gens et commencer à entrer en contact avec le reste des jeunes. Lors des premières semaines j'ai assisté à un salon de sociétés ; cela m'a semblé fascinant d'avoir l'occasion de me joindre à des clubs correspondant à mes centres d'intérêt et de me faire des amis qui partageaient les mêmes passions que moi. J'en ai profité pour améliorer mon anglais en participant au discours politique, bien qu'au début je n'y entende rien.

J'ai adoré apprendre de cette langue et de ce pays. Notre culture est complètement différente et parfois je me dis qu'il est étonnant que nos pays aient tant de particularités, alors qu'ils ne sont pas si éloignés l'un de l'autre. Les Anglais s'excusent pour presque tout, et fonctionnent différemment en ce qui concerne les prises électriques ou le sens de conduite... Le pire pour un Espagnol dans un pays où il pleut tout le temps, c'est le fait que la nuit tombe à quatre heures de l'après-midi l'hiver. C'était assez déprimant.

Une autre des choses qui m'a le plus étonnée dans cette petite ville a été la quantité de sans-abri qui vivaient dans les rues. Bien que le Royaume-Uni soit un pays très développé sur certains aspects, comme pour les hautes technologies et l'économie, il y en avait d'autres pour lesquels ils étaient très en-dessous, même de l'Espagne. Qu'il y ait autant de sans domicile fixe qui demandaient de l'argent dans les rues m'interpellait, bien pire, la plupart dormait sur des couvertures déchirées ou des morceaux de carton sales à l'entrée des banques ou des supermarchés. Je voulais aider d'une quelconque manière, mais je n'en trouvais aucune d'adéquate. Chez moi, quand quelqu'un demandait de l'argent, ma mère avait l'habitude de lui donner à manger ou de lui demander s'il avait besoin de vêtements pour lui offrir les sacs de vêtements qui ne servaient plus.

Quelques jours après, en recherchant sur la page des options de volontariat de l'université, j'ai trouvé l'annonce d'une maison pour des personnes sans-abri qui était en face de la gare, à quinze minutes à pied de ma résidence. En Angleterre cela se fait beaucoup de participer à du volontariat. Pour les étudiants anglais ce n'est pas aussi compliqué qu'en Espagne de trouver un travail à temps partiel qui peut coller à l'emploi du temps scolaire, assez irrégulier. De fait, la plupart des étudiants se paient eux-mêmes leurs études universitaires, soit avec un prêt de l'Etat (c'est pourquoi on te retire de ton salaire un petit pourcentage pour payer ton inscription quand tu commences à cotiser), soit en aidant leurs parents avec un salaire à temps partiel en même temps qu'ils étudient. Je me sentais coupable parce que l'habitude dans mon pays est, dans la plupart des cas, assez différente : les parents

économisent de l'argent pour payer les études de leurs enfants, qui plus tard payeront celles de leurs petits-enfants. Je voulais contribuer d'une manière ou d'une autre, me sentir utile et apporter un peu de mon aide. Cependant, n'ayant pas un anglais parfait, aucune expérience dans les emplois proposés et n'ayant participé qu'à un seul travail bénévole (deux semaines incroyables à travailler pour l'entretien des îles Cíes, à nettoyer les plages et à réguler l'entrée des visiteurs), cela m'avait été pratiquement impossible de trouver quelque chose d'approprié. À peine un mois avant de terminer l'année scolaire, j'ai découvert qu'il y avait une école de gymnastique à vingt minutes à pied de chez moi où on avait besoin d'un entraîneur avec un diplôme certifiant qu'on pouvait donner des cours d'acrobatie. Là, ils m'ont laissé faire des stages pour m'occuper des enfants et apprendre les bases en anglais, et ils m'ont promis de m'embaucher après mon année Erasmus.

Entre-temps, j'avais remarqué que la plupart des emplois nécessitaient un certain nombre d'heures de bénévolat, et j'ai décidé de commencer par là. J'ai envoyé une demande à Catching Lives, ce qui signifie « sauver des vies », et ils m'ont répondu immédiatement. Ils avaient besoin de personnes prêtes à travailler pour réaliser diverses tâches : nettoyer les installations, cuisiner pour les sans-abri, organiser des activités pour les divertir ou simplement discuter avec eux. Ils demandaient aussi des personnes spécialisées, comme des infirmiers ou des psychologues, mais comme je ne pouvais pas contribuer de cette façon, j'ai penché pour la cuisine, qui m'amusait en plus beaucoup. Le premier jour a été très dur. Je suis arrivée très motivée dans ce bâtiment qui semblait abandonné, d'un seul étage, allongé et ancien. Lorsque j'ai frappé à la porte, un jeune homme très grand m'a accueilli gentiment et m'a invitée à entrer. Aussi bien les bénévoles que les sans-abri, nous devions signer un carnet avec notre nom, l'heure d'entrée et de sortie, afin que les coordonnateurs gardent le contrôle des personnes qui passaient par là. Dans la zone du personnel, ils avaient un écran qui montrait les images des caméras qui étaient réparties dans chaque chambre. Chaque recoin était surveillé dans le but de créer un endroit sûr pour tout le monde. Le jeune homme m'a montré la zone et la fonction de chaque salle, l'objectif de ce local et les travaux qu'ils effectuaient. Il m'a expliqué comment je devais traiter les clients (c'est ainsi qu'ils faisaient référence aux hommes et aux femmes qu'ilsaidaient) et quelles étaient mes responsabilités en tant que volontaire.

Il y avait une zone avec des machines à laver où ils pouvaient laver et sécher leurs vêtements et aussi une zone d'hygiène personnelle, avec des douches et des salles de bains, où on leur fournissait des shampoings et des serviettes et presque tout autre produit qu'ils demandaient. Dans une petite pièce sombre et fermée à clé, les clients pouvaient laisser leurs effets personnels pendant leur séjour dans le bâtiment. Il y avait aussi une salle à manger reliée au bar de la cuisine, une salle avec des jeux de société, des livres et des journaux, des ordinateurs avec accès à Internet, un piano, des tables de ping-pong et de billard, et une étagère avec des couleurs et des peintures.

Deux jours par semaine, ils bénéficiaient de soins médicaux prodigués par une infirmière bénévole, de soins psychologiques ainsi que de programmes d'aide pour traiter l'addiction aux drogues

ou à l'alcool. La seule chose qui manquait à cette organisation caritative était de fournir à ses clients un endroit où dormir. Il était ouvert tous les jours de la semaine, de 9 heures à 17 heures. Après la fermeture, les sans-abri redevenaient des individus sans défense et sans endroit où se protéger du froid. Ce n'est que lorsque les températures étaient inférieures à zéro que le gouvernement leur accordait un endroit où passer la nuit. Canterbury peut être une ville horrible l'hiver pour les sans-abri. Lors de mes premières séances, je quittais le centre avec une ou deux larmes sur les joues. J'avais envie de faire l'impossible pour ces personnes, de réaliser le travail que le gouvernement ne faisait pas : celui de protéger ses habitants les plus vulnérables. Petit à petit, j'ai compris que parfois, il faut se contenter de faire ce qui est en notre pouvoir. Il y a tellement d'injustices dans le monde qu'une seule personne n'a pas la force ou le pouvoir de les guérir toutes. Je me suis contentée d'apporter ma petite contribution, d'aider de la manière la plus humble possible, et d'essayer de tirer une leçon de la réalité que ces personnes me faisaient vivre.

Les premières semaines, je me suis contentée de travailler dans la cuisine. Nous servions le petit-déjeuner de 9 heures à 10 heures 30 et à 12 heures 45 nous commençons à distribuer la nourriture. Il était très important de respecter les horaires, car nous apprenions ainsi aux clients à être disciplinés et à comprendre que le fait de ne pas arriver à l'heure pouvait avoir pour conséquence de ne pas avoir de déjeuner ou de petit-déjeuner. Je faisais la vaisselle, je coupais les légumes et servais les assiettes avec le sourire. En partant, un homme avec une barbe blanche et très peu de dents me remerciait d'avoir aidé et me disait qu'avec mes bonnes actions quotidiennes, je me rapprochais un peu plus du paradis, près de Dieu. Ces commentaires illuminaient ma journée et me rendaient heureuse pour le reste de la semaine. C'était très gratifiant de savoir que cela signifiait tant pour eux.

Petit à petit, je me suis intéressée davantage à chacun des hommes et des femmes que je voyais derrière le comptoir de la cuisine, jusqu'au jour où je me suis décidée à changer de rôle dans cet établissement pour oser offrir mon aide d'une manière plus directe, plus personnelle. Le directeur du local m'a donné quelques directives à suivre pour accueillir les clients. Il y avait deux règles qu'il était essentiel de suivre lorsque je serais avec eux. Je ne devais pas partager d'informations personnelles autres que mon prénom ou livrer des informations de base qui pourraient causer des problèmes ou une confusion. Il était arrivé qu'un sans-abri se présente chez un volontaire au milieu de la nuit. Je ne pouvais établir aucune relation amicale (et encore moins sentimentale) avec aucun des clients. Si je les rencontrais dans la rue, je pouvais bien sûr les saluer, mais je ne devais avoir aucune sorte de rencontre en dehors de cet établissement, comme aller prendre un café ou me promener dans le parc. Je ne devais pas non plus offrir quoi que ce soit ou les laisser m'offrir quoi que ce soit, les mépriser ou les laisser me traiter de manière irrespectueuse ; tout simplement, je devais respecter toutes les normes qu'on m'avait remises par écrit et qu'on m'avait fait signer. J'ai senti que cela n'allait pas être facile, mais au moins cela vaudrait la peine de tenter.

Au tout début, cela m'a semblé délicat de recevoir les gens. À partir du moment où j'établissais une conversation avec quelqu'un, je me retrouvais face à un million de doutes comme : dois-je lui poser des questions sur son passé, sur les circonstances qui l'ont amené à finir dans la rue ? Est-ce que je lui parlerai d'une information récente, étant donné qu'il est complètement déconnecté des faits divers actuels, de ce qu'il se passe dans le monde ? Est-ce qu'il trouvera correct que je lui demande comment il va, en sachant que cette nuit il a dormi sous la pluie ? Dans la plupart des cas, les conversations n'étaient pas troublées par trop de moments gênants, mais tout dépendait de la situation du client. Malgré la souffrance que suppose le fait de ne pas avoir un endroit où s'abriter, la plupart d'entre eux n'inspiraient pas de pitié mais de la joie et de la sérénité.

Une fois j'ai dû m'occuper d'une dame qui était devenue démente après la mort de son bébé. Quand elle est arrivée au centre, la femme poussait un petit caddie très sale et vieux, plein d'affaires personnelles de son enfant décédé. Elle était espagnole et ne parlait pas bien l'anglais, c'est pourquoi le directeur du centre m'a demandé de me rapprocher d'elle. Je me sentais très heureuse de converser dans sa langue, car en définitive, je connaissais mieux que quiconque cette sensation de soulagement quand on peut enfin utiliser sa langue, après des mois d'incompréhension auprès des natifs. Le Royaume-Uni comporte beaucoup d'étrangers, et une bonne partie d'entre eux vit dans la rue. Ce sont, en majorité, des Roumains et des Hongrois, entre autres nationalités, qui arrivent à cette nouvelle destination avec l'espoir de trouver un travail et des circonstances meilleures que celles de leur pays, et ils se trouvent au bout de quelques mois sans emploi, méconnaissant la langue et sans argent pour se payer un billet retour avec leur famille.

La dame, qui portait une quantité exagérée de bijoux, les yeux maquillés de vert et de deux énormes cercles rouges peints sur les joues, m'a dit qu'elle aimerait laver le t-shirt qu'elle tenait d'une main très sale, les ongles mal vernis avec des couleurs criardes. Je me suis proposée de l'accompagner à la laverie, mais alors elle a sorti un lave-linge en jouet, comme celui qu'utilisent les enfants pour « laver » les vêtements de leurs baigneurs, et elle m'a fait comprendre qu'elle l'utiliseraient pour laver son t-shirt. Elle le disait convaincue, et je suis restée pétrifiée. Je ne savais comment réagir. J'ai essayé de lui expliquer que ce lave-linge ne fonctionnait pas, que c'était un mensonge, mais je me suis rendu compte que la dame était complètement déséquilibrée et que je n'avais pas les outils nécessaires pour lui offrir de l'aide dans ce contexte.

Peu à peu j'ai appris à survivre à cet endroit sans que les détails étranges n'aient d'impact sur moi. La misère, la pauvreté et la faim sont un monde qui m'avait été totalement inconnu jusqu'à ce que certains clients acceptent de partager avec moi leurs histoires et leurs peurs. Tous les jeudis matins, ceux qui étaient les plus créatifs participaient à un atelier de dessins et de poèmes. Les clients devenaient des artistes pendant quelques heures pour faire naître leurs sentiments les plus profonds sous forme de vers ou d'illustrations ; en rassemblant tout ce matériel, nous avons réussi à créer un livre.

L'histoire était celle d'un renard qui déambulait dans différents endroits de Canterbury où il rencontrait des personnes dont la maison était la rue, se faisant des amis et vivant diverses aventures. Le sujet principal était les pensées et les expériences d'une personne errante, mais aussi la critique sociale vis-à-vis du racisme qui existe au Royaume-Uni. J'avais moi-même subi de la discrimination et du rejet de la part de mon colocataire, un étudiant en biosciences empreint d'un fort sentiment de haine envers les étrangers qui, selon lui, entraient dans son pays sans parler la langue, en exigeant que les Anglais fassent un effort colossal pour essayer de les comprendre. Apparemment, la confirmation du Brexit a multiplié les abus aux connotations xénophobes, et je n'étais pas la seule à supporter des termes péjoratifs comme « *spics* », utilisé par les Britanniques pour faire référence aux hispanophones.

Dans les ateliers du livre, j'étais chargée de numériser les documents, même si j'ai également contribué à un épisode en écrivant mon premier poème en anglais :

*Loneliness has no nationality,
there is a lot of it in the world:
that is the reason why there is this need
of helping each other for all.

Different languages, different cultures,
different backgrounds and histories,
but we do not have to discriminate
races or minorities.

Homeless people around the streets,
in Spanish, Italian or English floors,
a huge range of bad feelings
kept alone in old stores.

If there is no friendship, there is no life,
there is no purpose or aim.

Homeless people need love and compassion
and someone who takes care of them.¹*

Moins d'un mois après avoir fait du bénévolat chez Catching Lives, je me sentais enfin à l'aise et j'avais établi une relation de confiance avec la plupart des clients. Certains des hommes ont vraiment aimé discuter du football avec moi, en particulier lorsque Manchester a éliminé le Celta de

¹ « La solitude n'a pas de nationalité, / elle existe partout dans le monde : / c'est la raison pour laquelle il y a besoin / de nous aider pour tout. / Différentes langues, différentes cultures, / différents milieux et histoires, / mais nous ne devons pas discriminer / couleurs de peaux et minorités. / Sans-abri dans les rues, / sur des sols espagnols, italiens ou anglais, / une vaste étendue de mauvais sentiments / conservés dans de vieilles armoires. / S'il n'y a pas d'amitié, il n'y a pas d'amour, / il n'y a pas de but ni de fin. / Les sans-abri ont besoin d'amour et de compassion / et de quelqu'un qui prend soin d'eux. »

l'Euroligue, car la semaine précédente, je leur avais assuré que mon équipe serait victorieuse. Durant le mois de février, deux jeunes étudiantes de troisième année en travail social ont effectué leurs stages dans les locaux. Elles organisaient diverses activités, comme des cours de yoga ou de pâtisserie. Ils semblaient tous très heureux. Adam, le plus jeune client de l'établissement, semblait particulièrement apprécier la présence de l'une d'elles. Le garçon était passionné de musique et avait appris à jouer du piano grâce aux tutoriels YouTube qu'il avait le droit de regarder lorsque les ordinateurs n'étaient pas occupés. Le reste des personnes détestait l'entendre jouer, parce qu'il était tenace ; j'étais admirative de sa persévérance, qui lui permettait de s'améliorer sans cesse. Pendant ces semaines, Adam et elle ont joué en duo, ils jouaient aux cartes et avaient de longues conversations, mais lorsque les filles ont terminé leur année scolaire, il a ressenti un immense vide en sachant qu'il ne la reverrait plus. J'ai essayé de lui remonter le moral et de prendre la place de la fille pour qu'il se sente mieux. Il m'a dit que chaque fois qu'il était attiré par une fille, tous ses rêves s'écroulaient quand il était conscient de sa propre ruine, qu'il était pauvre et qu'il n'avait rien à offrir à une personne instruite et aisée. Quand tu vis dans la rue, chaque histoire d'amour est une histoire de douleur. Le bonnet qu'il portait toujours, m'a-t-il expliqué, lui avait été offert par une jeune fille anonyme un jour très froid où il demandait de l'argent sur le pont de la rivière qui traverse le centre-ville. Il avait été ébloui par le sourire de cette gentille femme et il s'était assis au même endroit pendant des jours dans l'espoir de la revoir.

Alors qu'il me racontait tout cela, j'ai été envahie par l'envie de pleurer. Ce jeune homme ne méritait pas d'avoir une vie aussi compliquée à son âge. Il n'avait jamais connu son père, et sa mère l'avait abandonné à ses dix-huit ans. Aujourd'hui, âgé de vingt-trois ans, il n'avait ni études ni possibilité de trouver un travail, puisqu'à chaque entretien, on lui demandait de fournir une adresse de résidence, élément essentiel qui lui manquait. Je l'ai regardé dans les yeux et me suis dit en mon for intérieur que la vie était vraiment injuste. Adam devrait être en train de faire ses études en musique, non pas de mendier dans la rue. Il devrait être en train de profiter d'une vie d'étudiant, faire la fête le jeudi et sécher les cours le vendredi, embrasser des filles, voyager, discuter sur les réseaux sociaux et passer des journées entières à la bibliothèque. Cependant, les circonstances avaient fait de lui un homme invisible aux yeux de la société, sans espoir, avec des souvenirs qui le torturaient, dans une ville hostile, figée dans le temps, détruite et affaiblie. Il avait raté des expériences uniques comme regarder des films ou aller au théâtre, et il ne ferait plus jamais partie de ce monde parallèle dans lequel il expliquait que nous vivions tous.

De toutes les expériences que j'ai rapportées de ma première année à l'étranger, c'était l'une des plus spéciales. Je m'étais obligée moralement à supporter avec courage les dures histoires qu'ils partageaient avec moi, des histoires d'expériences et d'observations terribles et de moments critiques cruels. J'ai appris à comprendre ce monde impitoyable et cela a constitué un formidable élan pour surmonter toutes les insécurités que j'éprouvais encore quand je me trouvais seule dans la chambre de ma résidence. Si eux avaient la force de surmonter leurs problèmes, je n'en aurais pas moins.

CODA : LA SEULE CHOSE INCURABLE, C'EST L'ENVIE DE VIVRE

L'écriture de ce livre a eu un impact énorme sur ma mémoire qui a dû retourner dans mon passé et revivre tous les moments si difficiles que j'ai subis. Comme lorsque nous regardons des images de notre jeunesse, nous souhaitons souvent nous transporter vers cet instant, être à nouveau cette jeune fille, avec deux jambes, un sport passionnant et un avenir radieux devant elle. Cependant, je pense que, pour avoir atteint l'état d'esprit dans lequel je raconte aujourd'hui ces événements, tout le processus qui a suivi était nécessaire. Il ne s'agit pas seulement de regarder en arrière pour détecter mes erreurs et essayer d'en tirer des leçons, pour me rappeler tous les moments où je me suis comportée de manière insupportable, mais aussi pour retrouver ceux où je me suis dépassée, où j'ai mûri et où j'ai agi de telle sorte que je suis aujourd'hui qui je suis, grâce à ce que j'ai fait. Je ne pense pas que ce sont les mauvais moments qui font grandir, mais la façon dont on les vit et dont on les transforme en leçons de vie, en psychologie pour soi-même, en force de volonté et en courage. Transformer une vie pleine d'amertume et de tristesse en une énergique et optimiste, en surmontant les frustrations et les chagrins, c'est essentiel pour se remettre. Ce qui détermine le courage, ce n'est pas de participer à une guerre, mais d'essayer de la gagner au lieu de s'y laisser mourir. Se battre jusqu'au bout au lieu de se laisser écraser par la tristesse ou la dépression, par la colère, la solitude et le tourment. Ces dernières sont toutes des pensées négatives, des sentiments qui ne nous aident pas à avancer, qui nous font stagner et nous abandonnent dans notre propre puits sans issue, avec la peur et l'horreur de nous noyer à jamais.

En plus de l'amour que mes proches m'ont prodigué, c'est ma force intérieure qui a fait la différence entre un rétablissement rapide et une longue souffrance. Ma façon d'être et de penser est basée sur un processus simple que j'ai l'habitude de réaliser : visualiser les choses désirées, les attirer avec des pensées positives et espérer qu'elles se réalisent. Chacune de nos pensées est une force, et la loi de l'attraction permet à notre façon de voir les choses, d'être un aimant fort et puissant. La vie est le reflet des raisonnements qui ont dominé notre esprit dans le passé et qui sont revenues dans l'expérience de notre réalité. C'est pourquoi nous devons nous concentrer de toutes nos forces sur ce que nous voulons et créer notre avenir à partir de la manifestation de nos réflexions, car les pensées sont les graines et les récoltes dépendent des graines que nous nous plantons.

Je crois que je ne peux terminer mon histoire sans souligner l'importance de tous ceux qui m'ont donné l'envie de vivre, qui m'ont aidée à marcher sur le sentier de la vie quand celle-ci s'était effondrée. Je ressens l'obligation d'offrir ma sincère reconnaissance et ma gratitude à toutes ces personnes pour leur extraordinaire soutien et leurs contributions.

Quand j'ai enregistré une publicité pour des lunettes à Madrid, avec le justaucorps, la jupe rose et les ballerines, j'en ai chaussé une à mon pied normal et l'autre sur mon pied orthopédique. De

nombreux collègues qui y travaillaient cherchaient à savoir quel avait été le point-clé dans ma force intérieure ; quelles raisons avaient fait en sorte que je devienne qui je suis maintenant, que je me décide à me montrer avec la prothèse à la télévision pour envoyer un message concret d'indifférence face à ce que pouvaient penser les gens : « Ils vont te regarder, mais le regard qui importe c'est le tien. » Sans aucun doute, c'est ma famille, mes amis et tous les gens qui ont été à mes côtés qui m'ont soutenu. La décision d'enregistrer ce sketch montrant des gens différents (un couple avec une grande différence d'âge en train de s'embrasser, un travesti, une femme avec une très forte poitrine...) a représenté un grand pas en avant pour établir ma propre image et la confiance en moi-même, car cela a été l'occasion de franchir un pas définitif et de me montrer telle que j'étais, cette fois avec une plus grande audience. Je ne devais me cacher de rien ni de personne parce que c'était mon corps, et le moment était venu de l'accepter. Et l'acceptation est un grand avantage psychologique, parce qu'il permet de se rendre compte qu'il existe des situations sur lesquelles on ne peut agir, car une réalité gênante, même si on a beau le nier, ne va pas cesser de l'être. Les pensées et les attitudes marquent la vie, et chaque jour est une nouvelle occasion de s'amuser et de sourire. Vivre mon expérience noire avec une attitude positive, avec énergie, force et vitalité, en transmettant de la paix et de la lumière, en arrachant des sourires où ils n'apparaissaient pas, sans peur de se tromper, m'a démontré que la force de notre vie, c'est le pouvoir intérieur que nous avons en nous. Le monde ne sombre que si on le laisse faire. Par conséquent, accepter de supporter ce qu'on ne peut pas changer est d'une importance vitale pour pouvoir aller de l'avant et se transformer, ce que j'ai essayé de faire depuis que les circonstances m'ont complètement changée.

Commencer une nouvelle étape dans un pays différent m'a donné l'opportunité dont j'avais tant besoin, celle de reconstruire d'une certaine façon ma vie, de commencer à nouveau, sans oublier ce qui était arrivé, mais en acceptant ce qui était en train de se passer, en vivant de nouvelles expériences, certaines bonnes, d'autres moins ; en définitive, j'avais enfin appris de celles que j'avais dû supporter. En essayant de dominer mes moments les plus critiques en me rappelant à quel point j'avais été forte et à quel point je devrais être forte à vie. Regretter les choses a été une sensation qui est longtemps restée à l'intérieur de moi : j'ai regretté ma jambe et la gymnastique, ma famille et mon petit-amis quand je suis partie. À la fin, on s'habitue à vivre en ayant moins de regrets, mais en essayant de ne pas passer trop de temps à regretter le passé pour profiter du présent, parce qu'il reste encore un futur incertain devant nous, et parce que la distance signifiait cela : prendre des risques, et avoir le courage de risquer sa mise sans être sûr de gagner. Avoir une lutte intérieure entre les rêves et les sentiments. Compter les jours avant de rentrer chez soi et, une fois chez soi, compter les jours avant de retourner dans son autre maison. Savoir qu'on a laissé sa vie derrière soi et commencer une expérience totalement différente, une feuille blanche pleine d'opportunités pour écrire une nouvelle histoire à son destin, une histoire avec de la liberté à ajuster. Parce que rien n'est irrémédiable, et la seule chose incurable, c'est l'envie de vivre.

ÉPILOGUE

J'ai profité d'un vol transatlantique pour lire l'autobiographie de Desirée. Il me semblait évident que je devais la lire d'une traite ; quel meilleur endroit pour ce faire qu'un voyage en avion où rien de professionnel ne pourrait m'interrompre.

Je me rappelle le jour où ils ont pris contact avec moi à travers Radio Marca pour être interviewée en direct avec elle. Une seconde rencontre radiophonique a eu lieu, après quoi nous nous sommes enfin rencontrées en personne lors du gala de gymnastique Euskalgym.

Je dois avouer qu'après avoir écouté les conséquences de son accident, je ne savais pas si mon intervention à la radio allait servir à quelque chose. J'étais pleine de responsabilités, je ne voulais rien dire d'inapproprié ou qui heurte sa sensibilité, je ne savais pas où elle en était de ses émotions et je n'avais aucune idée du processus de rééducation dans lequel elle se trouvait. Je sentais que je devais mesurer mes paroles. Je suppose que si on m'a appelée c'était que cela pouvait lui faire du bien, n'est-ce pas ?

Avant tout, j'ai demandé si l'unité psychologique qui s'occupait de son cas était au courant de mon intervention, puisque, comme je l'ai dit, j'avais de sérieux doutes sur ma capacité à produire quelque chose de positif. Lorsqu'on m'a confirmé que oui, j'ai pensé à ce que je pouvais faire pour quelqu'un qui aime une discipline si proche de la mienne. Les mots d'encouragement et de soutien n'allaien pas lui manquer, mais elle ne les percevrait sûrement pas de la même manière que ceux qui émanaient des membres de sa famille et de ses amis les plus proches. J'ai toujours pensé que les siens, son cercle de confiance, cherchaient des stimuli qui aideraient à sa rééducation.

Ma retraite du tapis, c'est moi qui l'ai choisie. Si je ne m'étais pas arrêtée, une blessure ou quelqu'un d'autre m'y aurait forcé. J'ai pu choisir ce moment. J'ai pu dire au revoir au tapis. Je peux dire que cela a été ma décision et qu'elle n'a pas été contrainte, ce qui est la différence majeure, hormis les conséquences physiques, du point final de ma carrière et de celui de Desirée.

Parfois le sport sert aussi à cacher la réalité, et sortir de la compétition oblige à s'y confronter. Cela peut être positif et porteur d'espoir, mais cela peut aussi générer des conflits. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y a au moment de la retraite quelque chose de commun chez tous les sportifs, indépendamment de ses modalités. C'est le saut dans le vide, ce vide qu'on ne sait comment remplir. Ce moment peut être une opportunité pour réaliser de nouveaux rêves et des inquiétudes, mais il existe aussi des cas de grands champions pour qui la transition leur est apparue si impossible qu'ils ont décidé de quitter ce monde. C'est dur à entendre, mais c'est ainsi.

J'ai pleuré en lisant certains passages de cette histoire. L'histoire de Desirée. Heureusement que je n'étais pas sa psychologue, pour qui il était interdit de pleurer, parce que j'avais l'impression de pleurer devant elle, la protagoniste de ce livre. Il n'y a pas de preuve du délit, parce que j'écris sur un ordinateur et non sur du papier, sinon il aurait été trempé. J'ai pleuré, oui, et bien que les larmes soient habituellement liées à la tristesse, j'ai aussi pleuré de bonheur, de beauté.

Mon grand-père a un espace avec des objets recyclés de la campagne. Avec ce que d'autres considèrent comme des déchets, lui construisait des sculptures et leur donnait des noms. L'une d'elles était un WC avec trois troncs qui sortaient de sa cuvette : deux bras et une tête avec la bouche ouverte et les lettres S.O.S. dessinées. C'était « L'homme qui s'enfonce dans sa propre merde ». Un autre était « L'oiseau Phénix ». Mon grand-père disait que sa petite fille était comme cet oiseau mythologique : quand tout le monde croyait que j'avais disparu, je renaissais.

Desirée est aussi cet oiseau Phénix, puisque son histoire, une fois lue, permettra la renaissance de beaucoup de personnes.

Almuneda Cid

REMERCIEMENTS

Je dois remercier tant de gens pour tout le soutien et l'amour qu'ils m'ont prodigués avant, pendant et après mon accident que je ne sais vraiment pas par où commencer.

Tout au long de ma courte vie, je me suis retrouvée avec le meilleur et le pire de la société. Des gens qui ont critiqué sans donner de réponses, qui ont parlé sans savoir, qui ont exigé sans même donner. Mais aussi, surtout, des gens simplement gentils, des gens qui m'ont ouvert leur cœur en ne sachant presque rien de moi et qui ont amélioré ma vie. Des gens qui, après avoir connu mon histoire, m'ont envoyé leur affection sous forme de messages sur Twitter, de lettres écrites à la main, de vidéos de soutien, d'affiches, de bisous, de nombreuses embrassades. Le plus beau, le plus grand cadeau, c'est de savoir qu'on n'est jamais seul, qu'il y a toujours quelqu'un prêt à aider sans qu'on le lui demande, en échange de rien, d'un sourire, d'une prothèse pour une fille qui vient de rester sans jambe.

Merci pour le grand nombre de dons qui m'a permis de remarcher.

Merci à ces personnes qui ont respecté le proverbe « Qui a le moins, donne le plus ». Parce qu'ils se sont proposés de faire l'impossible, parce qu'ils ont apporté qui un grain de sable, qui un petit geste, qui une grande action. Merci à toutes ces personnes aux cœurs immenses.

Merci aux associations, aux établissements scolaires, aux paroisses et aux commerces qui en apportant de l'argent, du matériel, du temps, de l'art ou de l'envie sont parvenus à m'aider de manière si spéciale : Dinamic, Telemariñas, Radio Marca, Interdit de baisser les bras, le Centre culturel de Baiña, la Chorale Casablanca, le groupe Union Musicale de Mougás, le Festival Solidaire de l'Auditorium de Bembrive, le Tournoi Scolaire Solidaire du Club de tennis de Gondomar, la Course Populaire et le tournoi de football de Vincios, les festivals du Centre culturel de Mañufe, Camos et Gondomar, le Concert Solidaire de mon école, le Xosé Neira Vilas de Peitieiros et le Festival Solidaire organisé par l'APA de San José de Cluny ... parmi tant d'autres.

Merci à Gonzalo, à Arantxa et à tous les membres de l'association « Encaixamos » du Val Miñor d'avoir réalisé un grand goûter pour récolter des fonds en faveur de ma cause.

Au centre culturel de ma paroisse, et en particulier à Fátima et à tous les habitants de Chain qui ont été encore plus grands d'âme qu'à l'accoutumée pour apporter également leur aide.

À Ana, pour avoir mis tous ses efforts et tout son engagement au service de la réussite parfaite du festival de ma mairie.

À Gory et à Javi Publix pour toutes les heures consacrées aux jolis t-shirts des enchères.

Merci à Silvia Bastos, mon agence éditoriale, d'avoir été la première à croire à ce livre, et aussi à Pilar Cortés, éditrice de Thèmes d'Aujourd'hui, et à toute l'incroyable équipe (Jorge, Nines, Fátima, Laura), parce que ce livre est devenu réalité.

À tous mes camarades et entraîneurs du Club Flic Flac, en particulier à Cris, à Jorge et à Jaël, de m'avoir permis de grandir avec vous et de continuer à grandir aussi sans moi.

Aux deux lycées de Gondomar par lesquels je suis passée, l'IES Terra de Turonio et l'IES Auga da Laxe, pour l'affection de ses professeurs, pour toute l'aide et les grands moments passés entre ces murs qu'aucun lycéen n'oublie. En particulier, merci à mon professeur Alberto Cifuentes et aussi à Xustiño, d'avoir suivi de si près toutes les nouveautés et mon rétablissement.

Merci à tous mes amis, aux Papaconas, de m'avoir fait membre le plus spécial du groupe et de m'avoir offert un t-shirt qui m'a intronisée ; à Miguel, à Andrés ; à María et à Paula, des amies inconditionnelles, à la future chef Yasmina ; à ma main droite, Alba, de m'avoir pour la première correction, et à l'artiste Sara. Je n'oublie pas non plus des plus importants, les amis-personnages de mon histoire, d'en faire partie et aussi de s'intégrer à son « à suivre » : Lía, Alexis, Laura, Iria, Nerea et María. Aussi aux nouveaux amis que je me suis fait à Canterbury et à Malte. Cela a été deux années incroyables à vivre à l'étranger et j'en reviens avec des amitiés très spéciales.

Merci à tous et à chacun des membres de ma famille, qui ne sont pas nombreux, en particulier à mes petits cousins d'avoir essayé de comprendre, d'avoir attendu que je sois prête pour avoir la primeur de mes explications et, à partir de là, de m'avoir toujours aidée, à tout moment. Aussi à tous mes oncles et tantes paternels, à Tami, à mes deux grands-mères, María del Carmen et Mercedes (plus connue comme Ananas) et, bien sûr, à ma sœur Mireya et à mes parents Susi et Víctot, les piliers fondamentaux de ma vie.

À ma famille de Valladares, Mari et Ladito, Jessy, Martín et mon arrière-grand-mère Nieves. Merci pour les heures que vous m'avez consacrées dans la salle d'attente tandis que j'endurais tout cela.

À ma grand-tante Chiru et à son inséparable amie Isa d'avoir toujours pris soin de moi et de plus en plus chaque jour.

À mes tantes et marraines Sonia et Eva et à mes oncles Sebi, Sito et Cas.

À ma tante Tania d'avoir été une des personnes les plus spéciales de ma vie, et à toutes les personnes merveilleuses que j'ai connues grâce à elle, en commençant par Emma et Víctor, Nadia et Peter.

Merci aussi à ma nouvelle famille de m'aimer et de me permettre de les aimer autant : Bego, Manolo, Tino, Patri et Ger.

À mes avocats d'avoir été mes assesseurs et de nous avoir aidés avec tant de professionnalisme, d'avoir cherché la justice et d'avoir agi moralement à tout moment.

À Jorge Rubial et surtout à Jens Muller, de consacrer leurs grands travaux, entre autres choses, à rendre possible le fait que des gens comme moi puissent remarcher.

À Juana, ma professeure d'anglais.

À Sonia Alonso, ma masseuse.

À toute l'équipe de Povisa, mais surtout au docteur Lores, pour sa tendresse et sa délicatesse, et à tous les infirmiers et chirurgiens qui m'ont accompagnée lors de mon séjour à l'hôpital.

À mon kinésithérapeute, Adrian, de m'avoir dit « tu arrêteras la rééducation le jour où je te verrai courir » et de ne pas avoir cessé jusqu'à ce que j'y parvienne, et à Carlos Llanos, Roberto et Mar, mes nouveaux entraîneurs, de m'avoir appris à courir et de m'aider à commencer un rêve qui comprend encore beaucoup d'étapes à franchir.

Merci aussi à mes nouveaux amis, amputés comme moi : Carlos Villasana, un lutteur ; Alexandra Blanquer, une future championne et une grande amie, Marta Casado, ma rivale et bonne camarade ; Sara Andrés, une figure de l'athlétisme, médaille de bronze du 400 mètres au Mondial de Londres de 2017 et cinquième aux Jeux de Rio ; Alberto Ávila quatre fois champion d'Espagne en para athlétisme, et en particulier à Alejandro Marín, également un futur champion, pour avoir écouté mes problèmes et mes inquiétudes, pour m'avoir aidé à rendre prioritaires les choses que j'aime dans la vie, à éliminer le manque de sécurité, en réalité absurde, que je m'imposais moi-même, et de m'avoir transmis de la joie, comme à tous ceux qui ont vécu la même chose que lui. Je sais que nous sommes connectés parce que, d'une manière ou d'une autre, nous nous sommes confrontés à des difficultés et à des émotions similaires. Je souhaite maintenant que tu franchisses le pas vers ton grand projet et que tu continues à aider les gens comme tu l'as fait jusqu'à présent.

Merci au sympathique Jose Manuel Quintero, dit « la frite », un garçon adorable et exceptionnel de Chiclana de la Frontera, à Cadix. Un triathlète en fauteuil roulant, champion d'Europe de duathlon et champion d'Espagne de natation et d'athlétisme, mais, surtout, une personne merveilleuse. Je conserve certaines de tes phrases de motivation : « tu as beau planifier ta vie, tu ne sais jamais ce qu'il peut t'arriver », « il ne fait pas que ce qu'il peut, mais ce qu'il veut » et « une bonne attitude est la clé de la réussite ». Une fois, tu m'as dit « un autre des avantages du sport est de rencontrer des personnes spéciales comme toi. » Je me réjouis tant de t'avoir rencontré ! Je t'admire énormément. Merci de m'inspirer.

Et enfin merci à un de mes plus forts soutiens et compagnons d'une route si longue. Merci de me suivre partout, Adri. Je sais qu'avec toi je peux réussir tout ce que je me propose.

LÉGENDES SOUS LES PHOTOGRAPHIES EN COULEUR

1. Avec mon équipe de gymnastique acrobatique lors de la Coupe de Galice de 2014 où mes camarades des trios et moi avons été sacrées championnes.
2. En train d'essayer des figures au parc de Coya (Vigo) avec mon trio.
3. Premier championnat international en tant que gymnaste de l'équipe de haut niveau au MIAC de 2014 (Maia, Portugal).
4. Lors du tournoi Más Cocina (Vigo) avec l'affiche de notre propre figure en arrière-plan. Nous avons aussi remporté le premier prix (mai 2014).
5. Après l'amputation on m'a donné une chambre à l'étage, où j'ai reçu de nombreuses visites et beaucoup de marques d'affection de la part des médecins et des infirmiers.
6. Je n'arrêtai pas de recevoir des fleurs, des dessins et des tas de cadeaux des personnes qui me sont chères ! Le panneau avec mes photos m'a aussi aidée à trouver de la force en puisant dans les souvenirs des bons moments que j'avais vécus.
7. Mes amis m'ont rendu visite à l'hôpital avec des roses blanches, des chocolats et une peluche géante.
8. C'est la rentrée des classes ! Des moments durs mais nécessaires.
9. Avec ma tante Tania en train de profiter des vacances de la Semaine Sainte après de nombreuses heures d'études pour rattraper mes examens.
10. Mes amies m'ont beaucoup soutenue et m'ont aidée à dépasser toutes mes peurs et mon manque de confiance en moi.
11. Avec Ana, la mère de Lía, lors du festival de Gondomar qui s'est tenu le 13 juin 2015.
12. Le gala de bienfaisance de Gondomar qui s'est tenu deux jours avant mon anniversaire. J'ai été entourée de tous mes amis, qui ont fêté mes 17 ans avec un gâteau aux bonbons.
13. Goûter de bienfaisance à Sabarís avec mon oncle et ma tante, mes cousins, ma filleule, mon ami Alexis et les membres de l'association « Encaixamos » de Val Miñor.
14. En train de visiter Nagola (Allemagne) lors de l'échange du lycée (juin 2015).
15. Chez l'orthopédiste Orto Salnés (Villagarcía, Pontevedra) pour essayer l'enveloppe esthétique de la prothèse.
16. Avec Irene Villa et sa mère, María Jesús González, en août 2015.

La seule chose incurable, c'est l'envie de vivre – Désirée Vila Bargiela

17. Au moment de la remise du prix du gala du sport de Vigo avec une mention spéciale aux côtés de mes deux co-équipières de gymnastique et de mes parents (mars 2016).
18. Premières vacances avec mon petit-ami lors de notre voyage en Italie en juillet 2016.
19. Ma famille a toujours été le pilier essentiel de ma vie.
20. Début d'un nouveau défi. Accompagnée de mon entraîneur et de mes camarades Alejandro, Alberto et Carlos au centre d'entraînement de haut niveau de Madrid (décembre 2017).
21. A Baiona, un de mes endroits préférés, avec la tête en bas, comme toujours, arborant mon tatouage.

Liste des élèves de seconde 8, seconde 9 et seconde 10, année scolaire 2021-2022

Cette traduction est le fruit des efforts de mes chers élèves de Seconde générale et technologique de l'année scolaire 2021-2022 du lycée Frédéric Joliot-Curie de Dammarie-lès-Lys (Académie de Créteil, France). Au retour des vacances de printemps, chacun d'entre eux a traduit deux pages du livre de Desirée Vila Bargiela. Voici les noms de mes jeunes traducteurs qui se sont plongés dans le récit autobiographique de Desirée et qui espèrent la voir participer aux Jeux paralympiques de Paris 2024.

<u>Seconde 8 :</u>	Chancy	Lili	Asli
Marwane	Jason	Inès	Alicia
Pierre	Godly	Lucie	Fadhila
Juan	Handy	Elya	Mattéo
Imène	Quentin	Soreya	Nesserine
Maglise	Soumiya	Ephraîm	Amna
Quentin	Wisam	Mohamed-Yassine	Inès
Emad	Philippe	Nathan	Ilan
Hugo	Charline	Mélya	Marvin
Eléonore		Shalini	Vlad
Lilas	<u>Seconde 9 :</u>	Suzanna	Maxim
Maëlys	Sofiane	Tiago	Diana
Amélie	Wisssem	Mohammad	Miflore
Kamilia	Sara	Brook-Lyne	Florian
Louna	Anis	Yanis	Thibault
Asma	Mathis	Charly	Maryam
Thomas	Sara	Seynabou	Lydia
Kévin	Sabrina	Siham	Wassim
Diane	Maxime		Islam
Louna	Lenny	<u>Seconde 10:</u>	Rokia
Kaysa	Evan	Ramadan	Théo
Malik	Théo	Alyah	Eve
Mattéo	Gabriel	Clément	Fabio
Margot	Aliou	Jibril	
Michel	Adem	Monira	
Justy	Vanelsa	Ethan	
Adjá	Gabrielle	Laurelenn	

Photos

de

Desirée



Avec mon équipe de gymnastique acrobatique lors de la Coupe de Galice 2014 où mes camarades des trios et moi avons été sacrées championnes.



En train d'essayer des figures au parc de Coya (Vigo) avec mon trio.



Premier championnat international en tant que gymnaste de l'équipe de haut niveau au MIAC de 2014 (Maia, Portugal).



Lors du tournoi Más Cocina (Vigo) avec l'affiche de notre propre figure en arrière-plan. Nous avons aussi remporté le premier prix (mai 2014).



Après l'amputation on m'a donné une chambre à l'étage, où j'ai reçu de nombreuses visites et beaucoup de marques d'affection de la part des médecins et des infirmiers.

Je n'arrêtais pas de recevoir des fleurs, des dessins et des tas de cadeaux des personnes qui me sont chères ! Le panneau avec mes photos m'a aussi aidée à trouver de la force en puisant dans les souvenirs des bons moments que j'avais vécus.



Mes amis m'ont rendu visite à l'hôpital avec des roses blanches, des chocolats et une peluche géante.



C'est la rentrée des classes !
Des moments durs mais nécessaires.



Avec ma tante Tania en train de profiter des vacances de la Semaine Sainte après de nombreuses heures d'études pour rattraper mes examens.



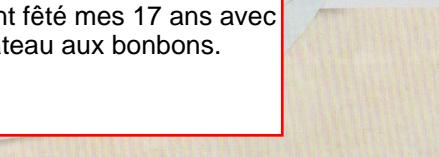
Mes amies m'ont beaucoup soutenue et m'ont aidée à dépasser toutes mes peurs et mon manque de confiance en moi.



Avec Ana, la mère de Lía, lors du festival de Gondomar qui s'est tenu le 13 juin 2015.



Le gala de bienfaisance de Gondomar qui s'est tenu deux jours avant mon anniversaire. J'ai été entourée de tous mes amis, qui ont fêté mes 17 ans avec un gâteau aux bonbons.



Goûter de bienfaisance à Sabarís avec mon oncle et ma tante, mes cousins, ma filleule, mon ami Alexis et les membres de l'association « Encaixamos » de Val Miñor.





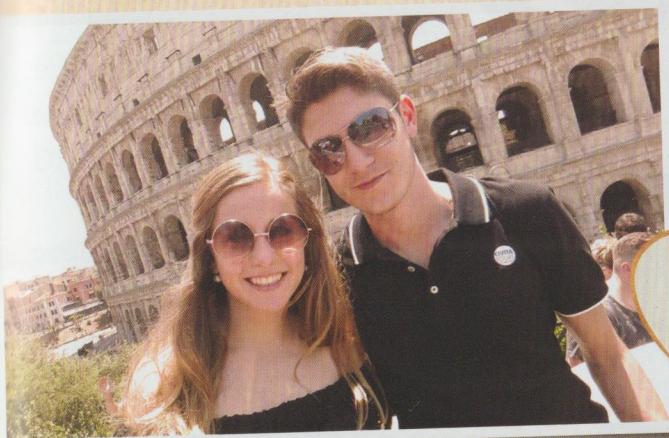
En train de visiter Nagola (Allemagne) lors de l'échange du lycée (juin 2015).



Au moment de la remise du prix du gala du sport de Vigo avec une mention spéciale aux côtés de mes deux co-équipières de gymnastique et de mes parents (mars 2016).



Avec Irene Villa et sa mère, María Jesús González, en août 2015.



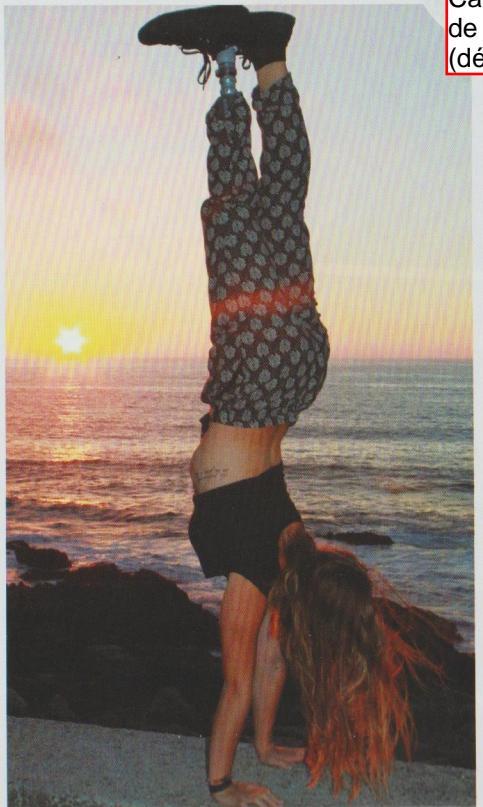
Premières vacances avec mon petit-amis lors de notre voyage en Italie en juillet 2016.



Ma famille a toujours été le pilier essentiel de ma vie.



Début d'un nouveau défi.
Accompagnée de mon entraîneur et de mes camarades Alejandro, Alberto et Carlos au centre d'entraînement de haut niveau de Madrid (décembre 2017).



A Baiona, un de mes endroits préférés, avec la tête en bas, comme toujours, arborant mon tatouage.